This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

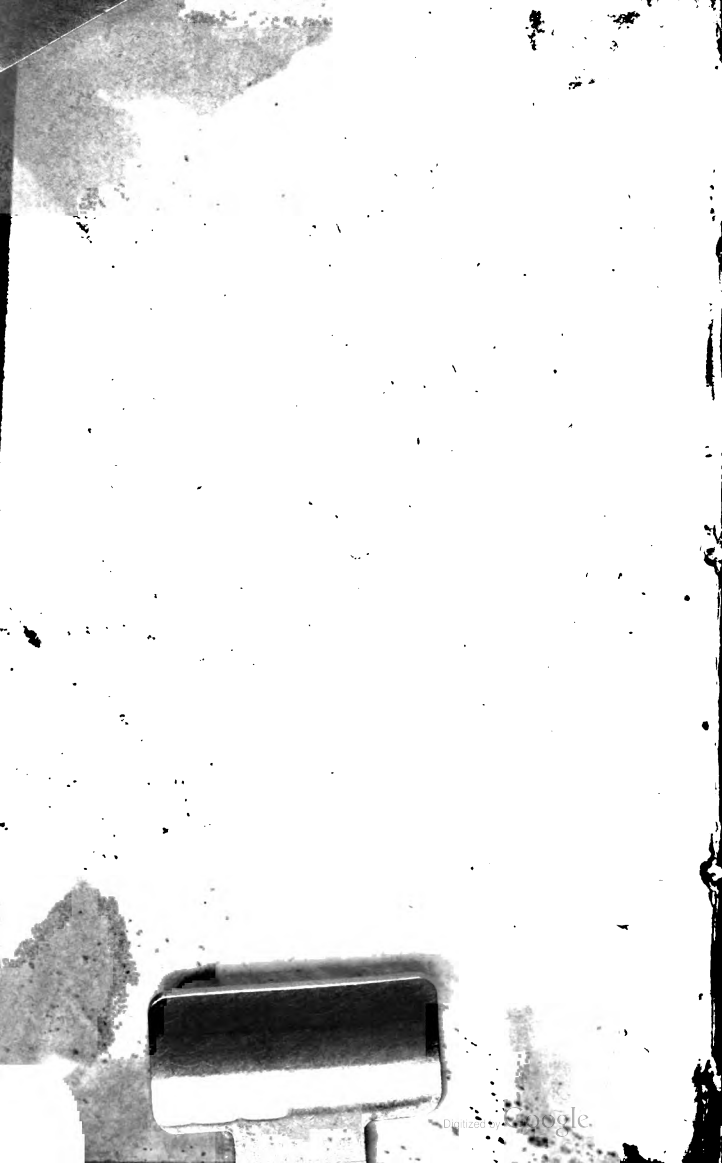
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google

Digitized by Google

1D
12
BIS
Rés. VA
(1)

Digitized by Google

DE LA MANIERE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

PAR

M. L'ABBÉ DE MABLY.

A PARIS,

Rue Dauphine, à l'entrée, du côté du Pont-Neuf,

Chez ALEXANDRE JOMBERT jeune, Libraire pour l'Artillerie & le Génie.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA MANIERE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

PREMIER ENTRETIEN.

Des différens genres d'hiſtoire. Des études par leſquelles il faut ſe préparer à l'écrire. Des hiſtoires générales & univerſelles.

VOICI un nouvel entretien, mon cher Cléante, n'en ſoyez point effrayé; je vous promets que vous n'y trouverez pas un ſeul mot de notre guerre avec les Anglois, ni de leurs intérêts, ni des nôtres, ni de ceux des Eſpagnols & des Inſurgens. Vous êtes parti trop ennuyé d'entendre raconter le combat d'une frégate ou d'un armateur, comme s'il s'agiſſoit de la bataille d'Actium, pour que je veuille troubler le repos

Digitized by Google

de votre retraite. Occupez-vous de vos projets, je les respecterai, tant que nous ne ferons que méditer & préparer nos triomphes ; mais quand enfin nos forces & celles des Espagnols nous auront donné l'empire de la mer par une victoire complette, & que nous réduirons l'orgueil des Anglois à reconnoître notre puissance & à ne se plus croire supérieurs aux Insurgens ; je vous en avertis, je ne vous promets plus rien : il vous faudra essuyer un débordement de ma politique. Quelles loix imposerons-nous à l'Angleterre humiliée ? nos intérêts bien entendus ne nous prescrivent-ils pas de consulter une généreuse modération ? en attendant mes réflexions sur un événement qui fera une véritable révolution dans les deux mondes, & auxquelles je n'ose encore me livrer, dans la crainte qu'un caprice de la fortune ne vienne les déranger, je ne m'occupe que de littérature.

Digitized by Google

Il n'y avoit que quelques jours que vous nous aviez quittés, lorsque me promenant seul dans cette allée que votre présence & vos entretiens m'ont rendue si chere, je vis arriver à moi Cidamon & Théodon. Nous vous rencontrons fort à propos, me dit le premier; & après les complimens ordinaires, si vous voulez bien me seconder, ajouta-t-il, j'espere que nous corrigerons Théodon de sa paresse, ou, si vous le voulez, de cette inconstance qui lui fait effleurer tous les genres de littérature, & lui rend ses talens inutiles. Je lui dis très-sérieusement qu'il est jeune trop long-temps, & qu'à trente ans, au lieu de s'essayer encore & de flatter les caprices de son esprit, il faut se livrer tout entier à une étude particuliere. Sans ce régime on ne fait rien à force de savoir un peu de tout. L'esprit partagé s'accoutume insensiblement à céder à toutes les répugnances, ne voit que la superficie des objets dont il se

Digitized by Google

lasse trop tôt, & devient enfin incapable de ces réflexions profondes & nécessaires pour que les plus grands talens ne soient point perdus. N'être toute sa vie qu'un bel esprit qui différente sur des riens, quelle triste condition! aux fleurs du printemps doivent enfin succéder les fruits de l'automne. J'ai ébranlé Théodon, ajouta Cidamon en m'adressant la parole, je lui conseille d'écrire l'histoire, & d'entreprendre un ouvrage important; si vous voulez me seconder, je ne doute point qu'il ne se rende à votre invitation.

Peut-être, répondit modestement Théodon, que cette légéreté que condamne Cidamon, est une preuve que je n'ai de véritable talent pour rien. En parcourant différens genres de littérature, poésie, éloquence, histoire, j'ai eu, il est vrai, assez de plaisir pour y consacrer tous les jours quelques heures. J'ai beaucoup lu, j'ai même été tenté de prendre la plume, & j'ai suc-

Digitized by Google

combe, mais je vous l'avouerai, je n'ai jamais éprouvé ce charme secret qui s'empare de nous malgré nous, quand la nature nous a donné de vrais talens. Ne dois-je pas en conclure qu'il faut me contenter de profiter des lumieres des autres, sans aspirer à l'honneur de me faire des lecteurs, & de les éclairer ou de les amuser? mais puisque Cidalion le veut, je vais faire un effort, & me voilà fort resolu à entreprendre, puisqu'il le faut, quelque grand morceau d'histoire, pourvu cependant que vous me donniez votre parole d'honneur que vous critiquerez les premiers cahiers de mon essai avec la plus grande sévérité, que vous détromperez mon amour propre, & que vous ne me permettrez pas de grossir le nombre de ces historiens dont parle Juvenal, qui entassent volumes sur volumes, & ne sont que d'insipides compilateurs. Où irai-je donc prendre des héros? quelle est la nation malheureuse que je fais peut-

Digitized by Google

être condamné à barbouiller? L'histoire ancienne me plairoit beaucoup, les hommes y ont je ne sais quel air de noblesse & de grandeur, qu'on ne trouve point chez les peuples modernes; mais outre qu'elle a été traitée par de si grands génies qu'il seroit de la dernière témérité de retoucher les mêmes sujets: me répondriez-vous qu'en voulant peindre de tels personnages, je ne leur donnerois point une attitude forcée, ou que je ne les rendrois pas platement? ferois-je plus heureux que les peintres qui viennent d'exposer au Louvre Hector & Poplius? il faut donc me jetter dans l'histoire moderne, qui ne présentant que des hommes fort inférieurs aux Grecs & aux Romains, ne demande pas dans un écrivain cette touche mâle, hardie & vigoureuse, qui étoit nécessaire à Thucydide & à Tite-Live. Me conseillez-vous de me borner à quelque événement mémorable ou à un regne particulier? je tâcherai de dévo-

Digitized by Google

rer l'un de nos chroniques ; s'il le faut, je feuilleterai des manuscrits pour eux ; je chercherai la vérité à travers les ténebres où elle se cache. Prononcez, je suivrai vos conseils ; ils sont des ordres pour moi.

Mon cher Théodon, lui répondis-je, vous m'embarrassez beaucoup. Donner des conseils généraux, rien n'est plus aisé ; mais prendre un parti & se décider pour un sujet préférablement à tout autre, voilà la difficulté : & Cidamon, qui veut absolument vous faire historien, hésiteroit sans doute à vous dire quelle est l'histoire qu'il attend de vous. Vous nous avez demandé notre parole d'honneur de vous critiquer avec la plus grande sévérité ; je vous la donne : & pour commencer à vous dire franchement ma pensée, je vous avouerai dès ce moment, que malgré tout l'esprit que j'admire en vous, je ne sais point de quel côté vous porte votre goût. On naît historien comme on naît

Digitized by Google

poëte, orateur, &c. Si vous n'avez point été frappé d'une sorte d'émulation en lisant les grands historiens ; si les peintures de Tite-Live, de Salluste & de Tacite n'ont pas excité en vous une sorte d'enthousiasme, j'en demande pardon à Cidamon, je vous conseillerois de ne point vous jetter dans l'histoire : car malgré votre talent pour écrire avec grace & même avec force, vous seriez incapable de lui donner cette ame qui la rend également utile & agréable.

En supposant que vous soyez né historien, personne n'est plus capable que vous-même de juger de l'histoire que vous devez entreprendre. Rappellez-vous quelles sont les idées auxquelles vous avez été le plus sensible en lisant nos grands modeles. Par exemple, si naturellement & par une sorte d'instinct, vous vous êtes arrêté dans Tite-Live aux détails particuliers qui servent à développer & former le génie des

Digitized by Google

romans; si les loix ont eu un attrait marqué pour vous; si les révolutions arrivées dans le gouvernement de la république, vous ont porté à faire des réflexions; n'en doutez point, vous pouvez entreprendre une histoire générale. Mais avez-vous été plus frappé des guerres des Romains, de leur discipline militaire, & des exploits des consuls que de tout le reste? bornez-vous à écrire l'histoire de quelque guerre mémorable & qui ait causé un changement dans la fortune des états. Si la partie des mœurs vous a intéressée, si vous aimez à réfléchir sur les passions, les vices, les vertus des hommes célebres dont on vous a conté les exploits ou l'administration; marchez sur les traces de Plutarque, & tâchez de nous éclairer & de nous rendre meilleurs, en nous présentant le portrait des hommes dont les talens ont honoré l'humanité, & dont la vie doit être pour nous une leçon éternelle.

Digitized by Google

Il y a différens genres d'histoire qui exigent des lumières & des talens différens. Etudiez vos forces, dit Horace & Despréaux aux jeunes poëtes, pour ne pas vous charger d'un fardeau sous lequel vous succomberiez. Ce précepte s'adresse à tous les écrivains, & il faut bien se garder de juger de l'ouvrage qu'on veut entreprendre, par son importance & sa dignité; ne consultez que vos talens, & croyez toujours que votre amour propre vous les exagere. Si Anacréon & Catulle, par un orgueil mal entendu, avoient dédaigné les bagatelles agréables qui les amusoient & les ont couverts de gloire, pour emboucher la trompette de Calliope ou s'armer du poignard de Melpomene, ils se feroient rendus ridicules. J'en dis autant des historiens. De combien de connoissances & des talens Tite-Live n'avoit-il pas besoin, qui n'étoient nécessaires ni à Salluste ni à Tacite? il offre une suite immense de tableaux

dont les caractères demandent une touche & des couleurs différentes. Suivre les Romains dans tous leurs progrès & leurs révolutions, il faut qu'il en développe les causes & l'enchaînement. Pour attacher le lecteur, il doit peindre toutes les passions & successivement les vertus & les vices qui ont fait & détruit la grandeur des Romains. Vous sentez, mon cher Théodon, que ce vaste génie qui embrasse tout, n'étoit pas nécessaire à Salluste pour rendre parfaitement la conjuration de Catilina & la guerre de Jugurtha. J'en dis autant de Tacite, qui ayant excellé à peindre les passions ténébreuses de Tibere, l'imbécillité de Claudius, la scélératesse de Néron, les intrigues des affranchis qui gouvernoient, la bassesse d'un Sénat qui cédoit à la crainte ou se prostituoit à la faveur, n'auroit peut-être pas démêlé les ressorts de la fortune de Rome, puisqu'il semble ne pas prévoir la ruine que prépare & annonce le despotisme des suc-

cesseurs d'Auguste. Je vous parlerai plus affirmativement de Plutarque, qui est un modele parfait, quand il n'est question que d'écrire la vie d'un homme illustre. Il peint toujours à la fois l'homme & le héros, il le met sous nos yeux, il nous ouvre son ame toute entiere, démêle tous les ressorts qui la font agir, & allume en nous l'amour de l'honnête & du beau. Cependant cet historien, que peut-être on n'égalera jamais, n'auroit sûrement pas été capable de faire l'histoire générale de la Grece. Les passions ont dans le corps entier de la société un jeu, une marche & des caprices plus difficiles à suivre, & qu'il ne démêle pas toujours avec la même sagacité. Il y a grande apparence que faute de certains principes de droit naturel & de politique, il n'auroit pas été en état de rendre avec la même supériorité que Thucydide la guerre du Péloponese, ou tel autre événement particulier de cette nature.

Digitized by Google

Mais je m'arrête, mon cher Théodon, & avant que de vous parler des différens genres d'histoire qui exigent des talens différens, & sont soumis à des loix différentes; permettez-moi de vous demander si vous avez fait certaines études que j'appellerois préparatoires, & dont aucun historien ne peut se passer. Avez-vous étudié le droit naturel? si vous ne connoissez pas l'origine de la puissance publique dans la société, les devoirs de l'homme comme citoyen & comme magistrat; si vous ignorez les droits & les devoirs des nations les unes à l'égard des autres, quelle regle, je vous prie, aurez-vous pour juger de la justice ou de l'injustice des entreprises que vous raconterez? s'ils'élève quelque querelle domestique dans l'état entre le prince & ses sujets, vous la déciderez donc au gré des préjugés publics; une erreur accréditée deviendra pour vous une vérité. Vous nous direz avec le pere d'Orléans, *qu'à*

Digitized by Google

considérer la puissance des rois d'Angleterre, nulle autre n'est originairement plus absolue & plus arbitraire, puisqu'elle est fondée sur un droit de conquête. De cette premiere sottise réduite en principe, ne doit-il pas se répandre dans toute une histoire, une doctrine fausse, ridicule & dangereuse? vous déplairez aux gens éclairés, soit qu'on vous prenne pour un flatteur ou pour un ignorant. Vous tromperez les autres, & l'histoire, que Cicéron appelle *magistra vitæ*, nous conduira aux erreurs qu'elle doit nous apprendre à éviter. Vous serez d'autant plus pernicieux pour les personnes peu instruites, c'est-à-dire, presque pour tout le monde, que vous aurez écrit avec agrément, & semé par-ci par-là dans votre histoire quelques lieux communs d'une morale triviale & domestique; je dis triviale & domestique, parce que sans le droit naturel, on ne s'élevera point jusqu'à connoître les devoirs du citoyen & du

Digitized by Google

magistrat, & les grandes vertus dont le nom nous est presque inconnu & que nous regardons presque comme des chimeres. En vérité, mon cher Théodon, ce n'est pas la peine d'écrire l'histoire, pour n'en faire qu'un poison, comme Strada, qui sacrifiant la dignité des Pays-Bas à celle de la cour d'Espagne, invite les sujets à la servitude, & prépare ainsi les progrès du despotisme. S'il en faut croire cet historien, il est permis à Philippe II. de fouler aux pieds toutes les loix anciennes, tous les traités, tous les pactes de ses sujets, parce qu'il tient sa couronne de Dieu; & ce casuiste dangereux condamne les Pays-Bas à souffrir patiemment la ruine de leurs privileges & l'oppression la plus cruelle, pour ne se pas rendre coupable d'une désobéissance sacrilege.

Je ne sais, continuai-je, si je me trompe, mais il me semble que c'est à cette ignorance du droit naturel ou à la lâcheté avec laquelle la plupart des

Digitized by Google

hiſtoriens modernes trahiſſent par flatterie leur conſcience, qu'on doit l'inſipidité dégoûtante de leurs ouvrages. Pourquoi Grotius leur eſt-il ſi ſupérieur? c'eſt qu'ayant profondément médité les droits & les devoirs de la ſociété, je retrouve en lui l'élévation & l'énergie des anciens. Je dévore ſon hiſtoire de la guerre des Pays-Bas, & Strada, qui a peut-être plus de talens pour raconter, me tombe continuellement des mains. J'ai un autre exemple à vous donner du pouvoir de l'étude dont je parle; c'eſt Buchanan. Quand on a lu le ſavant morceau qu'il a fait ſous le titre, *de jure regis apud Scotos*, de la ſouveraineté en Ecoſſe; on n'eſt point ſurpris que cet écrivain qui penſoit ſeul dans ſon temps, comme Locke a penſé depuis & ſans doute d'après lui, ait compoſé une hiſtoire qui reſpire un air de nobleſſe, de généroſité & d'élévation, qui fait facilement excuſer les défauts d'ordre & de liaiſon qu'on peut lui reprocher.

Digitized by Google

A cette étude du droit naturel, il faut joindre celle de la politique. Mais remarquez, je vous prie, qu'il y en a deux. L'une eſt fondée ſur les loix que la nature a établies pour procurer aux hommes le bonheur dont elle les rend ſuſceptibles; ces loix ſont invariables comme elle, & le monde eût été heureux s'il les eût ſuivies. L'autre politique eſt l'ouvrage des paſſions qui ont égaré notre raiſon, & ne produit que quelques avantages paſſagers & ſujets aux plus fâcheux retours. Il eſt néceſſaire d'étudier d'abord la premiere; elle nous ſervira de meſure pour juger quelles nations ſont plus ou moins éloignées du terme qu'elles doivent ſe propoſer : mais on n'en développera les principes qu'en entrant dans l'examen des mouvemens du cœur humain, & de la maniere dont notre eſprit & notre cœur ſont affectés par les objets qui nous entourent. Cette étude eſt trop longue & trop difficile pour eſpérer d'y

Digitized by Google

faire de grands progrès sans le secours des philosophes qui nous ont précédés. C'est dans leurs écrits qu'on apprendra ce que c'est que le bonheur auquel nous devons aspirer, & par quels moyens les plus savans législateurs ont voulu le fixer dans leurs républiques.

Quoi donc, me dit Théodon en m'interrompant, il faudra s'occuper sérieusement des folies de Platon, de Thomas Morus & de je ne sais combien d'autres rêveurs qui ne parlent que d'une politique qui n'a peut-être jamais été connue; mais qui certainement ne sera d'aucun usage à un historien, puisque les monumens les plus anciens de l'histoire nous représentent déja les sociétés dans un état de dépravation auquel toute cette belle philosophie ne peut être appliquée, & dont on ne peut par conséquent tirer aucun secours.

N'importe, repartis-je froidement, je n'en rabattrai rien, & je n'exige pas

Digitized by Google

seulement que l'historien connoisse ce que vous appellez des rêveries ; je le condamne à les méditer assez pour qu'elles lui paroissent autant de vérités incontestables. Je conviens que l'empire des passions est peut-être aussi ancien que le monde, & durera certainement autant que lui ; mais de votre côté vous ne pouvez nier que les sociétés qui en éprouvoient les troubles, les désordres & les commotions, n'aient fait des efforts continuels pour établir la sûreté, l'union & la paix. De-là toutes les passions mises en mouvement, les guerres étrangeres & domestiques, les partis, les factions, toutes les loix, les différentes formes de gouvernement qui se sont succédées les unes aux autres ; de-là en un mot la ruine des empires, & de nouveaux états qui se sont élevés sur leurs débris pour éprouver le même sort. Voilà le tableau que les historiens doivent nous mettre sous les yeux, non pas pour satisfaire

Digitized by Google

une vaine curiosité, mais pour suppléer à notre inexpérience, & en nous rendant prudents, nous apprendre à éviter les mêmes malheurs, & nous donner une boussole sur cette mer orageuse & sans bornes. Or, je vous le demande, mon cher Théodon, comment l'historien s'acquittera-t-il de ce devoir essentiel, s'il n'a pas ce que Lucien, *dans sa manière d'écrire l'histoire*, appelle la science ou l'art de l'administration? si je ne remonte pas jusqu'aux causes primitives de la nature, je donnerai comme autant de principes inconstestables & salutaires, les caprices, les préjugés & les erreurs des passions; & tandis que j'imiterai les magistrats & les législateurs qui ont égaré les premiers hommes, croyez-vous que j'acquerrai cette science politique que Lucien desire dans un historien?

Si en étudiant la nature de l'homme, je ne remonte pas jusqu'à la source de notre bonheur ou de notre malheur; si

je ne démêle pas le caractere de chacune de nos vertus & de chacun de nos vices; si je ne découvre pas dans mes méditations par quels ressorts admirables nos vertus concilient les intérêts de tous les citoyens, développent leurs talens, & multiplient les forces de la société; tandis que les vices les divisent au contraire, étouffent leurs talens, & les soumettent à toutes les caprices de la fortune; il faut nécessairement que j'égare mes lecteurs après m'être égaré moi-même. J'admirerai de bonne foi les ministres & les magistrats qui, sans s'appercevoir de l'abyme qu'ils creusoient sous leurs pieds, ont quelquefois réussi en étendant l'empire des passions; j'accréditerai leurs erreurs; comme eux, je prêterai un masque séduisant au vice; & ce n'étoit pas certainement la peine de prendre la plume.

Je lis dans vos yeux, mon cher Théodon, que vous voulez me faire une

objection, je la devine & j'y réponds. Les anciens législateurs dont nous admirons le plus la sagesse, n'ont pu dans des temps plus heureux que les nôtres, ramener leurs citoyens à cette politique dont je parle ; de quelle utilité nous seroit-elle donc aujourd'hui ? j'avoue que, voyant les rivalités, les haines, les dissentions, que de mauvaises loix & de mauvaises mœurs avoient fait naître dans les républiques ; ces grands hommes pour détruire quelques maux & commencer à produire quelque bien, eurent raison de céder en quelque sorte au torrent qui les emportoit. Je loue Lycurgue d'avoir laissé quelques vices aux Spartiates, parce qu'il ne seroit point parvenu à en faire les plus sages des hommes, s'il avoit voulu les rendre parfaits. A qui voulez-vous donc, me direz-vous, qu'un historien prêche votre politique qui ne paroîtra qu'un vrai radotage ; & pourquoi, à l'exemple des plus sages

législateurs, ne céderoit-il pas au torrent qui l'entraîne? Pourquoi? c'est, vous répondrai-je, qu'une loi à laquelle les esprits ne sont pas préparés, les révolte, & qu'un bon législateur ménage notre foiblesse pour nous corriger, & ne doit jamais avoir la conduite d'un tyran. Un historien au contraire ne peut jamais nous reprocher avec trop de force nos préjugés, nos erreurs & nos vices. Jamais sa philosophie ne causera aucun trouble ni aucun désordre; les sots ne l'apperceivront pas, les gens d'esprit corrompus la siffleront; mais elle familiarisera peu-à-peu les bons esprits avec la vérité, elle leur fera connoître nos besoins, & nous disposera, s'il est encore possible, à ne pas nous refuser aux remedes qui nous sont nécessaires.

Dès que l'historien se sera instruit de cette politique de la nature, il aura un fil pour conduire sa marche & l'empêcher de s'égarer. Sans crainte de se

tromper ; il jugera de la fortune des états, en comptant & en mesurant les distances par lesquelles ils se sont ou plus rapprochés ou plus éloignés des vues de la nature. Il ne se laissera point tromper par une prospérité ou par un revers, comme la plupart de nos historiens, qui, ne sachant point ce qui fait la grandeur, la force ou la foiblesse des nations, en admirent la prospérité, quand elles touchent à leur ruine.

Voyez au contraire Salluste : c'étoit sans doute un fort malhonnête homme, il profitoit de tous les vices accrédités chez les Romains pour s'abandonner mollement aux siens ; mais s'élevant par les lumieres de son génie au-dessus de lui-même, il ne prend point le faste, les richesses, les voluptés & la vaste étendue des provinces de la république pour des signes & des preuves de sa prospérité. Il voit que Rome, qui chancele sous le poids de ses richesses, est prête à se vendre, si elle trouve un acheteur.

Digitized by Google

teur. Le pere Rapin lui reproche d'être toujours mécontent du gouvernement, & de donner une trop mauvaise opinion de la république par ses réflexions sur le luxe dans lequel elle étoit abymée. A ce reproche, je présume que ce critique qui dit ailleurs qu'on ne doit pas se permettre toute sorte de vérités, n'auroit pas été, malgré tous ses talens, un meilleur historien que Strada, d'Orléans, Daniel & ses autres confreres. A la bonne heure que le pere Rapin veuille des faits sans en connoître les causes. Pour moi j'aime une histoire qui m'instruit, étend ma raison & qui m'apprend à juger de ce qui se passe sous mes yeux, & à prévoir la fortune du peuple où je vis par celle des étrangers.

Si Tite-Live n'avoit pas connu cette politique dont je parle, il n'auroit sans doute point manqué, pour me paroître plus intéressant, de me faire trembler par le récit des premieres querelles des patriciens & du peuple : j'au-

rois va à chaque instant la guerre civile prête à s'allumer, c'est alors que triomphe l'éloquence d'un historien médiocre, & je me trouve chargé d'erreurs & de préjugés. Me montrant au contraire que la liberté est le fruit de ces dissentions, que la liberté produira l'égalité, & que sans cette égalité, mille citoyens qui ont été l'honneur & l'ornement de Rome, n'auroient été que de vils esclaves, j'apperçois sur quels fondemens s'éleve la grandeur romaine. J'acquiers sans efforts des lumieres qu'il est si rare à un citoyen de comparer malgré moi des divers gouvernemens. Dès qu'on m'a prouvé que la liberté & l'égalité élevent les ames & nous rapprochent heureusement des vues de la nature, je dois me dire que le gouvernement qui les proscrit, nous en éloigne; je dois en conclure qu'il ne tolérera que des vertus obscures, & sera même assez stupide pour gêner les talens dont il a le plus besoin.

Prenez de l'histoire, aucun chez Théodon, l'idée relevée que vous devez en avoir, *il doit exercer votre sagacité & magistrature*; & vouloir le réduire à ne coudre que des faits à des faits, & les raconter avec agrément pour amuser notre curiosité ou plaire à notre imagination, c'est la avilir, & n'en faire qu'un insipide gazettier ou un bel-esprit. Mais puisque les passions ont renversé toutes les barrières que leur avoient opposées les plus sages législateurs, puisqu'elles sont même parvenues à dominer des loix établies & légitimées, c'est-à-dire à gouverner le monde, il faut connoître les ruses, l'artifice de, si je puis parler ainsi, la politique par laquelle elles affectionnent leur despotisme. Si l'historien ne l'étudie pas, il se livrera, comme le peuple, à des espérances, à des craintes & des joies insensées. N'ayant point appris à se défier des promesses des passions, il en sera la dupe. Il louera des loix ou des établissemens qui pro-

feront un bien passager, sans s'appercevoir que ce sont les germes d'une longue suite de calamités : & ses écrits, qui devoient enseigner la vérité, ne serviront qu'à multiplier & affermir l'erreur.

Vous m'effrayez, me dit alors Théodoz, en me parlant de toutes ces études préliminaires ; la vie d'un homme peut à peine y suffire. Mais supposons qu'on ait acquis toutes ces connoissances, ne nuiront-elles point à un historien ? Possesseur de tant de richesses, son amour-propre le portera malgré lui à les prodiguer. Comment résister à la tentation d'enchasser dans son histoire tant de belles réflexions sur le droit naturel & la politique ? qu'en arrivera-t-il ? la narration qui veut de la rapidité, marchera lentement. Ma qualité de philosophe fera tort à ma qualité d'historien. On baillera, on s'ennuiera ; mon histoire tombera des mains, & parce que j'aurai voulu être trop savant, je n'instruirai personne.

Digitized by Google

Vous avez raison, répartis-je, si votre historien sans goût est un pédant qui ne cherche qu'à faire parade de ses connoissances, & qui ne veut rien perdre de ce qu'il pense, ou un de ces philosophes ignorans que nous rencontrons par-tout, & qui ne laissent échapper aucune occasion de faire de longues réflexions sur les vérités les plus triviales. Mais je demande un Thucydide, un Xénophon, un Tite-Live, un Salluste, un Tacite qui connoissent le cœur humain, la nature des passions, & qui aient trop de génie pour abuser de leurs lumières & les employer mal à propos. Je veux que l'historien soit en état de faire un traité de morale, de politique, & de droit naturel, mais je ne veux pas qu'il le fasse, qu'il se contente d'en fournir les matériaux à un lecteur intelligent. Il n'est pas question entre nous dans ce moment de rechercher avec quelle sagesse, quelle sobriété & quel art un historien doit se ser-

vir de la philosophie pour ne point ennuyer en voulant instruire. Nous y viendrons dans la suite, si vous le desirez; mais permettez-moi actuellement de continuer à vous parler des connoissances préliminaires dont un historien a besoin, s'il veut faire un ouvrage utile.

Pour connoître cette politique des passions dont je vous parlois, il faut étudier leur jeu, leur marche, leurs progrès, le caractère propre de chacune d'elles, & apprendre comment elles s'unissent, se servent mutuellement, s'enchaînent les unes les autres, s'usent en quelque sorte, se cachent quelquefois pour se reproduire avec une nouvelle force. C'est après cette étude qu'on voit que le présent est gros de l'avenir, & dans le plus léger abus on découvre le germe des désordres les plus pernicieux. Un historien tel que je me le représente, attachera nécessairement les bons esprits

Qu'il sera loin de vous présenter de ces réflexions niaises & insipides qui décelent un homme qui ne voyant que la superficie des choses, est étonné d'un événement qui devoit nécessairement arriver. Par exemple, que diriez-vous ? Je vous cite le premier trait qui se présente à ma mémoire, quoiqu'il ne soit peut-être pas le plus ridicule ; que diriez-vous d'un historien assez simple pour remarquer avec surprise *que les chrétiens se livrerent à la vengeance, lors même que leur triomphe sous Constantin devoit leur inspirer l'esprit de paix ?* Oh ! l'admirable connoissance du coeur humain ! s'écria Cidamon en éclatant de rire. Votre historien, ajouta-t-il, ne savoit donc pas ce que personne n'ignore, que la prospérité étend & multiplie nos espérances. Vouloit-il donc que les chrétiens sans mémoire & sans ressentiment, oubliassent dans un instant tous les maux qu'ils avoient soufferts ?

cet homme avisé & prudent leur auroit sans doute conseillé de se venger, quand l'idolatrie étoit encore sur le trône, qu'il falloit la craindre, l'éclairer & non pas l'irriter, pour se rendre dignes d'être tolérés.

On ne finiroit point, repris-je, si on vouloit entrer dans le détail de tout ce que cette réflexion contient de gauche & de puéril : mais, continuai-je, voici quelque chose de plus admirable encore. Le même historien convient que *la cour voluptueuse de Léon X pouvoit blesser les yeux*; & il ajoute tout de suite *qu'on auroit dû voir aussi que cette cour même policoit l'Europe & rendoit les hommes plus sociables.* Voilà la premiere fois que j'ai entendu dire que la société se perfectionnoit par des vices & non pas par des vertus. Ce qui m'étonne davantage de la part de cet historien, le patriarche de nos philosophes, & qu'ils nous présentent comme le plus puissant génie de notre

nation ; c'eſt qu'il ne ſoit qu'un homme, pardonnez-moi cette expreſſion, qui ne voyoit pas au bout de ſon nez. Étoit-il donc ſi difficile de s'appercevoir que les voluptés ſi indécentes de Léon X devoient avilir ſa cour, ſon clergé, & ſcandaliſer la chrétienté ? que de ce ſcandale naîtroit le mépris de la cour de Rome & même le mépris de ſon pontife ? de là la tentation d'examiner ſa doctrine & de la comparer à celle des premiers temps. Les eſprits révoltés doivent s'échauffer. N'en réſultera-t-il pas néceſſairement des nouveautés dans les opinions ? de-là des diſputes théologiques, des injures, des ſchiſmes, des perſécutions, des partis, dont l'avarice & l'ambition des grands devoient profiter pour allumer des guerres civiles qui ſans doute ont été bien propres à rendre nos peres *plus ſociables*.

Velléius Paterculus n'étoit qu'un hiſtorien bel-eſprit ; cependant il ſe

garde bien de tomber dans une erreur aussi grossiere que celle de Voltaire, au sujet de la liaison & de l'enchaînement des vices & des passions. Au contraire voyez le commencement de son second livre ; le premier Scipion, dit-il, ouvrit la plus grande carriere à la fortune des Romains ; & le second aux vices qui devoient les ruiner. Après la destruction de Carthage, la république n'étant plus contenue par une puissance rivale, ce ne fut pas peu-à-peu, mais précipitamment que les vices succéderent aux vertus. Les plaisirs, les voluptés, le luxe, suites nécessaires d'une ambition heureuse & les sources d'une avarice insatiable, énervent subitement le courage des Romains. Viriathus, un chef de voleurs, devient un ennemi redoutable ; & Numance qui ne pouvoit armer que dix mille citoyens, réduit Rome à faire des traités honteux. Une république qui appesantit son joug sur tant de vastes con-

trées, n'est plus en état de faire parler les loix contre des citoyens séditieux qui aspirent à la tyrannie. N'en soyez pas étonné, ajoute Patrocinus, la moindre licence quand on la tolère, conduit à un forfait; le vice qui s'essaie d'abord d'une maniere timide, leve la bientôt une tête altiere s'il est impuni; & cessera enfin d'être honteux dans un gouvernement assez corrompu pour le rendre utile à la fortune des citoyens.

Pardonnez-moi, mon cher Théddon, de m'arrêter si long-temps sur la connoissance des passions; mais bien à mon gré n'est plus nécessaire à un historien qui veut instruire, c'est son premier devoir, & même qui ne voudroit que plaire. S'il a bien étudié leur conduite, il verra sans effort comment elles dénaturent un gouvernement, & l'ont déja détruit, quand une nation trompée par de fausses apparences, croit encore avoir les mêmes loix, les mêmes magistrats & l'ancien mérite

de les peres. Quelles lumieres utiles ne répandront pas ses profondes réflexions, s'il peint ces mêmes passions, lorsque par un caprice elles reprennent quelquefois un état & semblent vouloir se retirer de son engourdissement; alors le pinceau de l'historien sera hardi, sa touche sera fiere, & si ses lecteurs ne sont pas de vrais imbecilles, ils s'intéresseront malgré eux aux événemens d'une nation qui ne subsiste plus, ils les compareront à ce qui se passe sous leurs yeux, parce qu'une histoire écrite par un homme habile dans la connoissance des passions, n'est étrangere dans aucun siecle ni dans aucun pays. Convenez-en, jamais vous n'avez lu Tite Live, Salluste, Tacite, sans vous écrier mille fois avec plaisir: *jubilate de me natum*, c'est nous. Pour moi, je sais bien qu'en lisant, il y a peu de jours, l'histoire de Thucydide, j'ai cru voir dans des peintures vivantes de la Grece, la pein-

toute de celles qui agitent aujourd'hui l'Europe, & qui nous asserviront comme elles ont asservi les républiques lorsqu'un jour il s'élève parmi nous un Philippe de Macédoine.

Mais si on ne peut se flatter d'égaler les grands historiens que je viens de vous nommer, il faut du moins assez étudier les passions pour ne pas débiter avec emphase des sottises, par exemple, que *l'Europe ne seroit aujourd'hui qu'un vaste cimetière, si la philosophie n'avoit étouffé le fanatisme & l'enthousiasme.* Quelle ignorance du cœur humain de ne pas voir que le fanatisme s'use, pour ainsi dire, par les mains qu'il se fait à lui-même, & que les passions qu'il excite, doivent, après de vains efforts, devenir moins agissantes, plus molles & enfin disparoître entièrement. Il faut savoir que la nature nous a donné des passions opposées les unes aux autres, qui se combattent & dont nous nous servons pour les modérer toutes. Dis-

tinguant avec Cicéron les vices de l'homme & les vices du siecle, *non vitia hominis, sed vitia sæculi*, un historien s'en seroit pris à la foiblesse du gouvernement, & l'auroit accusé des maux dont la doctrine de Luther & de Calvin n'ont été que le prétexte & l'instrument. Il auroit jugé que le Jansénisme, tout métaphysique qu'il est & par conséquent peu propre à remuer la multitude, allumeroit encore des guerres civiles à la barbe de messieurs les philosophes & de messieurs leurs clients, si nous avions le même caractere, les mêmes passions, les mêmes préjugés, les mêmes moeurs que nos peres ambitieux & sortant de l'anarchie féodale, avoient encore sous les regnes de François I & de son fils.

Otez à un historien la connoissance des passions, & sa politique sera dès-lors aussi incertaine & chancelante que celle de certains hommes d'état qui se

laissent balloter par la fortune. Dans un chapitre il sera machiavéliste, dans l'autre il louera la bonne foi. Partisan zélé du luxe, il se moquera des gouvernements qui sont des doix somptuaires; & ailleurs il vous dira que *les Suisses ignoraient les sciences & les arts que le luxe a fait naître, mais qu'ils étaient sages & heureux.* Les maximes raisonnables qui lui échappent quelquefois, ne servent qu'à prouver qu'il a peu de sens. On ne trouvera dans son ouvrage que des demi-vérités qui seront autant d'erreurs, parce qu'il leur aura donné ou trop ou trop peu d'étendue. Rien ne sera présenté dans ses justes proportions, ni peint avec des couleurs véritables.

Telle est, pour vous le dire en passant, l'histoire universelle de Voltaire. Je veux bien qu'on lui pardonne sa mauvaise morale, son ignorance & la hardiesse avec laquelle il ironique, défigure & altère la plupart des faits.

Mais jaurois au moins voulu trouver dans l'hiſtorien, un poëte qui eût aſſez de ſens pour ne pas faire grimacer ſes perſonnages, & qui rendit les paſſions avec le caractere qu'elles doivent avoir. J'aurois deſiré un écrivain qui eût aſſez de goût pour ſavoir que l'hiſtoire ne doit jamais ſe permettre des boufonneries, & qu'il eſt barbare & ſcandaleux de rire & de plaiſanter des erreurs qui intéreſſent le bonheur des hommes. Ce qu'il dit n'eſt ordinairement qu'ébauché; veut-il atteindre au but? il le paſſe, il eſt outré. Je n'en ſuis pas ſurpris, depuis qu'un de ſes plus zélés admirateurs nous a appris qu'il recommandoit aux jeunes gens qui le conſultoient, de *frapper plutôt fort que juſte*. Précepte admirable pour plaire à la multitude, mais la multitude ne donne qu'une vogue paſſagere; & il me ſemble qu'on doit plutôt en croire Lucien. Il recommande à un hiſtorien de la mépriſer, de ne pas

écrire pour elle, de ne pas même se conformer au goût de son siecle, & d'avoir toujours devant les yeux le jugement de la postérité qui ne se trompe jamais.

Si l'historien n'avoit à parler que des intérêts, des querelles, des guerres des états, de leur constitution, de leurs loix & de leurs révolutions, les connoissances dont je viens de vous parler pourroient lui suffire. Mais l'objet de l'histoire n'est pas d'éclairer simplement l'esprit, elle se propose encore de diriger le cœur & de le disposer à aimer le bien; tandis que les hommes supérieurs y puiseront les lumieres nécessaires pour gouverner la république, il faut que les autres s'y instruisent des devoirs du citoyen. Je veux que l'Historien ait le respect le plus profond pour les mœurs; qu'il m'apprenne à aimer le bien public, la patrie, la justice; qu'il démasque le vice pour faire honorer la vertu. Les

Digitized by Google

principes d'honnêteté que j'aurai puisés dans l'histoire, me préparent à seconder les lumières des magistrats qui sont à la tête des affaires & qui veulent le bien. Ils craindront ma censure, &, si je puis parler ainsi, je les soutiendrai contre les passions violentes auxquelles ils sont plus exposés que les simples citoyens, & je les affermirai dans la pratique de la justice.

Vous voyez donc, mon cher Théodon, que l'étude la plus approfondie de la morale est absolument nécessaire, pour que l'historien soit en état de remplir le double devoir dont il est chargé. C'est par cette morale que la lecture des historiens anciens, je ne parle pas de tous, car *Rome a ses cottins*, est si utile & même si intéressante, qu'on les relit sans cesse, tandis qu'après avoir ri une fois des plaisanteries de Voltaire, on ne peut s'empêcher de les mépriser si on a quelque goût. La plupart de nos historiens modernes

Digitized by Google

n'ont aucun principe sur l'ordre & la dignité des vertus, & les défauts plus ou moins grands que produisent les vices. Ils n'ont pour règle que les préjugés publics ou ceux de l'état auquel ils se sont consacrés. Les uns admireront l'ambition de Charles-Quint, & la magnificence ruineuse de Louis XIV. Les autres loueront la piété barbare de Philippe II, ou Guillaume le conquérant, parce qu'il *entendoit tous les jours la messe, & jeûnoit aux heures canoniales & mineures*. Etudions la nature des vertus, & connoissons les bornes qu'elles ne peuvent passer sans devenir des vices, ou du moins des minuties ridicules.

Soyez persuadé, disoit Cicéron à Brutus, que sans le secours de la philosophie, on ne s'élevera point à cette éloquence parfaite que nous cherchons, & dont nous voulons nous faire une idée. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que la philosophie puisse fournir à-

Digitized by Google

rateur toutes les richesses dont il a besoin, mais elle lui donnera celles dont il ne peut se passer, sans être maigre & décharné. J'en dis autant de l'histoire, & peut-être avec d'autant plus de fondement que l'éloquence ne veut souvent qu'éblouir & séduire, & que l'histoire se proposant constamment de nous instruire, & nous rendre meilleurs, ne peut jamais se passer de connoître les vertus les plus importantes pour les hommes. Sans la philosophie, dit encore Cicéron, on raisonne mal de la religion, de la mort, de la douleur & de nos devoirs. Elle est donc nécessaire à l'historien, obligé de mettre sans cesse sous nos yeux tous ces différens objets.

Il n'auroit pas besoin de beaucoup d'habileté pour rendre notre ame sensible à l'attrait de la vertu; si, comme le poëte, maître des personnages qu'il fait agir & des événemens, il étoit libre de recompenser à son gré la ver-

tu, & de punir le vice. Mais la vérité, qui doit être toujours sacrée pour l'historien, le forcera à ne point déguiser que le vice heureux ne triomphe que trop souvent de la vertu. Qu'il fasse alors remarquer que ce malheur est le juste châtiment que mérite une société qui, s'éloignant des vues de la nature, se laisse gouverner par les passions. Je veux qu'en me peignant les succès passagers de l'injustice, de l'ambition & de l'avarice, on m'annonce les revers durables dont ils seront suivis. Que la vertu opprimée trouve en elle-même une consolation, tandis que le vice en apparence heureux est souvent dévoré de remords, & toujours déchiré par les craintes, les alarmes & les inquiétudes qui l'accompagnent. C'est dans cette partie que Plutarque est peut-être le premier des historiens. On ne le lit point sans aimer davantage la vertu. Je voudrois être Aristide, dussé-

je être exilé comme lui. J'admire les talens de Thémistocle ; & plus je plains sa fin malheureuse, plus je m'attache à la vertu dont je connois le prix ; & qu'il avoit abandonnée.

La vie d'Auguste n'est-elle pas une leçon importante de morale ? quel triomphe glorieux pour la vertu, que de voir ce triumvir barbare & couvert du sang de ses concitoyens, ne se délivrer de ses craintes & des conjurations, qu'en affectant des vertus qu'il n'avoit pas ; & qu'il finit peut être par aimer, quand il vit qu'il leur devoit son repos & sa sûreté. Que j'ai de regret, mon cher Théodon, que Tacite ne nous ait pas tracé ce tableau intéressant, lui qui a rendu le vice si odieux, & la vertu si estimable dans la vie de Tibere ! Rappellez-vous avec quelles couleurs il peint ce Maître du monde, devant qui tout tremble, & qui tremble lui-même au milieu des précipices dont il se croit en-

vironné. Las de lui-même, las de Rome & de sa puissance, fuit-il à Caprée ? il éprouve qu'il ne se peut fuir lui-même. En vain il veut étouffer ses remords & faire taire ses craintes par les voluptés infâmes où il se plonge ; il me semble à chaque instant *Discite justitiam moniti*. Malgré moi, j'entends dans ma vie privée que les richesses & l'empire du monde entier ne peuvent rendre heureux. Si Tibere, me dis-je nécessairement, avoit imité Auguste, il auroit joui de la même tranquillité.

Vous voyez combien l'histoire s'embellit par la morale, dans des mains aussi habiles que celles de Tacite. Je suis touché de la mort d'Helvidius, mais la tranquillité avec laquelle il la reçoit, me fait presque envier son sort, ou du moins m'éleve l'ame. Aucun homme de bien ne périt par les ordres de l'empereur, sans que Tacite n'en tire une leçon importante pour

ses lecteurs. En effet remarquez, je vous prie, que la morale n'associe d'autant plus naturellement à l'histoire, que par les loix éternelles de la Providence, il est établi que la vertu porte la paix dans le cœur de l'homme, & que le vice y établit le trouble & la crainte. L'une me rend cher à mes concitoyens, l'autre me rend odieux. J'ajoute & je n'ai pas besoin de le prouver, que le bonheur ou le malheur des états est soumis aux mêmes loix. Une politique injuste peut procurer une prospérité passagere; mais craignez un revers, car on ne se fie plus à vous; & vos ennemis se réuniront pour conjurer votre perte. Jamais vous ne verrez une nation se dégrader & tomber en décadence, qu'après avoir perdu ses mœurs, & quand ses vices ont affoibli ses loix.

Voilà la philosophie morale que doit avoir un historien; s'il la néglige, il manque à un de ses devoirs les plus essentiels.

C

Grandvelle & du duc d'Albe ? que jamais ces absurdités impies ne souillent mon histoire ! C'étoit bien la peine d'avoir imaginé vingt miracles, pour empêcher les catholiques d'être vaincus, ou pour leur faire remporter quelque petit avantage ; tandis que dans l'occasion la plus importante & la plus décisive, la vierge & Saint Jacques manquent leur coup, & permettent aux vents de détruire cette célebre flotte dont Strada se promettoit la soumission des Pays-Bas, la conquête de l'Angleterre, & dans ces deux pays le rétablissement de l'ancienne religion.

Le merveilleux du poëme épique si agréable pour notre amour-propre & notre imagination, en nous mettant en commerce avec des dieux qui ont nos passions, déplaît dans l'histoire qui ne parle qu'à notre raison. Je lis avec plaisir dans Homere & dans Virgile qu'Achille & Enée reçoivent du ciel

des armes fabriquées par Vulcain, mais je veux qu'un historien m'apprenne qu'un grand homme & les états n'ont point d'autre bouclier que leurs talens & la sagesse des loix. Laissons agir les causes secondes, & sans recourir à des prodiges pour connoître notre narration ou expliquer des événemens dont nous ne découvrons pas la cause, permettons au monde d'obéir aux loix générales que Dieu a établies à la naissance des choses. J'approuve votre pensée, me dit alors Cidamon, & tous ces historiens qui font témérairement intervenir Dieu dans nos affaires, me paroissent aussi ignorants & aussi grossiers que nos peres, quand ils croyoient à l'épreuve du fer chaud, de l'eau bénite & au duel judiciaire. Mais, je vous prie, comment Tite-Live, que vous regardez comme un historien parfait, & qui raconte cependant autant de prodiges que Strada, échappera-t-il à

votre critique? Très-aisément, répondis-je, car écrivant l'histoire d'un peuple très-superstitieux, très-ignorant, qui croyoit voir dans des événemens naturels le signe avant-coureur de quelque calamité, ou la colere d'un Dieu qu'il falloit appaiser par des sacrifices ou quelque cérémonie religieuse; l'historien auroit manqué au devoir de peindre les mœurs & la religion des Romains, s'il eut passé sous silence des faits qui occupoient très-sérieusement la prudence d'un sénat qui jette les fondemens du plus grand empire du monde. J'ose vous assurer que Tite-Live n'étoit point superstitieux. S'il avoit cru aux prodiges qu'il rapporte, il en auroit parlé sur un autre ton. Mais il ne s'en est point moqué, comme nos philosophes. C'est qu'il ne pensoit point, comme eux, que la superstition fut le plus grand des maux & la source de tous les autres. César l'homme le

moins superstitieux, & trop partisan d'Épicure pour croire à une Providence incommode pour la paresse des dieux, ne rapporte-t-il pas lui-même les prétendus prodiges qui annonçoient sa victoire à Pharsale ? il n'y croyoit pas, mais son armée y croyoit: les prodiges qu'elle croyoit voir augmentoient sa confiance, & contribuoient au succès de cette célebre journée. Tite-Live écrivoit après César, & peut-on croire raisonnablement qu'il crût à tant de miseres, dans un temps où la philosophie des Grecs étoit si familiere aux Romains, & que les écrits philosophiques de Cicéron, surtout ses traités de la *Divination* & de la *Nature des Dieux*, avoient éclairé toutes les personnes qui cultivoient leur esprit.

Voilà à-peu-près, mon cher Théodon, les connoissances par lesquelles on doit se préparer à écrire l'histoire. Et en voilà assez, me répondit-il en

Digitized by Google

riant, pour me bien convaincre que Cidamon ne donnoit un conseil pernicieux : je m'y rendois sur la foi de Voltaire qui a dit quelque part avec son bon sens ordinaire, que *l'histoire ne demande que du travail, du jugement & un esprit commun.* Me voilà détrompé : mais quoique j'espere que désormais Cidamon préferera ma paresse & mon silence, à une histoire médiocre ; pour ne rien dire de pis ; vous nous avez présenté des idées nouvelles qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Vous avez distingué différens genres qui demandent des talens différens & sont soumis à des loix différentes. Je ne vous en tiens pas quitte. Vous avez piqué ma curiosité, & Cidamon, qui ne vous a pas écouté avec moins d'attention que moi, a le même desir. Il fait beau, nous pouvons prolonger notre promenade. Quand vous nous aurez fait part de vos réflexions, Cidamon laissera les

Digitized by Google

ignorans en repos. De mon côté, je relirai les historiens anciens avec d'autant plus de plaisir que j'y remarquerai peut-être des défauts & sûrement des beautés qui m'échappoient faute de connoissances. Mon cher Théodon, lui répondis-je, je ferai très-volontiers ce que vous exigez de moi, car je compte sur votre amitié & celle de Cidamon. D'ailleurs j'y trouverai mon avantage, vous avez l'un & l'autre trop d'esprit & de goût, pour que je ne sois pas ravi de vous communiquer mes idées : je les réformerai, si vous m'apprenez que j'ai tort ; & si vous les approuvez, je m'y attacherai plus fortement.

Il ne faut que jetter les yeux sur ce que se propose Tite-Live en commençant son histoire, pour juger du plan que doit se faire l'auteur d'une histoire générale. Sans m'arrêter, dit-il, aux fables par lesquelles nos aïeux grossiers croyoient donner plus de lustre

à leur origine, bornons-nous à connoître les mœurs, les loix, soit civiles, soit militaires, & les hommes illustres qui ont étendu l'empire de la république sur le monde entier; & comment notre prospérité nous a trompés & conduits à ce terme fatal où accablés sous le poids de notre avarice & de notre ambition, nous n'avons plus même la force nécessaire pour nous corriger.

Il me semble que le plan de Tite-Live embrasse tout ce qu'un lecteur raisonnable est en droit d'attendre d'un historien. Que pourroit-il desirer au-delà? On ne peut négliger aucun de ces objets, sans que l'histoire ne perde de son intérêt & ne devienne obscure. Si je ne suis pas instruit des mœurs publiques & des loix qui forment la constitution politique, vous me présentez en vain des événemens qui méritent d'être connus; je n'en démêle point les causes, & j'en attribue les

succès aux hommes qui ont commandé. Je crois que c'est le hasard seul qui les produit, comme il produisit autrefois Annibal chez les Carthaginois & Charlemagne parmi nous, qui font deux especes de prodiges dans leur nation. Au lieu d'un grand tableau, vous ne m'offrez, si je puis parler ainsi, qu'un portrait. Mon intérêt diminue, la vérité m'échappe, & je ne trouve point dans l'histoire l'instruction que je dois y chercher. Si vous me faites connoître au contraire les mœurs & le gouvernement de la république, je vois que les grands hommes qui paroissent sur la scene, sont l'ouvrage des loix. Je m'attache à la république qui leur communique son génie, l'intérêt s'agrandit & ma raison s'éclaire sans effort.

Tite-Live qui a connu cette vérité, & que je n'ai découverte qu'en me rendant compte du plaisir que me fait sa lecture, suit avec soin tous les éta-

Digitized by Google

bliſſemens des Romains ; aucune des loix qui peut apporter quelque changement dans les intérêts & les paſſions des patriciens ou du peuple, n'eſt oubliée. Je vois ſe former ſous mes yeux les mœurs, les uſages, les coutumes & le droit public de la république. J'apperçois le mêlange des vertus & des vices qui ſe combattent avec des forces inégales. Tout citoyen qui par ſon exemple ébranle la conſtitution ou l'affermit, eſt mis ſous mes yeux ; de ſorte que pour peu que je ſois capable de réfléchir ſur les faits qu'on me préſente, j'en vois réſulter la fortune prodigieuſe des Romains. Quelques vices, l'avarice, par exemple, & l'ambition, que les loix n'ont pu détruire, qui obéiſſent ordinairement à l'amour de la gloire & de la patrie, mais qui par bouffées ſe préſentent encore quelquefois, m'annoncent quel ſera un jour leur empire : je prévois qu'elles s'empareront de la

puissance publique, & feront succéder la tyrannie à la liberté.

Si une histoire générale est bien faite, on doit juger par la conduite que tient un peuple en se formant, & par les efforts qu'il fait pour parvenir à la fin qu'il se propose, de la manière dont il jouira de sa fortune. Dans cette jouissance même, l'historien doit me faire pressentir les causes de la décadence. Alors tout se développe de soi-même, les faits naissent naturellement les uns des autres, & c'est en cela que consiste dans une histoire générale tout l'art de préparer les événements. La narration qui n'est point obligée de s'interrompre pour donner des éclaircissemens nécessaires, marche avec rapidité, ne languit jamais & entraîne le lecteur. Mais, mon cher Théodon, n'attendez rien de pareil d'un écrivain qui, par les études dont je viens de vous parler, ne se sera pas préparé à écrire l'histoire.

Il faut qu'il ait long-tems médité son ouvrage, qu'il en ait étudié toutes les parties, & qu'il les embrasse toutes d'un coup d'œil.

Je sais bien qu'aucune nation ne présente un aussi beau tableau que la république Romaine; mais distinguons, je vous prie, la matiere sur laquelle travaille un historien, de l'habileté avec laquelle il la manie & la met en œuvre. Les barbares qui ont fondé nos états modernes, valoient certainement des brigands, à qui Romulus ouvrit un asyle. Les uns ont vu détruire long-tems avant qu'elle pût s'affermir, les autres ont jetté les fondemens de plusieurs états qui subsistent encore, & par un reste de leur barbarie primitive, croyent dans leur faste & leur foiblesse offrir le modele de la politique la plus parfaite. Pourquoi ces histoires n'intéressent-elles point le lecteur? c'est qu'on a toujours négligé de m'instruire des mœurs, des

loix, des coutumes & du droit public de ces barbares. Je marche alors à la suite d'un historien qui se fait lui-même où il va. L'ennui me gagne au milieu de ces combats, de ces guerres, de ces victoires dont on m'entretient sans me dire où tout ce fracas me conduira. Qu'on m'ait fait connoître, par exemple, le caractère des soldats de Clovis, l'esprit de liberté qu'ils avoient apporté de Germanie, & l'esprit de servitude qu'ils trouvoient dans les Gaules, & il me semble que j'en aurois vu résulter tout ce qui est arrivé, c'est-à-dire, le progrès du despotisme dans les uns & de la servitude dans les autres. J'aurois pu faire peu de cas de la nation qu'on auroit mise sous mes yeux, mais j'aurois admiré la sagesse & l'habileté de l'historien. Je n'aurois pas approuvé, mais j'aurois plaint. Cet intérêt m'eût préservé de l'ennui. Ma raison se seroit éclairée, & peut-être n'aurois-je pas eu

moins de plaisir à connoître comme un peuple reste dans une éternelle enfance, qu'à démêler les ressorts de la grandeur Romaine.

Rappellez-vous Tite-Live, voyez comment en commençant son histoire, il pique la curiosité de son lecteur & le rend attentif. *Res Romanæ quæ ab exiguis profectæ initiis, eo crevêrit, ut jam magnitudine laboret sua.* Je me plais à considérer & à mesurer l'intervalle immense qu'il y a entre Rome naissante & Rome maîtresse du monde. Dès-lors je prends intérêt aux petites choses qu'on me raconte de Romulus & de ses successeurs. Rien ne m'annonce encore les prémices d'un grand empire ; mais heureusement pour les Romains, Tarquin se rend odieux & se fait chasser. L'historien réveille mon attention & ma curiosité, en m'avertissant que ce n'étoit que sous Tarquin que la liberté devoit être établie, pour que les citoyens n'en

abusassent pas. Ces mots me préparent à la grandeur & à la décadence de la république. Voilà l'objet que je me propose de connoître. Je dévore avec plaisir les premieres guerres des Romains contre les Eques, les Volsques, les Toscans, les Sabins &c., & les dissentions éternelles des patriciens & des plébéyens. Pourquoi? c'est que je vois un peuple qui dans des entreprises & des démêlés en apparence, peu importans, acquiert de grandes vertus & de grands talents, se prépare à faire de plus grandes choses, & approche, quoique lentement du terme où les destinées ou plutôt ses moeurs & son gouvernement l'appellent. En voyant rassembler les matériaux immenses d'un vaste édifice, vous les considéreriez avec plaisir; parce que votre imagination se feroit d'avance un tableau magnifique du palais qu'on va élever: il en est de même de l'histoire Romaine. Quand

vous rencontrerez, mon cher Théodon, quelqu'un de ces lecteurs qui prétendent que la première Décade de Tite-Live est inférieure aux autres, ne balancez point à écrire que c'est un de ces lecteurs qui ne savent pas lire & ne voient pas dans l'événement qui est sous leurs yeux, celui qui doit le suivre.

Cette unité d'action & d'intérêt si recommandée au poëte épique pour m'intéresser aux entreprises de son héros, n'est pas moins nécessaire à l'historien : car elle est fondée sur la nature même de notre esprit, qui ne peut s'occuper de plusieurs objets à la fois, sans se partager, recevoir par conséquent une impression moins vive, se lasser, s'embarrasser, se dégoûter & ne tirer enfin aucun fruit de ses études. Homère m'intéresse au retour d'Ulysse à Itaque, & Virgile à l'établissement d'Enée en Italie. Ils n'oublient jamais que c'est là le but

de leur poëme, & pour fixer mon attention, ils me le rappellent souvent. De même l'historien doit ne point me laisser perdre de vue le terme où il a promis de me conduire. Alors l'histoire devient en quelque sorte un poëme épique ; elle marche à son but à travers les obstacles qu'opposent les passions & les événemens de la fortune. Les Gaulois dans Rome embrasée, Pyrrhus & Annibal en Italie tiennent lieu du merveilleux d'Homere & de Virgile ; & ne m'inquiétent pas moins sur le sort des Romains, que Junon & Neptune sur celui d'Enée & d'Ulysse.

Après Tite-Live, je puis vous citer Grotius. Son histoire des guerres qui ont donné naissance à la république des Provinces-Unies, est un ouvrage qui mérite les plus grands éloges. Je ne vous dirai pas qu'il est rempli de maximes que la politique doit adopter, que les passions y sont peintes

avec autant de force que d'adresse ; ce n'eſt pas ſous ce point de vue que je le conſidere actuellement. Rappellez-vous avec quel ſoin Grotius me fait connoître les mœurs & le génie d'un peuple qui peut ſouffrir un maître, mais non pas un tyran ; qui s'eſſaie à ſecouer le joug, & conſerve par habitude les préjugés qu'il doit à ſon ancien gouvernement. Vous le voyez qui ſe défie de lui-même, qui doute, qui héſite, qui fuit ſa colere en tâtonnant ; & qui n'ayant plus le caractere convenable à la monarchie, n'a pas cependant encore celui qui convient à des républicains. C'eſt pour mieux peindre cette ſituation incertaine que Grotius donne aux premiers livres de ſon ouvrage la forme d'Annales : rapportant les événemens par ordre de leur date, je vois les ſuccès & les revers ſe balancer, je flotte entre la crainte & l'eſpérance. En admirant la prudence de Guillaume, prince d'O-

ange, je voudrois quelquefois hâter son courage; mais bientôt je blâme moi-même mon impatience, & dans cette agitation, je m'éclaire, & sens combien il est difficile d'établir la liberté sur les débris de la monarchie. Cependant Guillaume a jetté les fondemens de la république, son fils Maurice va élever l'édifice, & Grotius donne une nouvelle forme à son ouvrage; j'avance à plus grands pas vers le terme que l'historien m'a proposé, & je connois tous les ressorts du gouvernement. En lisant Tite-Live, je devine toute l'histoire Romaine. Rien ne m'arrête; si j'ai réfléchi sur la première décade, j'ai le dénouement de tout. Les Romains, maîtres de l'Italie, seront exposés à des guerres plus dangereuses, mais le passé m'instruit de l'avenir, & je m'attends à trouver dans les plus grandes adversités des Fabius, des Marcellus & des Scipion. De même, quoique Grotius termine

Digitized by Google

son histoire à la fameuse trêve de 1609, il me semble que j'y vois le germe de tous les événemens qui sont arrivés depuis, dans les Provinces-Unies, & des passions qui en ont été l'ame. L'ambition de la république & son goût pour la guerre qui la mêlent dans toutes les affaires des potentats, ne m'étonnent pas ; mais à travers tout cet éclat, je découvre cet esprit mercantille, qui doit s'accroître au milieu des dépenses & des disgraces inséparables de la guerre ; il parviendra à dominer, & la république, après son commerce, regardera la paix comme le souverain bien.

Vous l'avouerai-je ? par la disposition générale de son ouvrage, Grotius me paroît fort supérieur à Tacite. On diroit que ce dernier historien a pris la plume avant que d'avoir bien connu toute l'étendue du projet qu'il méditoit. Rien n'est plus beau que la peinture qu'il nous fait du regne de Tibere,

Digitized by Google

& Racine a eu raison de l'appeller le plus grand peintre de l'antiquité, mais il me laisse quelque chose à desirer. En ouvrant ses annales, je ne suis point préparé à la politique ténébreuse d'un tyran qui croit n'être jamais assez puissant, & craint toujours de le trop paroître. Je vois le despotisme le plus intolérable se former, & je ne sais point à quoi cela aboutira. Je me lasse des cruautés & des injustices presque inouies qu'on me rapporte, & je ne vois point qu'il soit nécessaire de multiplier ces détails pour me faire connoître Tibere, sa cour, la honteuse patience du sénat, & la lâcheté du peuple.

Vous blâmez peut-être ma témérité, mon cher Théodon; vous venez cependant que si Tacite, au lieu de se borner à nous entretenir de Tibere, de Claude, de Néron & de quelques autres princes, eût fait l'histoire de l'empire & non pas des empereurs, il auroit attaché ses lecteurs par un plus grand intérêt

ret ; & répandu des lumieres qui auroient instruit dans tous les siecles & tous les pays. Nos peres, pouvoit dire Tacite en commençant son ouvrage, ont vaincu le monde, parce qu'ils ont aimé la vertu & la liberté. Les dépouilles de leurs ennemis les ayant corrompus, ils n'ont plus été dignes d'être libres. Les dissentions nous ont asservis, en faisant passer la puissance publique dans les mains de quelques citoyens avares & ambitieux. Marius & Sylla avoient préparé la puissance de Jules-César, qui usurpa l'autorité souveraine & en fut puni ; mais Brutus & Cassius étoient destinés à être les derniers Romains. Un nouvel ordre de choses s'est formé ; ayant les vices de la servitude, nous nous sommes accoutumés à porter nos chaînes : & les Barbares qui apprendront à nous mépriser, détruiront jusqu'à notre nom.

On jeune trompe fort, ou cette exposition auroit été bien plus propre que

celle de Tacite à piquer la curiosité de ses lecteurs & à les intéresser. Au lieu de quelques princes dont la cruauté & l'imbécillité font horreur, j'aurois été occupé du sort des Romains. Voilà donc, me serais-je dit, la postérité de ces hommes qui ont d'abord étonné le monde par leurs vertus & ensuite par leurs talens, condamnée à devenir la proie de quelques hordes de Barbares. Par quel venin secret, me serois-je demandé, les forces de cette puissance redoutable vont-elles s'engourdir? si Tacite avoit voulu développer les progrès de la monarchie, comme les historiens précédens avoient fait connoître ceux de la liberté, il est sensible qu'il auroit commencé son ouvrage par le commencement, & non pas par le regne de Tibere. Au lieu de garder l'histoire d'Auguste pour occuper les dernieres années de sa vie, c'est ce prince qu'il auroit d'abord mis sous nos yeux.

Que ne donnerois-je pas pour qu'il

se fût tracé ce plan? avec quel intérêt, avec quelle avidité n'auroit-on pas lu la vie du plus habile & du plus adroit des tyrans, écrite par l'historien qui connoissoit le mieux les ruses & l'artifice du cœur humain, & qui, d'un œil sûr, apperçoit chaque passion sous le masque dont elle se couvre. J'aurois frémi pour le sort de l'état, en voyant périr tous les citoyens dont les vertus sont ombrage à l'usurpateur, qui cesse d'être cruel en cessant de craindre. Quelle instruction pour moi, si Tacite m'eût fait connoître les ressorts de cette ambition qui se cachoit pour dominer plus sûrement, & qui appella à son secours toutes les passions basses qui devoient avilir les Romains & les rendre patiens. Je n'en dis pas assez, cette ambition se fit aimer & regretter. Cet Octave qui n'auroit jamais dû naître, les Romains dégradés finirent par dire qu'il n'auroit jamais dû mourir.

Après avoir peint Auguste avec cette

touche

touche de ces couleurs qu'on ne peut trop admirer. Tacite se feroit encore surpasser lui-même dans la vie de Tibere. Il auroit démêlé les vices que ce prince devoit à ses passions & ce que les circonstances y avoient ajouté. Auguste cachoit ses sentimens & ne vouloit pas qu'on le devinât. Tibere exigeoit qu'on le vît à travers le voile dont il cherchoit à se couvrir. De-là cette tyrannie sourde à laquelle les timides Romains ne peuvent se soustraire. Tous ces détails de délations & de supplices que Tacite s'excuse quelquefois de rapporter, parce qu'il craint de fatiguer ses lecteurs, je les lirois avec avidité, parce qu'ils me serviroient à former cette chaîne qui lie tous les événemens, & à comprendre comment les Romains, qui se servoient encore du terme de république sous des empereurs absolus, devoient tomber dans un tel excès de bassesse & de corruption qu'ils regrettoient Néron.

Permettez-moi de vous dire encore une chose que je ne vous dis qu'en tremblant, c'est que Tacite, parlant de ce que je propose, m'eût fait penser, m'eût éclairé, & se fût éclairé lui-même sur la situation & la fortune de l'empire. J'ai de la peine à vous comprendre, me dit Cidamon avec un ton qui me marquoit sa surprise, expliquez-vous. Est-ce que vous prétendez sérieusement comme vous nous l'avez déja laissé entrevoir, que Tacite pensât que les Romains, en obéissant aux Empereurs, ne marchassent pas à leur ruine? Et vraiment oui, répondis-je le plus doucement qu'il me fut possible, je le pense; car quoiqu'il dise dans sa *Germanie* que l'empire n'est plus en état de résister aux forces de ses ennemis, *in gentibus imperii fatis, nihil jam præter fortuna majus potest quàm hostium desiderari*, je vois que c'est une vérité qui lui échappe par hasard ou par humeur, & non pas une conséquence

de sa politique; puisque dans le second livre de ses annales, sous Tibere, il dit qu'Arminius attaqua la puissance Romaine dans le temps qu'elle étoit la plus florissante: je me rappelle ses expressions: *liberator haud dubie Germaniæ, & qui non primordia populi Romani, sicut alii reges ducesque, sed florentissimum imperium lacessierit.* Vous voyez par ces expressions, qu'il croyoit alors la fortune de Rome plus solidement affermie que quand les Samnites, Pyrrhus & Annibal tenterent de la renverser.

Dans l'éloge d'Agricola, il loue Nerva d'avoir concilié la puissance du prince & la liberté du peuple, *res olim dissociabiles*, dit-il, il croyoit donc qu'après le regne de Nerva on pouvoit les associer. Il ajoute que Trajan affermit la sûreté publique. Ce ne sont plus de simples espérances. *Nec spem modo ac votum securitas publica, sed ipsius voti fiduciam, ac robur assumpserit.*

Tacite, qui n'étoit pas un flatteur, se répait de chimeres agréables ; & il me semble que s'il eût commencé par écrire le regne d'Auguste, & démêlé avec sa profondeur ordinaire la politique qui trompoit les Romains & les accoutumoit à la servitude, il auroit jugé que Tibere pouvoit s'épargner les ruses, les perfidies & les cruautés qu'il crut nécessaires à sa sûreté ; mais que ayant appris aux Romains qu'il étoit dangereux d'avoir des vertus & des talens, l'empire tomboit dans une extrême foiblesse. Pour ne pas craindre les citoyens, il faudra ménager les soldats, & les corrompre pour les rendre dociles. L'armée disposera de l'empire après la mort de Néron, parce qu'il n'y avoit plus dans l'état de puissance publique. En étudiant le regne d'Auguste, Tacite auroit découvert que c'est à l'abri de cette puissance, plutôt de son image, que ce prince avoit trouvé sa sûreté ; & que dès le moment

que ce fantôme disparoîtroit, il n'y avoit plus à attendre que les plus déplorables calamités.

J'en vois trop, car j'ai toujours présent à l'esprit le sage précepte de Quintilien, & ce n'est point sans scrupule que j'ose blâmer un homme tel que l'a été. Quoi qu'il en soit de mes réflexions, j'insiste sur la nécessité de faire connoître, en commençant une histoire générale, le terme auquel on veut la conduire, & tous les détails particuliers qui n'appartiendront que tous les faits sont liés les uns aux autres, & que les dernières révolutions sont l'ouvrage des premières.

Un exemple va vous faire entendre ma pensée, & je vous citerai l'histoire des révolutions romaines par l'abbé de Vertot. Je le regarde comme celui de tous nos écrivains qui a été le plus capable d'écrire l'histoire. Il a l'ame élevée & généreuse, son imagination vive ne le domine pas, & ne lui sert

à donner aux objets qu'il traite les ornemens qui leur sont convenables. Ses peintures sont dessinées avec hardiesse, ses réflexions sont justes. Il connoît le cœur humain & la marche des passions, & sa narration est rapide. Voilà certainement les talens les plus heureux, mais soit que trompé par la facilité & les traces de son génie, il ait négligé les connoissances préliminaires dont je vous ai d'abord parlé; soit que content de plaire à ces lecteurs dont Paris est plein, & qui se croient toujours assez instruits quand ils se sont amusés, il ait eu le dessein de nous donner une histoire Romaine dégagée des détails de Tite-Live. Toutes nos femmes beaux esprits, & cette multitude innombrable d'hommes qui ne font que des femmes, l'ont lu avec avidité; & en citant mal à propos des noms & des faits dont il avoit chargé leur mémoire, ils font le supplice des personnes sensées. Je l'ai souvent éprouvé par

moi-même, en disant des révolutions Romaines de l'abbé Vertot, j'aurois obligé de supprimer ce qu'il avoit passé sous silence. Si je m'avois pas été un peu au fait des affaires des Romains, il m'auroit été impossible d'y rien comprendre, parce qu'une histoire est nécessairement obscure pour un esprit raisonnable, quand elle ne développe pas les causes générales des événemens, & ne fait pas remarquer la liaison intime qu'ils ont entr'eux.

Mais quand je dis, mon cher Théodon, que les plus petits détails plaisent, instruisent & intéressent, s'ils touchent aux mœurs, aux loix & au gouvernement d'une nation, je n'entends pas qu'il faille les prodiguer. Que ces détails soient nécessaires, que l'historien qui veut instruire & plaire, *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*, choisisse parmi tous ces détails ceux qui sont les plus propres à rendre la vérité piquante & agréable. Ne fatiguez point vos

lecteurs par une surabondance d'érudition & de faits uniformes ; *l'esprit rassasié les rejette à l'instant.* L'abbé Fleury, je l'avoue, n'a pas quelquefois fait assez attention à ce précepte de nos maîtres. Dans son histoire ecclésiastique, il fatigue les gens qui ont plus de pénétration & de goût que de piété, par les détails qu'il rapporte ; ils sont entassés sans ménagement, & certainement inutiles pour faire voir comment la religion devoit triompher de la politique des princes, de l'orgueil des philosophes & de la jalousie des prêtres des faux dieux. Je me trompe peut-être ; peut-être que l'histoire ecclésiastique doit être soumise à d'autres regles que l'histoire profane. Je suis tenté de le croire, puisque l'abbé Fleury lui-même s'impose la loi de rapporter les faits comme un simple témoin, sans se permettre de porter aucun jugement, ni même de faire aucune réflexion. Quoi qu'il en soit, n'oublions point que cet

Digitized by Google

écrivain est un des ces hommes de génie, qui ont fait le plus d'honneur à notre nation. Nous lui devons des discours sur l'histoire ecclésiastique qu'on lira toujours avec admiration ; & qui prouvent que leur auteur avoit en lui-même ce riche fonds de probité, de sagesse & de lumieres qui doit être l'ame d'un historien.

En se proposant le même plan, le même dessein, les mêmes vues que Tite-Live s'est proposés, il me semble que les historiens modernes, s'ils avoient eu d'ailleurs le génie & les connoissances nécessaires pour écrire l'histoire, auroient pu présenter un tableau instructif, intéressant & agréable de leur nation. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, &c. ont eu des mœurs extrêmement barbares ; & pendant plusieurs siecles, les loix ou les coutumes qui étoient l'ouvrage de ces mœurs, ont conservé dans leurs habitants, que je n'ose appeller un peu-

toyens, ni magistrats, une grossiéreté, une ignorance, mais en même temps une force & une énergie qui leur ont fait exécuter des choses très-extraordinaires & précieuses, pour qui veut connoître tout ce dont l'homme est capable. De révolutions en révolutions ces peuples ont été conduits à cette politesse dont nous nous glorifions aujourd'hui, & qui dans le fond n'est qu'une barbarie différente; puisque nous la devons à des mœurs efféminées, à des vices bas & lâches, & non pas à des loix sages qui nous aient rapprochés des vues de la nature. Il falloit peindre ce tumulte des passions, qui toujours mal à leur aise se choquent continuellement; & la fortune au milieu de ce chaos qui décide des intérêts des rois, des grands, du peuple, & se joue du sort des nations. Avec le génie & les connoissances de Tite-Live, quel tableau intéressant ne nous eût-on pas présenté. Ce grand historien profite

des erreurs des hommes comme de leurs actions les plus sages ; & le lecteur en s'instruisant de ce qu'il faut éviter apprend ce qu'on doit faire.

Si vous lisez le pere Daniel, vous verrez qu'il ne s'est pas même douté du plan qu'il auroit dû se proposer. Au lieu d'étudier l'ancien temps, il a trouvé plus commode d'en juger par le nôtre. Voyant la monarchie par-tout où il trouve le nom de roi, il ne parle jamais des coutumes tantôt plus, tantôt moins grossieres, qui formoient le seul droit public de la nation. Il vous mene de Clovis jusqu'à nos jours, sans que vous soupçonniez des révolutions tantôt sourdes, tantôt bruyantes, que nous avons éprouvées. Mézerai n'est point flatteur comme le pere Daniel, mais il manque comme lui des connoissances nécessaires pour instruire. Sa morale est plus digne de l'histoire que celle de Daniel. Son style est moins languissant, mais il est dur. Ses tableaux sont gros-

siérement dessinés & n'ont point ce coloris qui attache le lecteur. A l'égard de l'abbé Vely, il a voulu, dit-on, prendre une autre route, rendre compte de nos loix & peindre les mœurs; mais il a tout confondu par ignorance. Il attribue à la premiere race des usages qui n'appartiennent visiblement qu'à la troisieme. Son histoire est un chaos où tout est jetté, mêlé, confondu sans regle & sans critique. En un mot, je vois un historien qui s'est mis aux gages d'un libraire, & dont la stérile abondance fait la richesse. Ses continuateurs ont pris sans doute une autre méthode, & j'entends dire que le public les lit avec plaisir.

Je ne sais si les histoires étrangeres ont été traitées plus heureusement que la nôtre. Je ne connois pas Mariana, & il seroit insensé à moi de vouloir en parler. Cependant j'oserois parier qu'un jésuite Espagnol a dû composer une très-médiocre histoire d'Espagne. Un

mauvais religieux ne connoît que l'intrigue ; & celui qui pratique régulièrement la regle, ne connoît pas les vertus politiques qu'il méprise. Un chanoine de Sainte-Geneviève, dont j'ai oublié le nom, nous a donné une histoire de l'empire. Après la lecture de quelques pages, il a fallu me contenter de la parcourir, & bientôt même je me suis lassé de ce travail ingrat. Rapin de Thoyras a étudié les Anglois & leur constitution avec beaucoup plus de soin que les autres historiens : ses vues sont droites, il aime la justice, & la politique tient aux principes du droit naturel ; mais sa narration marche avec une lenteur qui fatigue ; tous les matériaux qu'il s'est donné la peine de ramasser, il veut malheureusement les faire entrer dans son ouvrage. Il est savant, mais il manque de goût. Hume raconte avec plus de rapidité ; mais il ne connoît pas la nation, & on ne découvre point l'influence du caractere

national dans les événemens qu'il rapporte. Quand ses réflexions sont à lui, elles sont communes, & trop souvent d'une fausse politique que la morale ne peut approuver. Ayant commencé son ouvrage par la fin, & avant que d'avoir étudié & démêlé la chaîne qui lie tous les siécles & tous les événemens d'une nation ; il n'est pas surprenant que le regne des Stuards laisse mille choses à desirer. Il a ensuite fait remonter son histoire jusqu'aux anciens Bretons ; mais on retrouve un historien qui n'a lu que les chroniques, il a ignoré les loix des Normands : & tout ce qu'il dit sur la police des fiefs est inintelligible, ou du moins je n'y ai rien compris. Le pere d'Orléans a prétendu faire une histoire des révolutions d'Angleterre. Au lieu de ne parler que des guerres que se faisoient les princes, il auroit donc dû faire connoître le gouvernement des Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois & des Normands, parce que c'est

de ces différentes constitutions que sont sorties, comme de leur foyer, des intérêts différens, les querelles, les troubles & les révolutions qui ont agité l'Angleterre. Oh! le plaisant historien qui néglige de me faire connoître la grande charte, & se contente de l'appeller l'écueil de l'autorité royale & la source des mouvemens qui agitèrent depuis les Anglois! Il en faut convenir, le pere d'Orléans ne vouloit traiter que les changemens que la religion a soufferts depuis Henri VIII. Mais pourquoi ne donnoit-il pas à son ouvrage le titre qui lui convenoit? Quand il est parvenu à cette époque, il entend mieux ce qu'il veut dire, il marche d'un pas plus ferme & plus rapide, & on le jugeroit digne d'écrire l'histoire, si ses préjugés lui eussent permis de voir & de dire toujours la vérité.

L'histoire d'Ecosse par Buchanan, ne doit point être confondue avec celles dont je viens de vous parler. Vous

trouvez un écrivain d'un génie supérieur, & formé à l'école des grands historiens de l'antiquité dont il étoit plein. Sa narration est vive & animée, il apprécie avec justesse les vertus & les vices. Ses réflexions, toujours courtes, renferment un grand sens, & invitent le lecteur à méditer. Les mœurs & les passions sont peintes avec beaucoup de force & de vérité. Son histoire est courte, parce que pensant qu'elle étoit faite pour instruire la postérité, elle ne devoit point se charger de ces minuties qui peuvent amuser notre curiosité dans des mémoires qui tombent dans l'oubli, dès que de nouveaux mémoires présentent à une nouvelle génération les mêmes inepties & les mêmes sottises sous d'autres noms.

J'aurois souhaité que Buchanan eût été aussi attentif que les anciens à faire connoître le gouvernement & le droit public de sa nation. Ce n'est pas qu'il ne dise des choses très-instructives à cet

égard, mais elles sont trop séparées les unes des autres pour produire l'effet que je desire, comme l'a fait depuis le célebre Robertson, il falloit rassembler en une masse tout ce qui regarde la constitution féodale des Ecossois; un historien ne peut trop se défier de la paresse & de la négligence de ses lecteurs. Il faut les frapper par de grands & longs traits de lumiere qui éclairent leur esprit distrait, forcent de remonter à la cause des événemens, & les mettent à portée d'en suivre l'enchaînement sans peine ou plutôt avec plaisir: & c'est là peut-être l'art le plus rare & le plus difficile de l'historien.

Je ne conseillerois à personne, mon cher Théodon, d'entreprendre une histoire générale. La plupart des états de l'Europe doivent craindre la vérité; ils veulent des flatteurs & non pas des historiens. Une histoire qui, remontant à l'origine de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs loix, de leurs droits

& de leurs prétentions, dévoileroit les progrès de leur fortune ou de leur décadence, révolteroit leur amour-propre, & peut-être même passeroit pour l'ouvrage d'un mauvais citoyen. Mais indépendamment de ce premier obstacle, voyez dans quelles sources impures nos historiens modernes sont obligés de chercher la vérité. Je sais que Tite-Live se plaint quelquefois des premiers monumens historiques des Romains, où les mêmes faits sont rapportés d'une manière différente; mais cette incertitude ne regardoit que des événemens particuliers dont les circonstances différentes ne peuvent occasionner aucune erreur sur la nature du gouvernement, des loix, des mœurs & du caractère d'une république dont les citoyens ont les mêmes connoissances & sont renfermés dans les murs d'une même ville. Il n'en est pas de même des peuples modernes; & pour se borner à ce qui nous regarde, rappellez-

vous combien la Gaule comptoit dans son sein de différentes nations qui toutes avoient des coutumes, des loix, des préjugés différens & une ignorance égale. Jettez les yeux sur notre Grégoire de Tours & les chroniqueurs encore plus ignorans & plus barbares qui l'ont suivi. Aucun de ces historiens n'a connu la nature du gouvernement sous lequel il vivoit. Pour découvrir une vérité incertaine & toujours prête à nous échapper, il faudra donc se jetter dans l'étude de nos diplômes, de nos formules anciennes, de nos capitulaires, & gémir sous ce fatras énorme de pièces propres à faire reculer d'effroi le savant le plus intrépide & le plus opiniâtre.

Après s'être desséché l'esprit dans ces études arides, comment ne composeroit-on pas une histoire barbare? On aura acquis, j'y consens, les lumieres nécessaires pour faire connoître les mœurs, le droit public & le caractere

d'une nation, mais comment conserve-ra-t-on ce goût & cette éloquence qui attachent un lecteur? Voltaire se vante quelque part d'avoir lu nos capitulaires, mais il n'est pas donné à tout le monde d'y puiser assez de gaieté pour être le plus frivole & le plus plaisant des historiens. Je craindrois que tout écrivain qui voudra se mettre en état d'écrire raisonnablement une histoire générale, ne passât les années les plus précieuses de la vie à débrouiller le chaos historique d'une nation. Il ne lui resteroit pour l'écrire qu'une vieille cervelle languissante, une imagination presque éteinte & incapable d'échauffer alors la raison, pour présenter avec autant de grâce que d'énergie les événemens & les hommes qu'on veut mettre sous les yeux de ses lecteurs.

En racontant les disgraces & les succès d'une nation, que l'historien n'apprenne avec soin comment elle supporte la bonne & la mauvaise fortune,

C'est par cette peinture, si elle est fidelle, que je démêlerai la liaison des événemens qui tour à tour comme causes & effets les uns des autres, se succedent sans conserver le même caractere. Alors l'histoire n'a pas besoin d'emprunter la morgue ou le ton étranges de la philosophie, pour m'instruire du pouvoir des circonstances sur notre esprit, nos mœurs & nos loix; & dans les caprices de la fortune, je découvrirai la source des caprices de notre conduite.

Si un historien pour intéresser, exagere les malheurs d'une situation, & peint mal à propos un état sur le penchant de sa ruine, il pourra attacher un lecteur ignorant; mais un homme instruit rira de la bonhommie de l'auteur, & le livre lui échappera des mains. Il fait qu'un peuple ne fait des pertes véritables & essentielles, que quand il perd le caractere auquel il a dû ses succès.

La faute que je reprends est rare; celle

des historiens qui le laissent éblouir par une fausse prospérité, et plus commune. Il est si doux de se flatter & de croire qu'on ne doit qu'à soi les faveurs de la fortune, qu'un peuple doit être moins attentif sur lui-même, à mesure que la prospérité lui exagère ses forces, & que sa puissance augmente ses espérances & diminue ses craintes. Voilà l'écueil de presque tous les historiens; ils font avec le peuple les dupes d'un état qui prépare & annonce une décadence. Ne découvrant d'abord dans cette révolution naissante qu'une vertu plus douce & plus facile, ils n'osent point prévoir, comme Caton, que les passions mises plus à leur aise introduiront bientôt une anarchie secrète dans le gouvernement, forceront les loix d'être plus indulgentes, & se porteront enfin aux excès les plus dangereux. Je voudrois de tout mon cœur qu'il me fût permis d'effacer les premières lignes du trente-quatrième livre de Tite-Live. Jaloux

là la critique la plus sévere ne peut lui reprocher aucune erreur ; & je suis d'autant plus étonné de lui voir traiter de bagatelle le débat qui s'éleva au sujet de la loi *oppia*, qu'il fait tenir à Caton un discours digne de sa gravité & de sa prévoyante sagesse, tandis que le tribun Valerius ne favorise le luxe des femmes que par les plus foibles raisonnemens. Homere & Démosthene, selon Horace & Cicéron, ont sommeillé quelquefois, pardonnons à Tite-Live une distraction. Je voudrois donc, mon cher Théodon, qu'une histoire générale en me racontant les entreprises & les succès d'une nation contre ses ennemis, me rapportât avec une égale attention, les progrès de ses vices domestiques, & la décadence de ses mœurs, qui annonce celle de l'état.

Il ne me reste qu'à vous dire un mot de la maniere dont je croirois qu'une histoire générale doit être écrite, quand un peuple est parvenu à ce point de dé-

pensée,

pensée ; permettez-moi de vous rappeller l'histoire de la guerre du Péloponèse par Thucydide. Cet historien, que toute l'antiquité a admiré, a fait un chef-d'œuvre en nous traçant l'histoire de la décadence de la Grèce. Les républiques, yvres de la gloire qu'elles avoient acquise en repoussant Xerxès, ne tardent plus le besoin qu'elles ont d'être unies. Thucydide nous peint les Grecs prêts à oublier les loix de leur confédération. L'orgueil d'Athènes, celui de Lacédémone, & toute la Grèce qui se partage, est portée à suivre l'ambition de ces deux villes avec le même courage & la même constance qu'elle auroit servi la patrie. Des vertus égales, des talens égaux offrent un spectacle intéressant ; mais je m'apperçois enfin que ces républiques s'épuisent en formant des entreprises au-dessus de leurs forces, & doivent bientôt se lasser d'un courage & d'une constance qui ne nuisent leurs nouveaux

goûts. De cette situation d'Athenes & de Lacédémone doit naître l'anarchie de la Grece, & de cette anarchie la grandeur de la Macédoine; & rien, comme vous voyez, n'est plus capable d'instruire & d'intéresser un lecteur pour qui le bonheur & le malheur des sociétés ne sont pas des objets indifférens.

Permettez-moi de vous citer encore l'exemple de la république Romaine. Ses richesses, fruit de ses conquêtes, ayant détruit l'équilibre des magistratures & l'autorité des loix, il ne subsistoit plus de puissance publique, puisque Scipion Nasica tant loué par les anciens, n'eut d'autre moyen, pour s'opposer aux projets de Tiberius Gracchus, que de l'attaquer à main armée dans la place publique. L'audace généreuse de Nasica & le sang d'un tribun dont la personne étoit sacrée, voilà le germe de cette longue suite de guerres, de crimes & de malheurs toujours pro-

duites les uns par les autres. Ce tableau n'est ni moins instructif ni moins intéressant que celui des beaux siècles de Rome. Je connois, si je puis parler ainsi, toutes les extrémités de la nature humaine, & dans le bien & dans le mal. Tandis que les Romains m'offrent par leurs vices, ils méritent encore mon admiration par leurs talens. L'historien a fait son devoir, s'il n'a pas négligé de me faire appercevoir la chaîne qui lie tous ces événemens. C'est par-là que je suis le plus stupide des lecteurs, ou que je rapproche ces temps durs, de l'histoire que je les compare, & que je conclue de ce rapprochement & de cette comparaison que la politique ne conduit au bonheur qu'autant qu'elle puise ses principes dans la morale.

Mais il n'en est pas de même de ces décadences qui ne se manifestent que par des signes de foiblesse, de lâcheté & de bassesse. Quel historien connoît

la dignité, & faire perdre le souvenir de ces temps mépriſables. Si dans les faſtes de cette nation eſclave vous trouvez un prince qui n'ait pas été accablé de la fortune, & dont la ſageſſe & les talens ſuſpendent la ruine de ſon empire, prenez la plume, c'eſt un hommage que vous devez à la vertu. Si un monſtre ou un imbécille d'une eſpèce diſtinguée, hâte & précipite par ſes vices ou ſes inepties le moment fatal de la nation, vous pouvez le retirer de ſon obſcurité pour le punir, & apprendre aux princes qui ne peuvent pas être vertueux, qu'ils le contiennent du moins d'avoir des vices obſcurs & médiocres.

Hérodien, l'un des hiſtoriens les plus judicieux de l'antiquité, ne paroît s'être propoſé cette règle. Vous vous rappellez qu'il choiſit l'époque célèbre où les malheurs de l'empire ſuſpendus par quelques bons princes depuis Trajan juſqu'à Commode, reprennent leur cours avec la violence d'un torrent

dont les eaux arrêtées rompent leur digue. Vous voyez Commode qui est embarrassé de la réputation de son pere. Vous diriez que ce scélérat essaie d'échapper à sa scélératesse, mais bientôt encouragé par les vices de sa nation, ce monstre abominable sera regretté comme Néron, qu'il n'aura que trop imité. C'est alors qu'est portée au comble cette démocratie militaire qu'on pouvoit prévoir dès le regne même de Tibere; car les légions avoient dès-lors commencé à soupçonner que l'empire devoit leur appartenir, puisqu'elles en faisoient la force. Les Cohortes prétoriennes familiarisées enfin avec ces idées ambitieuses, mettent l'empire à l'encan; à leur exemple, chaque armée veut faire & fait en effet son empereur, pour n'en faire, si je puis parler ainsi, que son premier magistrat. Avec quelle heureuse briéveté Hérodien raconte des faits auxquels nos historiens donneroient aujourd'hui plusieurs volumes

qui ne m'instruiroient point. Au milieu des guerres civiles, je vois subsister quelque trace des anciennes idées, & se former le germe des révolutions qui doivent succéder aux dissentions présentes. Sévère qui craint Albin, le fait César pour se donner le temps de détruire Niger, & revenir ensuite sur lui & le perdre. On imagine bientôt de mettre l'empereur en sûreté en partageant l'empire, & Antonin régna avec Geta. Macrin qui leur succéda, éleva son fils à la dignité de César, pour être sûr des deux armées. Tout devient une instruction pour moi. Je vois comment la politique des passions n'a d'autre art que de se former aux circonstances, & d'y obéir. Je sais gré à Hérodien de m'avoir préparé à la révolution qui doit enfin donner une rivale à Rome, & faire de l'empire deux puissances séparées & indépendantes.

Un écrivain, qui nous auroit donné l'histoire du regne de Constantin, &

qui auroit eu autant de génie qu'Hérodien, n'auroit point manqué de nous faire connoître à quelle genre de vices nouveaux on devoit s'attendre, dès que les légions auroient perdu leur courage avec leur esprit séditieux, et que les empereurs plus tranquilles dans leur cour s'endormiroient sur le trône. Vous ne trouverez plus que quelques princes qui méritent d'être connus, et l'histoire ne doit s'occuper alors que des barbares qui détruiront bientôt le nom Romain. Je vous l'avoue, je ne devine point par quels motifs M. le Beau, dont plusieurs personnes de mérite estiment les talens et les connoissances, a pu entreprendre une histoire générale de l'empire d'Orient; un volume ne suffisoit pour en peindre la misère éternelle, et toujours la même. La longueur de l'ouvrage de M. le Beau m'a effrayé. On y trouve, dit-on, beaucoup d'érudition, soit; mais à quoi sert une érudition qui ne m'apprend que des

faits dont je ne puis tirer aucune instruction utile?

Voilà les premières idées qui se sont présentées à mon esprit au sujet des histoires générales; j'aurois encore cent choses à vous dire, & nous les entendrons, me dit Cidamon, avec beaucoup de plaisir. Mais j'ai eu tort, ajouta-t-il en plaisantant, de n'avoir pas conseillé à Théodon une histoire universelle. Nous rîmes de cette plaisanterie. Si j'ai bien compris, reprit Cidamon en m'adressant la parole, la doctrine que vous venez de nous exposer, il me semble qu'on en doit conclure, que le projet d'une histoire universelle est insensé. Comment seroit-il possible, dans cette foule d'objets si différens, que l'historien trouvât cette unité si nécessaire dont vous nous avez parlé? un intérêt si partagé ne me frappera pas assez fortement pour m'attacher. Quand je suis en train de suivre un peuple, l'historien me déplaît nécessairement tou-

tes les fois qu'il l'abandonne pour me tranſporter dans une autre nation. De ces faits morcelés & hâchés, je ne puis tirer aucune inſtruction. Je ne vous parle pas de l'hiſtoire univerſelle de Voltaire, qui n'eſt qu'une paſquinade digne des lecteurs qui l'admirent ſur la foi de nos philoſophes. Mais je vous parle de M. de Thou ; j'ai éprouvé en le liſant, l'ennui d'un voyageur qui allant de ville en ville, de province en province, tantôt à droite, tantôt à gauche, marcheroit toujours ſans ſavoir où il va. De ſorte que pour me débarraſſer de ſes narrations ſi longues, quoique courtes, ſi vagues, ſi incohérentes, je pris enfin le parti de l'abandonner, toutes les fois qu'il abandonnoit lui-même la France, pour paſſer dans d'autres états dont je ne me ſoucie point, & même en Amérique & aux grandes Indes.

Mon cher Cidamon, repris-je alors, vous avez raiſon ; un hiſtorien doit être

Digitized by Google

bien plus jaloux de montrer un bon jugement qu'une érudition dont je me défie malgré moi dès qu'elle veut tout embrasser. Si M. de Thou est répréhensible d'avoir entrepris l'histoire universelle d'un temps très-court ; que penseroit-on d'un historien qui voudroit nous entretenir de tout ce qui s'est passé depuis la naissance du monde ; je ne croirois même pas qu'on pût faire un ouvrage raisonnable en se bornant à l'histoire de l'Europe depuis la mort de l'empire Romain. L'exemple de M. Robertson doit nous rendre timides & circonspects. C'est certainement un homme d'un très-grand mérite, & la maniere dont il a approfondi l'histoire de son pays est digne des plus grands éloges. Trop encouragé par ce premier succès, il a osé mettre à la tête de son histoire de Charles-Quint, un tableau des révolutions que les états modernes de l'Europe ont éprouvées depuis leur établissement. Avant qu'on nous eût

traduit cette introduction à la vie de Charles-Quint, je l'entendois louer comme un chef-d'œuvre. J'en attendois la traduction avec la plus vive impatience. Elle parut enfin, qu'y trouvai-je? un ouvrage croqué, rien d'approfondi, & pour m'en tenir à ce qui regarde l'histoire de France, je rencontrai tous les préjugés & toutes les erreurs de nos historiens qu'on avoit parcourus trop légérement. Robertson cite le président de Montesquieu, l'abbé du Bos, le comte de Boulainvilliers & moi indigne; mais il paroît qu'il n'entend aucun de ces écrivains, puisqu'il en adopte à la fois différentes opinions qui ne peuvent s'associer, & qui réunies forment un parfait galimatias historique.

Il est juste que les hommes que la misère de leur condition ne condamne pas à tout ignorer, ne soient pas étrangers dans le monde qu'ils habitent. Ils doivent prendre dans leur éducation une idée générale de l'histoire univer-

salle. Dans ces élémens destinés à instruire de jeunes gens dont la raison n'est pas encore formée, il est impossible de développer les causes des événemens, & dévaler les richesses de la politique. Que l'écrivain cependant soit assez instruit pour éviter des erreurs dangereuses & ne pas corrompre l'esprit & le cœur de ses lecteurs, en leur faisant prendre des préjugés nationaux pour des vérités. Il doit se borner à former le cœur de ses lecteurs, les instruire des préceptes généraux de la morale, élever leur ame, & éclairer simplement leur esprit en leur offrant quelquefois des réflexions qui piquent leur curiosité, & s'ils ont de l'esprit, les invitent à penser, & étudier plus particulièrement l'histoire de leur pays ou celle d'une nation plus illustre. Pour faciliter cette étude, je croirois qu'au lieu de suivre par des temps & de mêler & confondre des peuples qui n'ont rien de commun, il faudroit adopter la marche

re de Puffendorff qui traite séparément chaque nation. Mais il faudroit ne point avoir sa sécheresse rebutante ; & à son exemple, se contenter d'indiquer des faits qui dénués de tout détail, ne laissent aucune trace dans la mémoire & rebutent par conséquent le lecteur. Cette histoire universelle dont je parle, ne doit être qu'un recueil d'histoires particulieres faites à l'imitation de celle de Florus qui donne quelque idée des Romains.

On pourroit encore se former le plan d'une histoire universelle, en ramenant tout à quelques peuples célebres qui se sont succédés sur la scène du monde, & à quelques époques principales qui ont été autant de révolutions pour le genre humain. C'est ce qu'avoit exécuté Trogue Pompée que nous ne connoissons que par son abréviateur qu'on lit presque sans fruit. Si Justin n'a rien changé à l'ordre de l'auteur qu'il abrégeoit, on peut dire que cet histo-

rien n'avoit pas assez médité sur l'art de penser, & de disposer les faits, ainsi j'aime mieux penser que l'abréviateur a gâté son original, en supprimant les liaisons & les transitions, par lesquelles Trogue Pompée avoit uni toutes les parties de son ouvrage. Je parle ainsi, parce qu'on rencontre quelquefois dans Justin de trop belles choses, pour qu'elles lui appartiennent.

C'est sur ce plan que Bossuet a composé son discours sur l'histoire universelle, ouvrage inutile aux personnes peu instruites, mais qui fera éternellement les délices de celles qui sont dignes de l'entendre. Quel jugement profond dans le choix des événemens, quelle habileté dans la manière de les présenter! on voit les empires se former, s'accroître, changer, tomber, se succéder les uns aux autres. La curiosité des lecteurs est continuellement invitée à rechercher les causes de ces événemens qui présentent à la fois tant de la-

grandeur & toute la foiblesse des choses humaines. Dans ce trouble où je suis, je trouve un maître qui m'instruit, qui me guide, qui m'éclaire. Un mot lui suffit pour me rappeller toute une histoire. Pyrrhus, dit-il, remportoit contre les Romains des victoires qui le ruinerent. Tout est plein de pareils traits ; & sans choix, je vous cite ceux qui se présentent les premiers à ma mémoire. Rome, accablée par Annibal, dit-il ailleurs, doit son salut à trois citoyens, Fabius, Marcellus & Scipion. Après avoir peint à grands traits la philosophie des Grecs & ses progrès, les Romains, dit-il, avoient une autre espece de philosophie qui ne consistoit point en disputes ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie rustique de la guerre, dans l'amour de la patrie & de la gloire, ce qui les rendit les maîtres de l'Italie & de Carthage.

Dans sa troisieme partie, Bossuet dit

qu'il a passé trop vite sur beaucoup de choses, pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritent. Il a raison, & je vous avouerai, par exemple, que venant au regne d'Augustule, c'est-à-dire, à la ruine de l'empire d'Occident, l'historien tourne un peu trop court. Sur les débris de cette puissance autrefois si formidable, je vois s'élever de nouveaux états & un nouvel ordre de choses; & mon esprit étonné attend des réflexions qui m'aident à rapprocher le passé de l'avenir. Je me trompe peut-être, mais, permettez-moi de le dire, la lecture de la premiere partie auroit été encore & plus agréable & plus instructive, si l'historien qui semble prêter ses ailes à son lecteur, lui eût ménagé quelques lieux de repos où il se seroit arrêté avec son maître pour démêler & connoître les causes de la prospérité & de la décadence des nations. Si Bossuet avoit semé dans sa premiere partie ces profondes & sublimes réflexions qu'on ne lit que

dans la troisieme, il me semble que malgré lui, il auroit comparé aux états anciens ceux qui s'élevoient sur les ruines de l'empire. Il auroit jugé que des barbares ignorans qui s'emparoient des vices & des richesses des Romains, ne rameneroient jamais les beaux siecles de la Grece & de Rome.

On ne finiroit point sur cette matiere, mais je ne veux pas vous ennuyer; d'ailleurs l'heure de la retraite approche, il faut nous séparer. Pas encore, me dit Théodon en me retenant par le bras, & je ne vous demande qu'un tour d'allée. Vous nous avez dit un mot de la sobriété avec laquelle un historien doit se servir de sa philosophie, & de l'art avec lequel il doit l'apprêter; *sed lateant vires, nec sis in fronte disertus.* Je sens la nécessité de cette sobriété & de cet art, mais je suis embarrassé à me faire une idée claire & nette de la loi que vous imposez aux historiens. Plusieurs l'ont suivie, puisque plusieurs m'instrui-

sont & me plaisent également ; & je voudrois que vous m'aidassiez à démêler par quel artifice ils ont réussi.

Je ne sais, mon cher Théodon, si je pourrai vous satisfaire ; mais essayons. Vous rappellez-vous, poursuivis-je, d'avoir lu Polybe ? sans doute, me répondit-il, & je m'en souviens si bien que malgré la profondeur & la sagesse de ses réflexions, je suis bien déterminé à ne le plus relire. Il m'occupe de lui quand je voudrois n'être occupé que des personnages qu'il met sur la scene. Il coupe sa narration par des especes de dissertations ; & j'admire en bâillant. Fort bien, repris-je, mais je gage que ces especes de dissertations qui vous ont ennuyé, au lieu de couper la narration & de la faire languir, la rendoient plus vive, plus animée & plus intéressante ; vous les auriez lues avec le plus grand plaisir ; & rien, poursuivis-je, n'étoit plus aisé ; Polybe n'avoit qu'à faire ce qu'Hérodote, Thucydide & Xenophon

avoient fait avant lui, & Tite-Live & Salluste après ces grands modeles. Qu'Hérodote eût fait une dissertation sur la monarchie, le gouvernement populaire & l'aristocratie en son nom, il auroit infailliblement ennuyé, & le lecteur impatient auroit passé par-dessus ces judicieuses réflexions pour courir à l'événement. Mettant au contraire toute cette politique dans la bouche d'Otanes, de Mégabyses & de Darius, le lecteur assiste avec plaisir à cette délibération, & partage avec ces chefs des Perses l'intérêt qui les anime. Autre exemple : que Tite-Live eût dit en son nom contre le luxe en faveur de la loi *Oppia*, ce qu'il met dans la bouche de Caton le censeur, on eût dû l'admirer, car il dit des choses admirables ; mais *non erat his locus*, lui aurois-je crié, contentez & ne prêchez pas ; & j'aurois eu raison, parce que Tite-Live auroit fait le rôle insipide d'un pédant qui étale de la morale ; & que Caton

fait celui d'un homme de bien, d'un homme de génie, d'un magistrat qui s'oppose à une corruption naissante dont il prévoit les progrès, & qu'il combat pour sauver la liberté de la république.

Votre réflexion est judicieuse, me dit Théodon; & je commence à me rendre raison du plaisir que m'a fait la lecture de certains historiens. Mais faites attention que vous introduisez le Roman dans l'histoire. Le lecteur se défie de toutes ces harangues, il sent qu'elles sont l'ouvrage de l'historien, & dès lors l'histoire ne lui inspire plus aucune confiance. Ne craignez rien, répondis-je, le plaisir nous fait illusion. Les lecteurs qui ne songent qu'à s'amuser, ne chicaneront point un historien qui leur plaît; & ceux qui ayant plus d'esprit, cherchent à s'instruire, savent bien que ces harangues n'ont pas été prononcées; mais ils veulent connoître les motifs,

les pensées, les intérêts des personnages qui agissent; on exige que l'historien qui doit les avoir étudiés, éclaire le guide notre jugement; & on lui sait gré de prendre un tour que frappe vivement notre imagination & rend la vérité plus agréable à notre raison. Ces harangues animent une narration, nous oublions l'historien; nous nous trouvons en commerce avec les plus grands hommes de l'antiquité; nous pénétrons leurs secrets, & leurs leçons se gravent plus profondément dans notre esprit. Je suis présent aux délibérations & à toutes les affaires; ce n'est plus un récit, c'est une action qui se passe sous mes yeux.

Jamais, mon cher Théodon, il n'y aura d'histoire à la fois instructive & agréable sans harangues. Essayez de les supprimer dans Thucydide, & vous n'aurez qu'une histoire sans ame; cet ouvrage, que tous les princes & leurs Ministres devroient lire tous les ans,

ou plutôt savoir par cœur ; vous tombera des mains ; parce que vous ne connoîtrez ni le génie, ni les passions, ni les entreprises des Grecs déchus de leur ancienne vertu. Ôtez à Tite-Live ses harangues, & vous lui ôterez à la fois ces traits de lumiere qui éclairent & élevent ma raison, & un de ces principaux ornemens par lesquels il réveille mon imagination & remue mon cœur. C'est là que j'ai appris le peu que je sais de politique ; je l'ai admiré en m'instruisant, & peut-être m'eût-il dégoûté, si parlant en son nom, il eût fait de longues & par conséquent de froides réflexions.

Mais ces harangues sont soumises à des loix sévères qu'il n'est jamais permis de violer, sans devenir un misérable déclamateur. J'exigerois d'abord qu'elles fussent nécessaires, c'est-à-dire qu'on ne les employât que dans des occasions importantes où il s'agit du salut & de la gloire de l'état, ou de

former une entreprise hardie ; cela ne suffit pas ; il faut encore que l'affaire qu'on agite puisse être envisagée par de bons esprits d'une maniere différente. Fuyez alors les lieux communs d'une éloquence de college. Que rien ne soit dit pour l'ornement & l'ostentation. Ne consultez que la raison, donnez des preuves, entraînez-moi, & qu'il me soit impossible de vous résister. Pour vous le dire en passant, mon cher Théodon, vous jugez actuellement combien il est nécessaire de ne pas négliger les études par lesquelles je vous ai dit qu'il falloit se préparer à écrire l'histoire. L'historien sous un masque emprunté, tantôt remontera jusqu'aux premiers principes du droit naturel, & fera connoître à quelles conditions la nature permet aux sociétés d'être heureuses. Tantôt se bornant à m'instruire de cette politique des passions qui gouvernent & agitent le monde, je décou-

arrivai à travers leurs caprices & leurs erreurs, la marche constante qu'elles tiennent ; & je démêlerai d'avance dans les discours du personnage qui m'entretient les causes des succès heureux ou malheureux qui l'attendent. Je ne vous dis, mon cher Théodon, que ce que j'ai éprouvé en disant Tite-Live. Je l'ai lu bien des fois, & toujours avec un nouveau plaisir ; je le lirai encore, & j'y trouverai éternellement des beautés qui m'avoient échappé. Les faits que je sais le mieux me plairont encore, parce que je ne les sais point comme Tite-Live les raconte. Je n'ai pas oublié que les Romains après la prise & l'incendie de Rome, veulent abandonner leur patrie pour se transporter à Veïes, & que Camille s'oppose à ce dessein pernicieux. Entre les mains d'un historien médiocre, ce fait n'est rien ; mais dès que Camille prend la parole, je me sens intéresser ; je jouis du spectacle

de

de toutes les espérances qui agrandissent les vertus des Romains, & doivent leur donner l'empire du monde ; Rome sort de ses ruines pour dominer ; j'aime à suivre cette république dans ses progrès. La journée de Cannes rappelle-t-elle aux esprits la bataille d'Allia ? Scipion destiné à vaincre Annibal, est un second Camille. Le discours par lequel il rassura les Romains prêts à abandonner leur patrie, calme les inquiétudes du lecteur. Je ne cede point à la terreur que j'éprouve, j'espere comme Scipion, je m'attends à toute la politique courageuse, constante & sublime qui doit faire triompher la république.

Voilà pour ce qui regarde l'instruction ; mais à l'égard de l'agrément, vous sentez sans peine combien les harangues doivent y contribuer. Elles réveillent l'attention du lecteur, interrompent la monotonie de la narration, & autorisent l'historien, ou plu-

Digitized by Google

tôt le forcent à prendre tour-à-tour tous les tons d'une éloquence, tantôt ſublime & tantôt tempérée, Sans qu'on paroiſſe m'en inſtruire, on me fera connoître les opinions, les mœurs & le caractere de chaque ſiecle. L'hiſtorien mettra avec ſuccès dans la bouche des perſonnages qu'il fait parler, des choſes qui choqueroient dans la ſienne. Le goût eſt l'eſclave des convenances, & il admire dans Camille cette confiance aux augures qu'il déſapprouveroit dans Tite-Live, dont l'hiſtoire écrite ſous le regne d'Auguſte ne devoit pas porter l'empreinte des anciennes ſuperſtitions. Ces harangues ſervent encore à fixer dans l'eſprit du lecteur l'objet principal qui doit l'occuper, & qui rendra intéreſſans les plus petits détails. Si un hiſtorien, pour aider ma mémoire & ſe rendre plus clair, rappelle des ſituations ou des faits dont il m'a déjà entretenu, il me déplaît, parce qu'il ne fait pas

Digitized by Google

me plaindre à mon insçu. J'ai l'injustice de croire que je l'avois pas oublié ce qu'il me répète, & je me plains de son bavardage. Il n'en est pas de même d'un capitaine ou d'un magistrat qui veut persuader, je me mêle pour ainsi dire parmi ses auditeurs, & j'approuve dans le capitaine ou dans le magistrat ce que je blâmerois dans l'historien. Rappellez-vous enfin avec quelle soin les historiens emploient quelquefois des harangues pour exposer avec autant de force que de grace la situation des affaires d'une république. Salluste, par exemple, s'abstient de dire lui-même ce qu'il fait dire par Adherbal. Pourquoi ? c'est qu'il a senti qu'il ne lui auroit pas convenu de se servir des mêmes tours ni des mêmes expressions, pour peindre l'esprit des Romains encore contenus par d'anciennes idées, & cependant déjà vendus à l'avarice. Enfin, ou il faut fuir les harangues, ou

nécessaires, quand l'historien raconte une action qui doit étonner & peut-être soulever les ames ordinaires. Je vous citerai Manlius qui justifie l'arrêt de mort qu'il a prononcé contre son fils, pour avoir vaincu contre ses ordres. Quelque lâche qu'on soit, on ne peut s'empêcher d'admirer un pere qui a la force de sacrifier à la patrie, un fils qu'il aime tendrement. En écoutant Manlius, je le plains, je frissonne en aimant son courage; le titre & le nom de pere me subjuguent. Je n'oserois imiter Manlius, & je serois honteux de ne le pas louer. Tandis que selon toutes les apparences, j'aurois été révolté contre l'apologie que Tite-Live auroit voulu faire en son nom, je n'aurois cru entendre qu'un déclamateur qui auroit voulu se parer d'une magnanimité dont il auroit été incapable.

Quand vous ferez une histoire, mon cher Théodon, je vous conseille

de faire parler chaque perſonnage ſuivant ſon caractere & celui de ſon ſiecle; cette regle preſcrite aux poëtes par les maitres de l'art, eſt également faite pour les hiſtoriens. Qui pourroit ſouffrir qu'Alcibiade & Nicias euſſent le même ton dans Thucydide? Marius, Céſar & Caton ne s'expriment point de la même maniere dans Salluſte. Pour Tite-Live, il ſemble avoir eu l'éloquence différente de tous les grands hommes qu'il fait parler, & il faut le placer avec Cicéron, à la tête de ces génies rares qui ont toujours le ſtyle convenable à la matiere qu'ils traitent. Chez lui le ſujet de Philippe ou d'Antiochus ne s'exprimera point comme le citoyen d'une république de la Grece. Les anciens portoient cette délicateſſe juſqu'au ſcrupule. Si Thucydide met dans la bouche de Braſidas un diſcours plus long & plus orné qu'on ne l'attend d'un Lacédémonien, il a ſoin d'avertir qu'il étoit plus éloquent

Digitized by Google

gues indirectes qui sont presque les seules dont nos historiens modernes fassent usage, elles sont par leur nature froides & languissantes. Les anciens les employoient rarement, & seulement dans les affaires moins importantes, ou quand la narration devoit marcher avec plus de rapidité.

Mais notre tour d'allée est fini. Tant pis, me répondit Theodon, car il s'en faut bien que vous ayez dit tout ce que vous avez à nous dire sur l'histoire. Je suis au désespoir que des affaires m'obligent de partir demain après midi pour la campagne; permettez-nous donc, Cidamon & moi, de vous dérober votre matinée. De tout mon cœur, répartis-je, & je vous attendrai avec impatience.

DE LA MANIERE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

SECOND ENTRETIEN.

Des histoires particulieres ; quel en doit être l'objet. Observations qui regardent communes à tous les genres d'histoire.

JE croyois, mon cher Cléante, que Théodon auroit oublié notre rendez-vous ; je me suis trompé, & hier je le vis entrer chez moi avec Cidamon, à l'heure dont nous étions convenus. Je viens, me dit-il, après les complimens ordinaires, vous demander de nouvelles armes contre Cidamon ; le croirez-vous ? ajoute-t-il en riant, malgré toute sa raison, malgré tout ce que vous nous avez dit d'effrayant sur l'histoire, il persiste à vouloir me faire

Digitized by Google

hiſtorien. Il a la bonté, j'en conviens, d'avouer que je ſerois téméraire d'entreprendre une hiſtoire générale, mais il ne me tient pas quitte d'une hiſtoire particuliere. Vous verrez, me diſoit-il, en nous rendant ici, que notre Ariſtarque ne ſera pas aujourd'hui auſſi ſévere qu'il l'étoit hier. Avec toutes ſes idées de perfection, on ne feroit jamais rien. Sans être parfait, on peut être excellent; & croyez-vous que les hiſtoriens anciens qu'il admire, qu'il lit & relira toujours, ne lui laiſſent rien à deſirer? n'a-t-il pas oſé critiquer Tacite? on vous conſeillera quelque morceau d'hiſtoire qui ne demande point toutes les connoiſſances préliminaires qui vous ont fait peur. Je vous prie, continua Théodon, de réfuter cette opinion erronée, & de m'affermir ainſi dans ma précieuſe oiſiveté, que je préfere à tout & qui ſuffit à mon bonheur.

Digitized by Google

Cidamon, répondis-je, a raiſon, mon cher Théodon, il y a une grande différence entre une hiſtoire générale & une hiſtoire particuliere; nous en convinmes hier, ſi je ne me trompe, & elles exigent en effet des connoiſſances & ſur-tout des talens fort différens. Cependant je me garderai bien de vous conſeiller d'écrire tel ou tel événement particulier. Ne vous en déplaiſe, ajoutai-je en m'adreſſant à Cidamon, ce n'eſt qu'à un homme ſans talent, qui a cependant la facilité d'écrire, mais par malheur condamné à vendre ſa plume à des libraires, qu'on peut commander un ouvrage. Ce ne fut pas ſans raiſon que je me défendis hier de propoſer un ſujet à Théodon. Il convient qu'il ne s'eſt jamais occupé des connoiſſances dont nous avons parlé, & je dois en conclure que quand on lui indiqueroit l'événement le plus favorable aux talens d'un hiſtorien, il ſeroit embar-

Digitized by Google

rassé de tant de richesses, ou plutôt ne les verroit pas. Il sera inférieur aux personnages qu'il mettra sur la scene. Il racontera les faits les plus importans sans en sentir toute l'importance, & arrêtera son lecteur sur des minuties qu'il auroit dû négliger. Vous trouverez un historien plein des préjugés de son temps. Dans la crainte de se compromettre, il n'osera se faire aucun principe fixe, & sa politique incertaine flottera au gré des événemens. Tels ont été la plupart de nos historiens. Des lecteurs peu éclairés leur ont fait d'abord une grande réputation, mais des lecteurs instruits les ont enfin condamnés à se cacher dans la poussiere des bibliotheques. Il faut qu'un écrivain, avant que de commencer un morceau d'histoire, ait long-temps médité sur le parti qu'il en peut tirer; & si vous vous rappellez ce que je pris la liberté de vous dire hier sur Tacite, vous convien-

drez qu'il n'y a point d'historien qui ne doive avoir peur, s'il ne s'est accoutumé à découvrir les causes des événemens & la chaîne qui les lie. Je conseillois hier à Théodon de consulter lui-même son goût; aujourd'hui, mon cher Cidamon, j'en suis fâché; je vais être plus difficile, je lui dirai qu'il doit se défier de son goût, tant qu'il ne sera pas éclairé par nos études préliminaires. Je ne pense pas comme nos philosophes; je sais bien que sans esprit on ne fait rien de bon, mais ils me prouvent qu'avec beaucoup d'esprit & de présomption, on ne fait que des ouvrages médiocres & presque mauvais. On s'expose à faire un choix bizarre, on l'envisage d'une manière petite & mesquine, & on finit par se faire quelquefois un plan ridicule. Ne croyez pas que je vous parle en l'air, j'ai devant les yeux un exemple qui me fait trembler pour les faiseurs d'histoire. Le pere Bougeant

étoit certainement un homme de beaucoup d'esprit, & quoique sa robe de jésuite le tînt dans des entraves très-gênantes, on juge sans peine qu'il avoit de grands talens pour écrire l'histoire. Il connoissoit le cœur humain, les caprices & les ruses des passions. On sent en mille occasions qu'il voit la vérité, & qu'il l'auroit présentée avec force, si ses supérieurs ne l'eussent forcé à des ménagemens utiles à leur société. Sa touche est fiere & hardie : voyez comment il peint Valstein qui se console de sa disgrace, en voyant les maux de l'empire qui le rendent nécessaire. Ses peintures sont vives & animées ; sa plume suit la marche rapide de Gustave Adolphe. Ses réflexions ont souvent la brièveté de celles des anciens ; mêlées avec art à sa narration, elles la soutiennent au lieu de la faire languir, & font penser un lecteur capable de réfléchir.

Que de talens perdus pour la pere

Rougeant, & jamais il ne sera mis au nombre des bons historiens, parce qu'il a fait un mauvais choix, ou plutôt parce que dans un événement très-important, il ne s'attacha qu'à la partie qu'il auroit dû négliger. Confondant la politique avec l'intrigue, il s'est laissé subjuguer par la réputation du comte d'Avaux, qui avoit en effet plus de mérite qu'il n'en falloit, pour être le premier négociateur de son temps, & par l'amitié du président de Même, qui vouloit mal-à-propos faire de son parent le héros d'une histoire importante. Au lieu des grands objets que j'attends, la liberté de conscience, la liberté de l'empire, & un nouveau système de puissance, de vues & d'intérêts qui embrasse & unit le nord & le midi de l'Europe; l'historien qui ne connoît ni sa dignité, ni ses devoirs, ne m'entretiendra que de nos ruses & de toutes les plates manœuvres de nos négociations moder-

nes. Il fera éternellement propoſer des conditions de paix par des hommes qui n'en veulent point ; & qui ſe défiant les uns des autres, perdront leur temps à diſcuter des bagatelles ſur leſquelles ils ne peuvent rien décider.

Cependant le pere Bougeant qui avoit plus de ſens que la plupart des négociateurs qu'il veut faire valoir, a ſenti à chaque inſtant combien ſon ſujet étoit ingrat & inſipide. Il a vu que des négociations ſubordonnées par la nature des choſes aux événemens de la guerre, & dictées par les petites paſſions des cours & les intérêts particuliers de leurs premiers miniſtres, ne pouvoient être racontées en détail ſans deshonorer l'hiſtoire. Je lui ſais bon gré, & je loue ſon eſprit de s'être laſſé lui-même de nous débiter très-ſérieuſement toutes les niaiſeries dont ſon ouvrage eſt plein. Sa plume, ſi vive en traçant des expéditions militaires, languit dans le récit des né-

Digitized by Google

gociations. L'ennui qui le gagne, l'avertit qu'un lecteur intelligent en sera accablé. Il auroit dû alors renoncer à son entreprise, ou plutôt se débarrasser de toutes les finesses des négociateurs, pour ne m'occuper que des véritables causes de la paix. Mais soit faute de lumières, soit complaisance, soit mauvaise honte, il n'en fut plus le maître; & ce que je ne lui pardonne point, c'est que pour encourager son lecteur & se ranimer lui-même, il ait avancé que *ce seroit mal entendre l'art de négocier, que de se piquer de cette franchise qui ne fait rien dissimuler, & qui laisse pénétrer ses intentions les plus secretes. Un habile négociateur, ajoute-t-il, ne s'explique que dans la nécessité, & le fait toujours avec réserve. Il affecte même quelquefois de se contredire, de paroître changer de vues & d'idées, de mépriser ce qu'il craint, & d'appréhender ce qu'il souhaite. Par-là on se rend*

impénétrable, & à moins que l'autre parti ne soit extrêmement sur ses gardes, on perce aisément ses véritables sentimens?

Voilà donc un homme de beaucoup d'esprit, qui méritera la censure des personnes éclairées, & qui trompera les autres en leur faisant estimer je ne sais quel manége de fausseté dont on peut avoir besoin dans une cour intrigante, mais qui sera toujours inutile & même dangereux dans l'administration des affaires publiques. Si le pere Bougeant se fut préparé à écrire l'histoire, il lui auroit été impossible de se faire illusion. La paix de Westphalie qui a donné une forme constante au gouvernement de l'empire, & des loix égales à des religions qui se haïssoient; qui a changé le système politique de l'Europe, abaissé la maison d'Autriche & élevé la France, en fixant jusqu'à un certain point les intérêts des nations, lui auroit paru un

des événemens les plus mémorables de ces derniers temps. Ne croyez-vous pas, mon cher Cidamon, que l'historien auroit pris alors une idée plus juste & plus relevée de son sujet? au lieu de me faire languir dans de longues négociations qui n'aboutissent à rien, il m'auroit dit comment l'ambition & le fanatisme soutenus par de grands talens & même par quelques grandes vertus, ont allumé la guerre & l'ont soutenue pendant trente ans, en tendant & forçant tous les ressorts du gouvernement. Il m'auroit appris ensuite comment l'ambition & le fanatisme s'usent & se fatiguent en faisant des entreprises au-dessus de leurs forces. A mesure que ces passions s'affoiblissent, j'aurois vu que la paix s'approchoit. L'historien découvrant ainsi les causes de la paix, n'eût parlé de négociations que pour me dire que la France & la Suéde toujours unies malgré leur jalousie, eurent l'art de

débaucher à l'empereur ſes alliés, & le forcerent ainſi à conſentir aux conditions d'un traité qui ruinoit la politique de Charles-Quint, ou plutôt qui en ſuſpendoit les effets.

Vous me permettrez, me dit Cidamon en m'interrompant, & d'un ton un peu chagrin; vous me permettrez de n'être pas tout-à-fait de vôtre avis. L'hiſtoire, pourſuivit-il, ne doit-elle pas être un tableau fidele de ce qui s'eſt paſſé? répondez-moi. Sans doute, répondis-je. Je vous tiens, reprit Cidamon, & pourquoi donc trouvez-vous mauvais que le pere Bougeant nous ait donné dans ſon ouvrage les détails dont vous vous plaignez? ne ſont-ils pas néceſſaires pour faire connoître les mœurs de l'Europe, ſon génie, ſa maniere, ſa politique? mais, repris-je à mon tour, ſi par hazard j'ai raiſon de ne me pas ſoucier de ces belles connoiſſances, le pere Bougeant n'aura-t-il pas tort de me les prodi-

Digitized by Google

guerre ne me feroit-je pas une idée vraie & fidelle de nos négociations de Westphalie, quand l'historien me diroit en deux mots, qu'on négocia pendant long-temps la paix sans la désirer, & que chaque puissance se flattoit de suppléer aux forces qui lui manquoient, en recourant à tous les moyens du mensonge & de l'intrigue?

Rappellez-vous avec quelle dignité les négociations sont traitées par les historiens anciens. J'en conviens, me dit Cidamon, & je sais que les Grecs & les Romains, dans leur beau temps, négocioient avec une bonne foi, ou une fierté que nous ne connoissons plus. Leur histoire peignoit ce qui se passoit alors, mais la nôtre doit peindre ce qui se passe aujourd'hui. Je viens de louer le bonheur des historiens anciens, & je plains les nôtres, mais sans les blâmer. Fort bien repris-je, mais enfin, mon cher Cidamon, à force de prospérité & d'orgueil, nos Grecs

& ces Romains se corrompirent. Cependant vous ne trouverez point que Thucydide ait barbouillé son histoire de ces miseres, de ces ruses dont la Grece ne commençoit déjà que trop à faire usage. Salluste vous entretient-il en détail des négociations de Jugurtha avec les Romains, & des artifices de ses ambassadeurs? non. Il se contente de nous apprendre que tout étoit vénal à Rome, & que Jugurtha y fit passer beaucoup d'argent. Suivez Sylla dans la cour de Bocchus. Jamais affaire ne fut plus importante, ni plus épineuse. Sans doute que, suivant le beau précepte du pere Bougeant, on dissimula, on mentit, on feignit d'avoir peur ou de ne rien craindre, & qu'on se fit de part & d'autre mille propositions illusoires & dont personne ne fut la dupe. Salluste fatiguera-t-il son lecteur de ces détails ennuyeux, dont Sylla à son retour pouvoit amuser ses amis fami-

liers ? il s'en gardera bien. Tout est dit en deux pages, & après avoir représenté Bocchus comme flottant entre Jugurtha qu'il n'ose abandonner, & les Romains dont il craint le ressentiment il se décide enfin en faveur de Sylla.

Je l'avoue, reprit Cidamon, ce morceau est de la plus grande beauté; mais à vous parler franchement, je ne serois pas fâché que Salluste eût un peu gâté en entrant dans tous les détails de la conduite d'un aussi habile négociateur que Sylla; je me ferois fait des principes certains sur une science ou un art si difficile & si nécessaire. Mon cher Cidamon, m'écriai-je, vous vous trompez; car la conduite qui fit réussir Sylla en Mauritanie, n'auroit peut-être rien valu dans un autre pays, & avec un autre prince que Bocchus. Je vous prie, qu'auriez-vous appris par tous ces détails? qu'un négociateur pour réussir doit commencer par plaire à la personne avec laquelle il

Digitized by Google

traite, & lui donner enſuite des craintes & des eſpérances. Salluſte vous l'apprend en deux pages, & voilà, ſi je ne me trompe, tout ce que devient un homme ſenſé. Que fait retirer-vous de toutes ces négociations du pere Bougeant, qui ne laiſſent rien de fixe & d'arrêté dans votre eſprit? Si elles vous fatiguent, je vous en félicite; c'eſt une preuve que vous n'êtes pas la dupe de votre hiſtorien. Tant pis ſi elles vous amuſent, car j'augurerois que vous ſeriez diſpoſé à eſtimer la fineſſe, & faire peu de cas de l'habileté.

A la bonne heure, me dit Cidalmon, comme je ne ſerai jamais chargé de manier les affaires d'aucune puiſſance, je vous abandonne ma politique. Mais, je vous l'avoue, je ne ſaurois m'accommoder de l'auſtérité de vos principes. J'aime les détails, ils m'amuſent; ils m'apprennent comment ſe gouvernent les affaires de ce monde.

Pensez-vous donc, repartis-je, que je les aime moins que vous ? si j'ai bonne mémoire, je vous disois hier que les plus petits détails sont intéressans dans une histoire générale, quand ils servent à faire connoître de quelle maniere le gouvernement, les loix, les mœurs, le caractere & le génie des peuples se sont formés, ou ont éprouvé quelque altération. Ils ne le sont pas moins dans une histoire particuliere, s'ils servent à me développer les causes des succès heureux ou malheureux de l'événement qu'on me raconte. Mais tout ce qui ne tend pas à cette fin, doit être impitoyablement retranché. C'est cette sobriété qui exige dans un historien un discernement, un goût merveilleux & un esprit vraiment philosophique. La premiere regle de l'histoire, c'est de marcher rapidement à son terme : tout ce qui l'arrête dans sa marche, déplait & doit déplaire. Je veux connoître les obstacles qui s'op-

Digitized by Google

poſent aux ſuccès que j'attends ; mais je veux que ces obſtacles ſoient de vrais obſtacles, & non pas de ces niaiſeries qui ne peuvent embarraſſer ni un homme de guerre, ni un politique, ni un lecteur intelligent. Ne confondons point, mon cher Cidamon, les différens genres ; ces petits détails, ces anecdotes qui ſont très-agréables dans des mémoires ou dans des dépêches d'ambaſſadeurs, déshonoreroient une hiſtoire. Permettons à ces écrivains de tout écrire ; ils ne ſeront point inutiles à un hiſtorien, & même un philoſophe pourra tirer de ſe ſervir d'Euclide des paillettes d'or, quand il nous donnera quelque traité ſur une des branches de la politique ou de l'adminiſtration.

Quoi qu'il en ſoit, continuai-je, le choix d'un ſujet d'une hiſtoire patriotique, eſt une des choſes les plus importantes. Prenez, dirois-je à un hiſtorien qui ſe défie de ſes forces, un événement

événement qui mérite l'attention des hommes ; ou vous vous exposerez à ennuyer vos lecteurs. Si vos personnages ont un grand mérite, vous serez soutenu par leur talent ; alors votre esprit s'élevera sans effort ; si vous avez le talent d'écrire, votre style plus animé & plus noble attachera, & vous n'aurez pas besoin de me réveiller par des digressions ou des ornemens étrangers qui seront toujours vicieux dès qu'ils ne sont pas nécessaires. Si un homme tel que Tacite me faisoit l'honneur de me demander mon avis, tout sujet, lui répondrois-je, est digne de vous & s'embellira sous votre plume. Un grand prince, un tyran, un homme de bien, un sénat prostitué à la faveur ou à la crainte, une cour corrompue par des affranchis, des esclaves & des histrions ; n'importe, vous m'offrirez toujours un tableau sublime & intéressant. A l'exception de certains lecteurs qui ne devroient lire que

des Romains, les autres ne se contentent point d'un plaisir stérile ; ils cherchent l'instruction, parce que l'instruction est l'aliment d'un bon esprit. L'historien doit donc me présenter une vérité morale & politique dans l'événement qu'il me raconte. C'est la regle que se sont proposée Thucydide, Salluste, Hérodien & Plutarque même, qui pour nous instruire plus sûrement, a toujours voulu que ses héros tinssent à de grands événemens.

Nos temps modernes ne manquent pas de ces riches sujets. Depuis la chûte de l'empire Romain, l'Europe a éprouvé cent révolutions qui ont décidé impérieusement de nos mœurs, de nos préjugés, de nos loix & de notre politique. Le goût des Médicis pour les beaux arts, la découverte de l'Amérique, & l'établissement des Européens dans les Indes, quelle vaste carriere n'ouvrent-ils pas à un historien? mais sans nous arrêter à des su-

Digitized by Google

jets étrangers, ne trouvons-nous pas dans nos annales pluſieurs époques qui mériteroient d'être écrites par une main habile? les événemens ne nous manquent pas, mon cher Cidamon, mais des hiſtoriens capables d'en développer les cauſes & les effets.

Nos hiſtoriens ſe ſont trouvés, pour ainſi dire, au milieu des plus grandes révolutions ſans s'en appercevoir. Les regnes de Saint Louis, de Philippe-le-Bel, de Charles V, ne m'apprennent rien de ce que je voudrois ſavoir. Les hiſtoriens ſe ſuccedent, & tombent ſucceſſivement dans l'oubli qui les attendoit. Je ſuis fâché que le préſident de Monteſquieu, ſi rempli de Tacite, ait malheureuſement perdu la vie de Louis XI, qu'il avoit écrite. J'aurois pu, ſelon les apparences, vous propoſer un modele à imiter. Ses conſidérations ſur les cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains, ſont un excellent traité de politique, & il

Digitized by Google

avoit médité sur notre ancien gouvernement. Ayant vu que les François s'étoient abandonnés, si je puis parler ainsi, au courant de leurs passions & des événemens, qui pouvoit être plus capable de démêler les mysteres secrets de cette époque célebre où Louis XI mit les successeurs *hors de page?* il auroit peint le combat des anciens préjugés contre les nouveaux. Ceux-ci doivent triompher, & de nouveaux abus vont succéder aux anciens.

Mais si je ne puis vous citer un ouvrage qui auroit mérité les plus grands éloges, je puis parler d'une autre histoire du même prince; elle est un véritable chef-d'œuvre en son genre, c'est l'histoire de Duclos. N'ayant pas même eu le mérite de recueillir ses matériaux, ce qui l'auroit mis quelquefois dans la nécessité de réfléchir & de penser, il a travaillé sur les extraits informes & décousus de l'abbé le Grand; aussi voit-on que l'historien

Digitized by Google

ignore tout ce qui a précédé les faits qu'il raconte, les circonstances précieuses qui les accompagnent, & les suites nécessaires qui doivent en résulter. On n'écrira jamais bien un événement particulier d'une nation, sans connoître son histoire générale, & je gagerois presque que Duclos n'avoit pas même lu Mezerai ni Daniel pour se préparer à écrire l'histoire de Louis XI. Gâté par cette philosophie qui a fait tant de progrès parmi nous, en associant commodément la présomption la plus insensée, & l'ignorance la plus profonde, il se vantoit d'apprendre aux savans à écrire l'histoire. Mais par malheur il est allé se perdre dans la foule de ces historiens obscurs qu'on ne lit plus, & je crains que ses successeurs sans chercher à l'imiter, n'éprouvent la même disgrace.

Nous avons un morceau d'histoire, qu'à bien des égards on peut comparer à ce que les anciens ont de plus beau ;

Digitized by Google

c'eſt l'hiſtoire des révolutions de Suede par l'abbé de Vertot. Quel charme ne cauſe pas cette lecture ! je vois partout un hiſtorien qui ayant médité ſur le cœur humain, avoit acquis une grande connoiſſance de la marche & de la politique des paſſions. Tite-Live, dont il s'étoit rempli en écrivant les révolutions de la république Romaine, lui avoit appris les ſecrets de ſon art. Je vous parlois hier de l'eſpece d'embarras qu'on éprouve en liſant les révolutions Romaines ; vous ne le rencontrerez point dans la lecture des révolutions de Suede. L'hiſtorien me développe les cauſes des événemens, je ne perds point de vue la chaîne qui les lie, & je marche à ſa ſuite en éprouvant toujours un nouveau plaiſir.

Mais, mon cher Cidamon, continuai-je en ſouriant, pour faire ma cour à la pareſſe de Théodon qui me demande des ſecours contre votre perſécution ; je vous avouerai que cet

Digitized by Google

ouvrage d'ailleurs si beau, est défiguré dans quelques endroits où l'auteur laisse entrevoir qu'il lui manque quelqu'une de ces ennuyeuses connoissances préliminaires dont nous avons tant parlé. Par exemple, je voudrois qu'il n'eût pas accusé vaguement l'excessive liberté des Suédois, d'être la cause de tous leurs malheurs. Je vois avec chagrin que l'historien confond la licence qui ne veut souffrir aucun frein, & la liberté qui sait qu'elle ne peut subsister que par son respect & son amour pour les loix. S'il se fût préparé à écrire l'histoire, en méditant sur la nature des différens gouvernemens, & des vices & des vertus qui les accompagnent, & qui doivent les conserver ou les détruire, je crois qu'il se seroit bien gardé de se servir de l'expression vague de liberté excessive, en me parlant de l'anarchie Gothique des Suédois. Je ne sais plus où j'en suis, & j'ai besoin de faire quelques réflexions

pour ne pas adopter comme une vérité l'erreur que l'abbé de Vertot me présente.

Ce n'eſt pas tout. Si cet hiſtorien avoit médité ſur les vues de la nature, & la politique qu'elle exige de nous; il ne nous auroit ſans doute pas préſenté les changemens que Guſtave Vaſa fit dans le gouvernement, comme le bonheur ſuprême des Suédois. Il falloit ſe contenter de dire, que dans les circonſtances malheureuſes où ſe trouvoit la Suede, l'hérédité du trône & l'abaiſſement d'un clergé ambitieux qui ne pouvoit dominer qu'à la faveur des troubles & de l'intrigue, étoient ce qu'on pouvoit exécuter de plus ſage; parce que les factions, les partis, les haines ne permettoient pas de recourir à des moyens plus efficaces. Il falloit m'apprendre que les Suédois encore incertains entre les mœurs que leur avoit données leur ancienne anarchie, & celles que préparoit l'hérédité

Digitized by Google

du trône, se trouvoient dans une situation douteuse: on avoit échappé à Sylla, mais n'iroit-on pas échouer contre Charybde? voilà ce que devoit prévoir l'historien; ses idées plus nettes & plus précises auroient fixé les miennes. Si je ne me trompe, en me faisant trembler pour l'avenir, on m'auroit inspiré un intérêt plus vif & plus tendre pour la fortune des Suédois. En m'occupant de Gustave Vasa, j'aurois jetté les yeux sur ses successeurs, & flottant entre mes craintes & mes espérances, combien ne leur aurois-je pas dû des réflexions qui m'auroient éclairé? C'est à me faire penser que consiste le grand art, l'art suprême de l'historien.

Tous les sujets qu'on propose dans une histoire particuliere, ne sont pas aussi heureux que ceux dont je viens de vous parler, & qui changent les mœurs, les loix & la constitution d'un état. Dans cette seconde classe des histoires

Digitized by Google

particulieres, je placerois les événemens importans qui méritent d'être sauvés de l'oubli. Choisissez, dirois-je encore à l'historien, un fait propre à m'inspirer des sentimens de noblesse & de grandeur ou à porter dans mon esprit de grandes lumieres; car j'aimerai toujours un écrivain qui m'éleve, pour ainsi dire au-dessus de moi-même, ou recule les bornes de ma raison. Il faut que cette histoire me présente de grands obstacles & de grands dangers dont on triomphe par de grandes vertus & de grands talens. Vous piquez alors ma curiosité, vous êtes sûr de mon attention, j'éprouve en vous lisant cette douce émotion qu'on éprouve au théatre, vous suppléez à mon inexpérience, & je suis content de vous, parce que je suis plus content de moi; telle est l'histoire de la retraite des dix mille par Xénophon. Le lecteur se met malgré lui à la suite des Grecs; il partage leurs peines, leurs périls, leurs travaux, leurs in-

Digitized by Google

quétudes. Il craint, il espere, il admire & se demande quelquefois : pourquoi dans l'Europe entiere ne trouveroit-on pas aujourd'hui dix mille Grecs & un Xénophon ? & s'il est attentif, l'historien lui en apprendra la raison.

Un modele également parfait en ce genre, & qu'on ne peut trop étudier, c'est César dans ses commentaires sur la guerre des Gaules. Cicéron a eu raison de dire qu'en ne présentant en apparence que des matériaux ou des mémoires pour l'histoire, il en a composé une parfaite. On seroit tenté de croire que ces morceaux particuliers n'exigent pas d'un historien toutes les connoissances que je lui demande. En effet il n'aura pas occasion de les montrer comme dans une histoire générale ou le récit d'une révolution. Mais s'il ne les a pas, trouverai-je un historien, comme Xénophon & César, supérieur à la matiere qu'il traite ? dans le général des dix mille, j'aime à voir le disciple

de Socrate. S'il eût été moins habile, il auroit été moins ſimple, & m'auroit moins attaché. Céſar ne doit-il pas ſon heureuſe briéveté, à ce génie profond qui avoit médité ſur les vices, les reſſources, la liberté de ſa patrie, & qui en conquérant les Gaules ſe préparoit à la ſubjuguer? une phraſe, un mot même, comme jetté au haſard, ſuffiſent à ces hiſtoriens pour m'éclairer. Je marche rapidement, & n'éprouve point l'ennui que cauſe un narrateur qui héſite à chaque pas, & ne voit qu'à demi ou d'une maniere trouble les cauſes des faits qu'il rapporte.

Salluſte avec une maniere différente, raconte un événement qui n'a cauſé aucune révolution chez les Romains, mais également propre à m'inſtruire & à m'attacher; parce qu'il m'apprend que la république, qui ne ſe ſoutient plus par ſes inſtitutions, mais ſeulement par le mérite de quelques citoyens, doit perdre ſa liberté dont elle n'eſt plus digne.

Digitized by Google

Pourquoi, me demandé-je, Jugurtha, ce prince si inférieur à Annibal, balance-t-il, comme lui, le génie & la fortune des maîtres du monde ? C'est que les Romains, me répond l'historien, sacrifient tout à leur avarice, & qu'ils sacrifioient tout autrefois à l'amour de la patrie. En voyant leur inquiétude sur le sort d'une guerre qui n'auroit été rien pour leurs peres, Salluste m'apprend qu'on peut avec un grand empire n'avoir que des forces très-médiocres ; & que ces grandes conquêtes par lesquelles on croit se rendre plus puissant, ne servent qu'à nous rendre plus foibles. Cette premiere vérité m'en découvre mille autres. Je me rappelle ce que j'ai lu dans la conjuration de Catilina, je le relis une seconde fois avec plus de plaisir que la premiere. Pourquoi ? c'est que plus je lis Salluste, plus il me semble que je suis digne de le lire. Tout est lié chez les hommes. Je vois les vices qui par un malheureux pro-

Digitized by Google

grès, mais néceſſaire, ont produit un Catilina, & ne ceſſeront de produire des citoyens également dangereux ; j'aime un hiſtorien qui m'a rendu philoſophe, quand je ne ſongeois qu'à m'amuſer.

Permettez-moi, mon cher Cidamon, d'en revenir à mon pere Bougeant. De bonne foi croirez-vous que les trois hiſtoriens dont je vous parle, n'euſſent rien vu de plus grand dans la guerre de trente ans que le comte d'Avaux qui négocia la paix ? Salluſte n'a point la mal-adreſſe de faire jouer le principal rôle à Sylla, qui n'auroit rien obtenu de Bocchus ſans la terreur que répandoit Marius. A travers la fauſſe proſpérité de la France, n'auroit-il pas vu que nous allions en abuſer, & avoir l'ambition que nous reprochions à la maiſon d'Autriche ? ces trois hiſtoriens, qu'on doit prendre pour ſes modeles, négligent tous ces détails oiſeux qui n'ont aucune influence & qui ne déci-

Digitized by Google

dent de rien. Pour m'inſtruire, ils m'apprennent ce qu'on doit aux lumieres, aux talens & à la ſageſſe des chefs & des ſubalternes. Pour me rendre plus précautionné & plus circonſpect, ils me font connoître ce qu'on doit aux caprices de la fortune qu'un grand homme corrige quelquefois, & dont un homme médiocre ne profite que très-rarement & d'une maniere imparfaite. En écrivant, Xénophon & Céſar ont ſans doute voulu former de grands capitaines; mais pour les inſtruire, ils n'ont point voulu commencer par les ennuyer. Si le pere Bougeant vouloit faire d'habiles négociateurs, il devoit avec la même prudence ſupprimer tous les détails inutiles, & ſur-tout ne pas inviter ſes lecteurs à eſtimer beaucoup des fineſſes & des ruſes qui nuiſent aux ſuccès de toute négociation, parce qu'elles détruiſent toute confiance.

Ce n'eſt pas tout, mon cher Théodon, il y a encore des morceaux d'hiſ-

Digitized by Google

toire qui ne ſont point deſtinés à faire connoître un événement particulier ; mais ſeulement les hommes célebres qui ont paru dans quelques nations. Tel eſt l'objet intéreſſant que s'eſt propoſé Plutarque, & cet hiſtorien eſt le modele le plus parfait dans ce genre. Il manque, il eſt vrai, de quelques-unes de ces connoiſſances dont je ne ceſſe point de vous parler, parce qu'elles n'ont jamais été plus rares ni plus négligées, mais je pardonne tout à un hiſtorien qui a le ſecret de gagner ma confiance & mon amitié. S'il me trompe, c'eſt qu'il ſe trompe lui-même de bonne foi ; il m'auroit montré la vérité, ſi elle ne lui avoit pas échappé. D'ailleurs les erreurs d'un hiſtorien en politique ne ſeront jamais bien graves ni bien dangereuſes, quand ſa morale ſera toujours très-exacte. En effet, liſez Plutarque avec attention, & il vous fournira lui-même des armes pour le combattre. Jamais il ne s'écarte des routes

Digitized by Google

de la nature. Il fouille les abymes du cœur humain, & y saisit sans effort & sans subtilité le germe des vertus & des vices. Jamais il ne nous présente des hommes fantastiques, comme ces historiens mal-adroits qui croiroient dégrader leurs héros, en leur permettant quelquefois d'être hommes. Ceux de Plutarque descendent jusqu'à moi, & me donnent l'envie ou la témérité de m'élever jusqu'à eux. Quel est le secret de Plutarque pour m'attacher & me plaire ? c'est qu'il semble vouloir moins m'instruire que s'entretenir simplement avec moi. D'ailleurs il ne met sous mes yeux que de grandes vertus ou de grands talens ; bien différent en cela de ces insipides historiens qui ont écrit tant de volumes de l'histoire des hommes illustres de nos temps modernes. Ils ont cru qu'il suffisoit de posséder de grandes dignités dont on est accablé ; pour être digne des regards de la postérité. Faut-il vous dire ma pensée ? je

Digitized by Google

crois que nos conſtitutions politiques, en claſſant les citoyens en différens ordres, ont rétréci leur génie, & ne permettent pas d'eſpérer un Plutarque.

On loue le ſtyle de Cornélius Népos, on trouve même en lui quelque légere étincelle de ce génie politique qui étoit encore commun à Rome, dans un moment ſur-tout où l'on voyoit s'écrouler une république qu'on regrettoit, ſi on n'étoit pas à portée de s'élever ſur ſes ruines. Cependant l'ouvrage de Cornélius Népos ne peut plaire qu'à des enfans. Pourquoi cet hiſtorien n'entre-t-il dans aucun des détails néceſſaires pour faire connoître ſes héros? Vous croyez être court, lui dirois-je, mais vous n'êtes que ſtérile, en ſupprimant des choſes eſſentielles qu'un lecteur curieux & intelligent attend de vous. En effet, mon cher Théodon, les détails les plus minutieux & les plus frivoles en apparence, acquierrent un prix infini, quand ils me ſervent à démêler

les caprices & les bizarreries de la nature, qui se plaît quelquefois à faire les hommes si grands & si petits à différens égards, en associant des qualités & des passions qui se contrarient. Dans toute autre histoire courez rapidement à l'événement; dans celle-ci hâtez-vous lentement, on veut connoître les replis du cœur humain. Les hommes illustres de Plutarque m'aident à connoître ceux avec lesquels je vis.

Je ne sais si je dois vous parler de Suétone; qu'on ne se donneroit plus la peine de lire, si le temps ne nous avoit dérobé une partie des écrits de Tacite. Cet historien né sous les premieres années de Vespasien, avec peu d'esprit & moins encore d'élévation dans l'ame, n'a pas vu qu'il avoit à traiter de la révolution la plus importante pour un peuple maître de l'univers, autrefois si jaloux de sa liberté, & qui s'étoit façonné à la servitude sous le joug que lui imposoit la main légere & adroite d'Au-

Digitized by Google

guſte. Suétone, ſi je puis m'exprimer ainſi, n'apperçoit aucune des différentes nuances de cette révolution. Tibere également jaloux de ſon autorité, timide, ſoupçonneux & cruel ne voyoit pas que les Romains étoient incapables de recouvrer leur liberté, & que bientôt après lui ils ne la regretteroient même pas. Mais ſon hiſtorien devoit être plus éclairé. Tout ce qui eſt grand ou ne frappera pas groſſiérement les ſens, échappera à Suétone. Ne vous attendez point à connoître le génie, l'ambition, la politique de Céſar; il ne verra jamais le prince dans l'empereur, & ne jugera l'homme que d'une maniere ſtupide. Il vous dira qu'Auguſte, qui avoit toute l'autorité d'un prince abſolu, regardoit comme une injure le titre de maître ou de ſeigneur. *Domini appellationem ut meledictum & opprobrium ſemper exhorruit.* Ailleurs il vous apprendra que cet empereur le plus adroit des tyrans & le plus jaloux de ſon pouvoir, tra-

Digitized by Google

vailloit ſans ceſſe à rapprocher les eſprits & à concilier les intérêts les plus oppoſés ; *promptiſſimus affinitatis cujuſque & amicitiæ conciliator & fautor.*

Rappellez-vous, je vous prie, comment ce pauvre hiſtorien qui croit tout ce qu'on lui dit, & qui ſuccombe ſous le poids de ſon hiſtoire, traite la vie d'Auguſte. Il ne ſe propoſe pas, dit-il, de ſuivre l'ordre des temps, mais de diſtribuer les actions de ce prince en différentes claſſes & relativement à leur objet. Il ſe flatte de mieux faire connoître Auguſte par cette méthode, & préciſément elle n'eſt propre qu'à produire un effet tout contraire. Il n'eſt plus poſſible de ſuivre la naiſſance, le développement & les progrès de ſa fortune, de ſes eſpérances, de ſes craintes, de ſes mœurs & de ſa politique. On n'apperçoit point l'influence du caractere d'Auguſte ſur les événemens, ni celle des conjonctures ſur ſon caractere. Ce prince qui a toujours été le même,

Digitized by Google

change à chaque instant de conduite ; & je ne démêle plus cet ambitieux qui est assez souple pour prendre tour-à-tour toutes les formes utiles à son ambition. Si on n'a ni plus d'esprit ni plus de connoissances que Suétone, on pourra se contenter de ce galimatias ; mais si on veut avoir des idées claires & justes, il faut décomposer son ouvrage, & se faire une autre méthode. Ce n'est qu'en donnant une nouvelle place à ces matériaux informes & mal arrangés, qu'on parviendra à connoître un homme très-extraordinaire ; & dont les passions habiles, constantes & toujours les mêmes, mais tantôt plus libres, tantôt plus gênées, ont enfin triomphé de celles des Romains en paroissant les ménager.

Il faut encore vous dire un mot de la sottise avec laquelle il fait deux hommes de Néron. J'ai d'abord rassemblé, dit-il, toutes les actions de ce prince qui sont indifférentes, ou qui méritent

Digitized by Google

même des louanges, pour ne les pas confondre avec ses lâchetés & ses attentats. Quelle folie de partager ainsi un homme en deux! peut-on rien imaginer de plus propre à irriter un lecteur qui a le sens commun? j'aimerois à connoître les progrès des passions & des vices, & comment l'habitude de quelques vertus leur résiste. La morale n'a-t-elle rien à gagner, en voyant l'extrême fragilité du cœur humain, & la monstrueuse audace avec laquelle il parvient enfin à se familiariser? j'aimerois à voir les passages par lesquels Néron retenu d'abord par la crainte, ensuite par quelques remords inutiles, est enfin parvenu au comble de la perversité. Il me semble que j'en retirerois de grandes vérités morales & politiques.

Si je n'étois pas las, mon cher Cidamon, de ce ton sévere & critique, je pourrois vous entretenir de je ne sais combien d'historiens modernes qui ont fait des histoires de princes, & pres-

Digitized by Google

qu'aussi mal adroitement que Suétone.

Je le crois, me répondit Cidamon, & tandis que vous nous parliez, j'ai fait l'application de votre doctrine à plusieurs de nos Suétones. Je les excuse, je les loue même, & je leur sais gré du plaisir que m'ont fait leurs recherches: mais blâmez-vous tout cela. Quel fruit, pour suivit-il, attendez-vous de vos réflexions trop austeres? je ne voudrois pas qu'il nous prît envie d'exposer tous ces raisonnemens dans un ouvrage; vous décourageriez la plupart des écrivains. Théodon, que j'avois converti, est prêt à m'échapper, & plusieurs autres, à son exemple, seroient les dupes d'une terreur panique. Personne n'osera écrire l'histoire.

Rassurez-vous, repartis-je, tant qu'il y aura dans le monde des ignorans, des bavards & des curieux, on ne manquera point de mauvais historiens.

Pugnas

Pugnas & exactos tyrannos
Denſum humeris bibit aure vulgus.

Plus on manque de talens & de lumieres, moins on eſt en état de juger de ſa capacité; & de ſots lecteurs feront toujours de ſots auteurs. Pour les hommes de génie, ils obéiront à leur talent; & plus ils ſe feront une idée juſte de l'hiſtoire, plus ils ſe prépareront à l'écrire par leurs méditations & de ſages études. Bien loin que cette connoiſſance les décourage, elle leur donnera des forces nouvelles; & ils travailleront à ſe ſurpaſſer eux-mêmes, en voulant s'approcher de cette perfection dont ils ſeront toujours éloignés. Si Cicéron a eu raiſon de nous tracer le portrait de cet orateur qu'on ne trouvera jamais, pourquoi aurois-je tort de chercher, à ſon exemple, un hiſtorien parfait? Comptons, mon cher Cidamon, ſur l'amour-propre des hommes; il augmente la confiance des ſots, mais il ſoutient les gens d'un mérite ſu-

Digitized by Google

périeur dans leur entreprise. Croyez-vous que Tite-Live ne fût pas content de lui, en voyant qu'il ne pouvoit atteindre à cette perfection qui le fuyoit quelquefois? Soyez-en persuadé, si Théodon étoit né pour écrire l'histoire, mes réflexions loin de l'intimider, lui inspireroient un nouveau courage, & il verroit avec plaisir combien il y auroit plus de gloire pour lui à triompher de tous les obstacles qu'il rencontreroit dans la carrière.

Fort bien, me dit alors Théodon, je suis entièrement de votre opinion. Je sens à merveille que vous ne me décourageriez point, & les connoissances préliminaires que vous exigez, ne m'étoient pas étrangeres; si je me connois-sois cette constance lente & patiente qui peut seule discuter & trouver la vérité; & enfin si je pouvois me flatter que mon imagination ne s'attiédiroit point dans cette sorte de travail, & conserveroit encore assez de vivacité

pour présenter les faits avec la force, l'énergie ou les graces dont ils sont susceptibles. Mais, continua Théodon, si vous m'avez dégoûté d'écrire l'histoire, il me semble que vous m'avez appris à la lire avec plus de plaisir. Je vous prie de continuer vos réflexions. Je vois comment un historien doit instruire; mais apprenez-moi, je vous prie, par quel art il parviendra à me plaire & à m'attacher. Comment sa narration vive, rapide & animée, ne me lassera-t-elle jamais? par quel secret réveillera-t-il mon attention sans cesser de parler à ma raison? Je veux me rendre compte du plaisir ou de l'ennui que j'éprouve en lisant l'histoire. Les bons historiens y gagneront; & je me consolerai de la lecture des autres par le plaisir que j'aurai à découvrir la source ou les causes de mon dégoût.

Continuons donc, repris-je, puisque cette conversation ne vous déplaît pas. Il me semble, mon cher Théodon,

Digitized by Google

que dans ce que j'ai pris la liberté de vous dire jusqu'à présent, je vous ai fait connoître les principes de l'art par lequel un historien peut plaire à des lecteurs intelligens & les attacher. Pour les autres, ce n'est pas la peine d'y penser; l'histoire la plus décousue & la plus disloquée les enchantera, pourvu qu'elle les étonne, flatte les préjugés à la mode, & prodigue sans choix & sans nécessité des réflexions longues, entortillées ou hardies. Mais cette multitude prompte à admirer, abandonnera cette histoire, quand il paroîtra une autre mauvais historien. Pour moi qui, je crois, puis me mettre au nombre des lecteurs raisonnables, une histoire ne me plaira point, qui ne parlera pas à ma raison; c'est par-là qu'il faut commencer. L'instruction que j'attends ne doit point être pédante, elle me fatigueroit & me dégoûteroit. Pour plaire aux bons esprits, elle doit en quelque sorte échapper à tous les autres. C'est

la méthode qu'ont suivie les grands historiens dont je vous ai tant parlé. La plupart des lecteurs ne voient dans Thucydide, Tite-Live, Salluste & Tacite que des faits cousus les uns aux autres ; ils lisent avec un plaisir médiocre, parce qu'ils n'apperçoivent aucun de ces traits de lumiere qui fixent l'attention d'un lecteur éclairé. Pour moi, j'aime qu'un historien en me frappant vivement, m'oblige quelquefois à suspendre ma lecture. Je ferme mon livre, j'admire, je réfléchis pendant une demi heure, & je reviens avec un nouveau plaisir à une histoire qui me fait méditer.

Un lecteur raisonnable exige qu'une narration soit rapide, & veut cependant que rien ne soit oublié de ce qui doit la rendre très-claire & très-intelligible. Le principal art consiste donc à préparer le lecteur aux événemens qu'on va mettre sous ses yeux. Est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Guib-

Digitized by Google

bon qui, dans son éternelle histoire des empereurs Romains, suspend à chaque instant son insipide & lente narration, pour vous expliquer les causes des faits que vous allez lire? Rien ne doit m'arrêter dans un récit, & il faut être clair, c'est la premiere loi de tout historien; mais il faut l'être avec art pour ne pas me rebuter, & cette seconde loi n'est pas moins nécessaire que la premiere. Je me refroidis, je languis, si vous me laissez perdre de vue le terme où vous me conduisez. Je sai qu'une mémoire ordinaire, & sans doute il est de votre devoir de la soulager, en me rappellant ce que je puis avoir oublié dans un long ouvrage, & dont j'ai besoin dans ce moment pour vous entendre. Si l'historien le fait comme M. Guibbon, je crois que sans son secours je me ferois rappellé ce qu'il m'a déja dit plusieurs fois, & je le repousse avec dédain. *Ars Casum simulet*, disoit Ovide, dans une matiere

fort différente de celle que nous traitons; & cette adresse n'est pas moins nécessaire aux historiens qu'aux romans. Les anciens dans cette partie, comme dans tout le reste, sont nos maîtres. Je vous parlois hier des harangues, & je vous prie, en relisant Tite-Live, de remarquer l'habileté avec laquelle il en fait tirer parti pour aider la mémoire de ses lecteurs, & soutenir leur attention.

Dans une histoire générale on prend une nation à sa naissance, & l'historien est attentif à ne pas négliger le développement de son caractère & le progrès de ses mœurs & de sa politique; chaque événement qu'il présentera, se trouvera naturellement préparé par celui qui l'a précédé, & préparera celui qui doit suivre. Si je ne me trompe, la première décade de Tite-Live n'explique les prodiges de constance, de patience, de courage ou plutôt de magnanimité que je dois lire

dans la troisieme. A côté des grands hommes qui doivent triompher d'Annibal, je ne serai point étonné de trouver quelques généraux avares qui profitent des malheurs publics, pour accroître leur fortune domestique aux dépens des peuples d'Italie; car Tite-Live m'a peint les passions qui troublerent la république naissante après la mort de Tarquin; elles se cachent, mais il a soin de m'apprendre qu'elles fermentent secrétement dans tous les cœurs, & je ne serai point étonné des excès monstrueux où se portera l'avarice, lorsqu'excitée par les dépouilles de Carthage, de l'Asie & de la Macédoine, les richesses du monde entier ne pourront plus lui suffire.

On a besoin d'exposition dans une histoire générale, lorsque le peuple, dont on écrit les événemens, a affaire avec un nouvel ennemi. Alors l'historien doit s'étendre plus ou moins pour me le faire connoître, suivant qu'il est

plus illustre, plus puissant, & qu'il expose ses ennemis à de plus grands dangers. Quel dommage que nous ayons perdu la seconde décade de Tite-Live! ce qu'il auroit d'abord dit du royaume de Pirrhus & du caractere de ce prince, avant que de faire descendre son armée en Italie; & ensuite des Carthaginois, avant que de raconter la premiere guerre punique, auroit été d'une grande instruction pour les historiens. Quoique bien inférieur à Tite-Live, Freinshemius, qui l'avoit pris pour modele & n'avoit pas encore épuisé ses forces, traite dans son supplément ces deux objets d'une maniere élégante & précise. Mais voulez-vous un modele parfait en ce genre? vous le trouverez dans Thucydide. On ne peut mieux faire connoître ni la situation ni les intérêts des différens peuples qui habitoient la Sicile, où les Athéniens vont témérairement porter la guerre.

Dans une histoire particuliere, il

rien est pas de même. Comme dans les pieces de théâtre, il doit y avoir une exposition qui me fasse connoître les temps antérieurs par l'influence qu'ils ont sur l'événement qu'on va m'exposer : les maîtres de l'art en poésie ordonnent au poëte dramatique de rendre cette exposition la plus courte qu'il est possible, & de se hâter d'en venir à l'action qui doit toucher & intéresser. L'historien n'est pas moins soumis que le poëte à cette loi ; elle est fondée sur la nature de notre esprit avide de connoître & pressé d'en venir à l'événement que vous lui avez annoncé. Ne dites que ce qui est indispensablement nécessaire pour l'intelligence de votre histoire. Instruisez assez le lecteur pour qu'il n'éprouve aucun embarras au milieu des faits que vous allez raconter. Plus vous serez simple, plus il saisira avec facilité vos idées, & se les rappellera quand il en aura besoin.

Dans tout le reste imitez Salluste,

Digitized by Google

si vous le pouvez, mais non pas dans l'exposition de son Catilina. Après avoir fait le portrait de ce fameux conjuré, pourquoi remonter jusqu'à l'arrivée d'Enée en Italie? Salluste a beau parcourir cet espace de plusieurs siecles avec sa rapidité ordinaire, il est long, malgré sa briéveté; car ce qu'il dit n'étoit pas nécessaire pour les Romains de son temps, ni même pour nous. Il suffisoit de dire que Rome, accrue par ses vertus, avoit vaincu le monde entier, & en avoit pris tous les vices qui ne pouvoient s'allier avec les anciennes loix & sa liberté. Il falloit passer brusquement au dixieme chapitre, qui est la peinture la plus admirable des mœurs corrompues des Romains. Je m'attendrai à tout ce que la scélératesse peut imaginer de plus monstrueux; cependant je serai encore étonné des projets de Catilina & de l'empire qu'il a pris sur ses complices. Je suis préparé à tout; & n'ayant rien prévu, ma cu-

Digitized by Google

niosité excitée, soutiendra mon attention.

Dans son histoire de la révolution de Gustave Vasa, l'abbé de Vertot fait son exposition avec toute la brièveté qu'on peut desirer, & cependant n'oublie rien de ce qui est nécessaire pour l'intelligence des événemens. Aussi sa narration marche-t-elle avec une rapidité admirable. Tout se développe sans effort, & pour peu que je sache me rendre compte du plaisir que j'éprouve, je sais gré à l'historien qui ne me permet pas de m'égarer, & qui m'a mis à portée d'appercevoir la chaîne qui lie les causes aux effets.

Après vous avoir offert un modele qu'on doit suivre, je vous citerai l'exposition de l'histoire de Charles XII, par Voltaire, qu'il faut se garder d'imiter. Que de choses inutiles ! qu'un historien ne se permet que quand il est fort ignorant. Etonné de ce qu'il vient d'apprendre, il ne doute point que ses

Digitized by Google

lecteurs ne lui sachent gré de son érudition; il ne veut rien perdre, il prodigue tout ce qu'il sait. Cependant que m'importe d'apprendre qu'on ne connoît en Suede que deux saisons, l'hiver & l'été? à quoi bon de m'entretenir vaguement des loix barbares & des mœurs sauvages des anciens Suédois? elles avoient influé dans la révolution de Gustave Vasa, mais il ne s'agissoit plus de tout cela dans l'histoire de Charles XII. Il falloit se borner à dire que la couronne héréditaire depuis Vasa, sans que la Suede se fût sagement précautionnée contre le pouvoir arbitraire, étoit devenue despotique sous le pere de Charles XII; & que ce prince abusant des divisions de ses sujets pour les dégrader & les avilir, n'avoit pu cependant étouffer tout-à-fait cette élévation & cette grandeur d'ame qu'ils devoient au regne de Gustave Adolphe. Au lieu de l'exposition inutile que fait Voltaire, vous voyez qu'il auroit pu

la rendre très-belle & très-intéressante, s'il eût su qu'elle doit servir à expliquer les causes des événemens.

Malheureusement Voltaire a fini tous ses ouvrages, avant que d'avoir bien compris ce qu'il vouloit faire. N'êtes-vous pas étonné qu'un historien qui oublie de vous exposer la situation actuelle de la Suede, & qui ne prévoyant pas que le caractere extraordinaire de son héros doit causer une révolution dans les mœurs & le gouvernement des Suédois, ne s'occupe que du moment présent, porte tout d'un coup ses regards sur l'avenir pour ne faire qu'une nouvelle faute? en effet, au lieu de me peindre dans son exposition le czar Pierre I, tel qu'il étoit encore quand la guerre commençoit, il le représente tel qu'il parut lorsque ses disgraces, qui n'avoient pu l'abattre, eurent développé toutes les ressources de son génie. Il naît de tout cela un embarras dont certains lecteurs ne s'ap-

Digitized by Google

perçoivent pas, mais qui gêne ceux qui cherchent à se rendre compte des événemens. Après une exposition si vicieuse, vous auriez tort de vous attendre à une histoire raisonnable. Le héros agira sans savoir pourquoi, & l'historien marchera comme un fou à la suite d'un fou.

Je ne dois pas oublier de vous parler de l'exposition d'Hérodien, qui réunissant toutes les qualités qu'on peut désirer, est présentée de la maniere la plus ingénieuse. Marc-Aurele parvenu à un âge fort avancé, & touchant à sa fin, ouvre la scene la plus touchante. Je partage les vives inquiétudes dont ce prince est agité, en pensant qu'un pouvoir sans bornes va passer dans les mains d'un enfant de quinze ou seize ans. Ce pere si vertueux se rappelle les excès de Denys le Tyran; les violences, les cruautés, le délire des successeurs d'Alexandre, & je tremble pour le sort des Romains. Ma crainte aug-

Digitized by Google

mente, quand passant à des exemples domestiques, il me présente les excès monstrueux de Néron, les cruautés plus récentes de Domitien, & cette patience des Romains qui sollicite en quelque sorte les vices de leurs maîtres. Je ne doute plus alors que Commode ne soit corrompu & par sa fortune & par les mœurs publiques. Je suis attendri en lisant le discours que Marc-Aurele mourant tient à ceux de ses amis qu'il a chargés de l'éducation de son fils. Servez-lui de pere, leur dit-il, & répétez-lui souvent les dernieres instructions que je viens de lui faire entendre. Voilà un de ces traits de génie qu'on ne peut trop admirer; & pour juger des malheurs que l'empire doit éprouver, soit au-dedans, soit au-dehors, & des causes qui les produiront, je n'ai qu'à me rappeller les derniers momens de Marc-Aurele que je ne puis oublier; tous les faits naissent les uns des autres, & je démêle d'avance la ruine de l'empire.

Digitized by Google

Mais avant que d'abandonner cette matiere, permettez-moi d'observer que l'exposition d'une histoire particuliere exige des détails plus circonstanciés, suivant que le peuple dont vous voulez m'entretenir, a un gouvernement, des loix, des mœurs, & un caractere qui ont une plus grande influence dans les événemens. Mais une nation n'est-elle plus composée de citoyens, est-elle sans action sous la main qui la meut & la gouverne? Il vous suffira de me faire connoître le caractere, les mœurs & les talens de ce personnage important.

Je suis ravi, me dit Cidamon en m'interrompant, & j'attendois avec impatience que vous en vinssiez à ces portraits qui répandent en effet la plus grande lumiere sur l'histoire, & en font un des plus beaux ornemens. Je les rencontre toujours avec plaisir. Tant mieux pour vous, mon cher Cidamon, repartis-je; nos historiens ne vous en laisseront pas manquer, & leur

imagination les sert à merveille. Mais pour moi, je vous l'avoue ; je suis plus difficile, & ce n'est qu'à de certaines conditions que j'aime ces ornemens. Quand il paroît sur la scene un homme extraordinaire par ses vertus ; ses vices ou ses talens, qui change les intérêts de son pays, donne une nouvelle force à sa constitution ou y porte atteinte, ayez soin de m'en faire un tableau. Ce seroit négliger de m'instruire, de me porter au bien ou de me détourner du mal ; que de ne pas peindre un Aristide, un Thémistocle, un Périclès, un Alcibiade, un Camille, un Décius, un Fabricius, un Scipion, &c. Entrez dans tous les détails, il n'en est point de petits pour de pareils hommes ; les bagatelles prennent alors un air de dignité & de grandeur. Mais que l'historien se garde bien de m'arrêter sur un personnage qui n'est pas digne de l'attention d'un lecteur raisonnable. Peignez-moi les hommes qui ont fait des révolutions

Digitized by Google

& conduit de grandes entreprises dont ils ont été l'ame. Apprenez-moi comment leurs mœurs & leurs talens ont changé la face des empires & des républiques. J'aime à voir comment les événemens naissent de leur caractere; & je fais gré à un historien qui découvre dans leurs passions & leurs talens la cause des faits que je pourrois regarder comme l'ouvrage de la fortune. Un caractere fût-il méprisable, il me plaira, il m'attachera, pourvu qu'il en résulte un grand effet. C'est ainsi que nos historiens auroient pu tirer le plus grand parti de notre Charles VI, dont la folie tantôt stupide, tantôt furieuse, donna aux passions françoises un cours nouveau, & détruisit les opinions anciennes pour faire place à de nouvelles erreurs.

En me peignant un grand personnage, que l'historien se garde bien de me présenter un héros qui ne tiendroit point à son siecle, ou qui n'auroit au-

Digitized by Google

un défaut. Ce seroit ne pas connoître la nature. Le caractere personnel de chaque homme est toujours subordonné au caractere national, soit parce qu'on y tient par son éducation, soit parce qu'on est obligé de s'y prêter pour réussir dans ses projets. Les passions sont toujours les mêmes; mais, plus ou moins contraintes par les loix & les mœurs publiques, elles se montrent d'une maniere différente. Manlius Capitolinus avoit toute l'ambition de Marius; mais Tite-Live se gardera bien de peindre le premier avec les mêmes couleurs qu'il a peint sans doute le second dans la partie de son ouvrage que nous avons perdue. Ces nuances délicates sont le fruit du génie, & j'aime à découvrir dans un homme extraordinaire ce qu'il tient de la nature & ce qu'il tient des circonstances. Manlius dans Tite-Live cache son ambition sous le masque des vertus les plus propres à plaire aux Romains; & Marius,

Digitized by Google

dans une ville déjà teinte du sang de ses citoyens, gouverner en tyran une république encore libre, mais qui ne mérite plus de l'être.

Rien n'est plus beau que le caractere de Catilina dans Salluste. Vous voyez un homme extraordinaire qui tient à la fois à la plus infâme corruption de son temps & aux idées de grandeur que Rome conservoit encore. J'aime à voir comment, du sein de la débauche, & avec le secours des coquins qu'il rend dignes d'être ses complices, il ose former une conjuration qui intimide ceux qui l'ont découverte. Tout ce morceau d'histoire est un chef-d'œuvre de caracteres. Catilina agit avec la confiance que lui donnent son audace & les vices des Romains. Cicéron n'ose se fier aux loix dont il connoît la foiblesse dans le moment même qui les fait triompher pour la derniere fois. Caton, qui dans un siecle comme le nôtre ensevelissoit sa vertu dans la retraite, doit à la plus

losophie stoïcienne une vertu qui n'est plus connue à Rome. Occupé de la justice seule & du salut de la république, quoi qu'il en puisse arriver, il opine dans le sénat, comme s'il parloit encore à des Fabricius & à des Régulus; tandis que César unissant à quelques vertus une ambition plus vaste que celle de Catilina, regarde les troubles, la confusion & les vices des Romains comme les bases de la tyrannie qu'il médite.

Fuyons le merveilleux dans les caracteres. Ce n'est pas sans raison, mon cher Cidamon, que je voulois hier que l'historien fît une étude sérieuse des passions. Sans ce secours, comment pourroit-il discerner ce que nous devons à la nature, & ce que nous devons à la fortune? La nature répand au hasard ses dons; d'une main libérale elle prodigue ces demi-vertus, ces demi-vices, ces demi-talens qui nous rendent propres à prendre tous les caracteres qu'on voudra nous donner, ou

Digitized by Google

plutôt à n'en avoir aucun. Quand elle veut traiter quelqu'un de nous plus favorablement, & former de ces hommes qui honorent l'humanité ; elle leur donne une inclination dominante, & en même temps un esprit assez prompt, assez fertile, & assez juste pour la servir & préparer les succès dont elle a besoin pour se conserver, s'accroître & se fortifier. Jusqu'ici l'ouvrage de la nature n'est qu'ébauché, & ce sont les circonstances & les événemens qui nous entourent, nous frappent, nous intéressent, qui excitent ou retardent les progrès de notre caractere, l'attiédissent ou lui donnent une nouvelle force : la fortune met la derniere main à l'ouvrage.

Les caracteres des hommes les plus extraordinaires ont, si je puis parler ainsi, leur enfance, leur jeunesse, leur virilité & leur vieillesse ; c'est à ne pas confondre ces différens âges, & à distinguer, ce que la nature & la fortune ont fait séparément & de concert, que

Digitized by Google

[illegible] grande habileté de cet historien. [illegible] ce différent [illegible] que Tacite fait [illegible] de ces quatre [illegible] à faire [illegible] [illegible] de Tibere, [illegible] [illegible] de Séjan, qui ne peut être [illegible] [illegible] par le pouvoir [illegible] [illegible] elle est [illegible] & circonspecte, parce [illegible] qu'elle est [illegible] sous un prince [illegible] [illegible] [illegible]

Voilà comme un peintre habile des passions peint un caractere, & non pas en confondant tout, comme Sarrazin, dans le portrait qu'il nous fait de Valstein. Nos historiens modernes n'entasseroient point toutes ces belles antitheses dont ils sont si curieux, s'ils avoient étudié ce que les hommes doivent à la nature, qui n'a qu'une marche égale & constante; & aux circonstances qui changent continuellement, & obligent les passions à emprunter une forme différente pour parvenir à la même fin. Tous ces portraits de fantaisie qu'on met à la tête d'un ouvrage, sont souverainement ridicules, & l'historien ensuite pour soutenir son dire, tombe dans mille absurdités. Quoi qu'il en soit, je loue Sarrazin d'avoir abandonné son histoire à peine commencée; il auroit été prodigieusement embarrassé à faire agir son héros. En mettant sur la scene un grand homme, ne me parlez que des vertus

qu'il a montrés jusqu'alors. C'est la règle que se font tous les grands historiens ; & en effet que penseriez-vous de Salluste, s'il voulant peindre l'ambitieux Marius dans la guerre de Jugurtha, il lui eût attribué, comme tenant à son caractere tous les vices d'emprunt que les circonstances le forcerent d'adopter ? si vous le voulez, à la fin de votre histoire, aidez-moi à me faire le portrait fidele d'un grand homme. Indiquez-moi la qualité dominante qui ne l'a jamais abandonné, mais qui, comme un Protée, a pris des formes différentes. Je tirerai alors de vos écrits une instruction utile, j'apprendrai à connoître les hommes qui sont sous mes yeux, j'apprendrai à me connoître moi-même, à me défier de la fragilité des vertus humaines.

Je n'y puis résister, continuai-je, & pour vous donner un modele du plus ridicule & du plus mauvais portrait que je connoisse, il faut, avec votre

permission, que je vous dise de quelle maniere le pere du Cerceau barbouille le caractere du célebre Rienzi. Il nous apprend que " cet homme étoit né " dans la lie du peuple, mais qu'il fit " d'excellentes études, & qu'ayant " autant d'esprit que d'élévation dans " les idées, il devint très-habile, ac- " quit la réputation d'un homme ex- " traordinaire, & mérita l'estime & " l'amitié de Pétrarque. Il étoit élo- " quent (dit l'historien) il étudia l'an- " tiquité, & la compara au temps où " il vivoit; & tiroit de-là des réflexions " sur lesquelles il régla tout le plan de " sa conduite. Cet homme est occupé " à méditer Cicéron, Valere-Maxime, " Tite-Live, Séneque, & sur-tout les " Commentaires de César. Sa taille " est avantageuse, son air est noble. " A quoi aboutira tout cela? A nous dire des choses incroyables: " qu'il " avoit un mélange singulier de ver- " tus & de vices, de belles qualités

„ & de défauts, de talens & d'incapacité, qui semblent se contredire, „ & qu'il réunissoit cependant au suprême degré." Concevez-vous après cela le bon esprit de Rienzi, son élévation d'ame, ses bonnes études? du Cerceau court ensuite à bride abattue dans les antitheses & les absurdités. Son héros " est spirituel & grossier, fourbe & simple, fier & souple, prudent & aventurier. On pourroit le prendre (ajoute-t-il), „ pour un profond politique & pour „ un insensé, capable des entreprises „ les plus téméraires, il avoit une „ frayeur naturelle qui ne lui permettoit pas de les pousser. Trop peu „ de jugement pour s'embarrasser des „ obstacles, trop de lâcheté pour les „ suivre. Sa bravoure alloit jusqu'à „ l'intrépidité, & devenoit incontinent foiblesse." Que d'absurdités! ce n'est pas tout, il nous apprend que „ la fourberie de Rienzi étoit fondée

Digitized by Google

„ sur la simplicité même, que son hy-
„ pocrisie avoit sa source dans une
„ espece de simplicité. Il étoit assez
„ ambitieux pour concevoir le dessein
„ d'une sorte de monarchie univer-
„ selle ; fou jusqu'à l'extravagance,
(ce sont les termes, je m'en souviens
bien,) " & sensé jusqu'au raffinement
de la sagesse. „

Vous avez raison, me dit Théodon en riant, & voilà sans doute un chef-d'œuvre dans le genre impertinent. Mais je crois, ajouta-t-il, qu'après l'avoir lu, vous n'avez pas été tenté d'aller plus avant. Je vous demande pardon, répondis-je, & j'ai eu la curiosité de voir comment l'historien se tireroit d'affaire. J'ai été étonné de trouver un homme de mérite que son historien n'avoit pas compris, fort supérieur à ses contemporains, & qui dans un siecle plus heureux auroit exécuté de grandes choses. Vivement frappé de la différence qu'il y avoit

entre le gouvernement des anciens Romains & celui des papes exilés alors de leur capitale où ils ne savoient pas régner, il s'indigne de l'humiliation de la patrie & veut la venger. N'espérant de secours que d'un peuple qui n'étoit qu'une vile canaille opprimée par les barons, & ne pouvant agir, ni comme un prince, ni même comme un grand seigneur, il est obligé de sonder les esprits avec une extrême circonspection, de s'expliquer d'une manière hiéroglifique, & avant que de vouloir établir la liberté, il veut savoir si la multitude la désire, & mérite d'avoir un tribun. Je conviens que tous les moyens que Rienzi employe sont très-extraordinaires; mais relativement au point d'où il partoit & à la fin qu'il se proposoit, ils sont très-sages & très-prudents. Ce tribun de la nouvelle Rome, qui sans doute auroit fait un rôle considérable dans l'ancienne, ne fit qu'une faute, mais

capitale, & qui ruina nécessairement ſes eſpérances & ſes projets. L'ambition de Rienzi, en le faiſant armer chevalier, ne me paroît plus que celle d'un bourgeois. Pour faire le gentilhomme, il ne s'apperçoit pas qu'il dégrade ſa qualité de tribun qui l'élevoit au-deſſus de la nobleſſe. Un moment de diſtraction, un moment de foibleſſe le perd entiérement. Il ne peut plus réuſſir, parce qu'il eſt mépriſé de la nobleſſe qui l'adopte, & haï du peuple dont il ſe ſépare. De-là des efforts impuiſſants pour ranimer une autorité expirante, & les moyens tout nouveaux qu'il employoit pour ſe rétablir, mais qui n'inſpiroient plus ni la même confiance, ni la même crainte. En voilà aſſez ſur un morceau d'hiſtoire qui demandoit un Salluſte, & malheureuſement défiguré par un poëte très-médiocre qui a eu l'ambition d'être le dernier des mauvais hiſtoriens.

Pour juger avec fidélité les hommes

Digitized by Google

qui ont paru sur le grand théâtre du monde, que l'historien étudie & démêle la passion qui forme, si je puis parler ainsi, la partie principale de leur caractere. Comparez leurs différentes actions entre elles. Suivez, étudiez votre héros dans les diverses conjonctures où il s'est trouvé. Quoique altérée par différens accidens, & même déguisée sous des formes nouvelles, la même passion se montre-t-elle toujours? vous êtes bien avancé, vous connoissez le principe qui fait agir l'homme que vous voulez peindre. En y réfléchissant, vous découvrirez même de quelles modifications ce principe dominant est susceptible, soit par la différence des conjonctures, soit par celle des passions subalternes qu'il s'associe. En voyant le point d'élévation où Sylla est parvenu, je suis tenté de lui attribuer une ambition sans bornes; mais je ne verrai en lui que l'ambition ordinaire d'un citoyen, quand

j'aurai remarqué qu'il a été forcé de se rendre le maître du monde pour résister à Marius qui le vouloit perdre, qu'il a abdiqué la dictature, & n'a pas attendu qu'on l'assassinât. Marius a véritablement une ambition sans bornes. Quelle que soit sa fortune, il n'en est jamais satisfait. Les succès agrandissent son ambition, les disgraces l'irritent, & les moyens les plus odieux lui paroissent légitimes, s'ils lui sont utiles à ses vues. Qu'un historien se garde de penser que la passion dominante, l'ambition par exemple, ait toujours la même marche. Celle de César & de Pompée n'est pas la même. L'un machine la ruine de la république, il ne voudroit pas que la dictature fut un bienfait de ses concitoyens; qu'il méprise, il veut la conquérir à Pharsale. L'autre, élevé & formé dans le parti de Sylla, desiroit que les Romains incapables de se gouverner lui eussent déféré en suppliant le pouvoir

ſouverain. Pour ſe dépouiller de l'habitude de ſes premieres années, il a beſoin que l'ambition de Céſar exalte la ſienne en la rendant plus active; & ſa colere auroit rendu ſa tyrannie auſſi dure que celle de Céſar devoit être douce & tempérée.

Qu'on ne ſe hâte point de prononcer ſur le caractere d'un homme. On courroit riſque de ſe tromper, ſi on en vouloit juger par ſes premieres actions. Richelieu & Mazarin, ſi différens l'un de l'autre dans tout le cours de leur vie, ſe ſont élevés à la fortune par les mêmes moyens; dans leur intrigue baſſe & artificieuſe, je ne vois d'abord que la même ambition. Attendons, les circonſtances vont bientôt développer & me découvrir les paſſions ſubalternes qui ſe lieront, pour ainſi dire, au ſervice de la paſſion dominante, & lui donneront des teintes différentes. Il faut, me dirai-je, que Mazarin n'ait qu'une ambition

timide, subtile, soupçonneuse & patiente, puisqu'il intrigue encore en maniant l'autorité absolue du roi, comme il avoit intrigué pour s'en emparer. Il me paroît que Richelieu a dû faire un effort pour s'abaisser à l'intrigue, & qu'il s'en consoloit par l'espérance du succès. Dur, fier, impérieux dès qu'il peut l'être; il subjugue Louis XIII pour faire trembler les courtisans & l'intrigue. Vous diriez qu'il veut se venger de ses premieres bassesses & les réparer. C'est plus par la force de son caractere qu'il étonne ses ennemis & réussit, que par les lumieres de son esprit & la sagesse de ses projets.

A la tête des états & des affaires, on ne voit que de fausses vertus &, si je puis parler ainsi, dire de faux vices. Comment parviendrai-je à les démêler, si le temps ne vient à mon secours, en me montrant ces grands personnages dans des attitudes & des ci-

Digitized by Google

constances différentes ? tandis que la multitude toujours prête à s'engouer, croit voir un modele de désintéressement, de générosité & d'amour du bien public, je suspends mon jugement. Toute vertu qui veut étonner, me paroît suspecte. Je sais qu'une passion dominante est capable de faire de grands sacrifices, & que dans des temps plus heureux, elle espere de dédommager les passions qui la servent. Mais on ne finiroit point sur cette matiere, abandonnons-la ; cependant, mon cher Théodon, pour passer à l'ordre, sans lequel un historien ne jouira jamais que d'une réputation très-médiocre.

L'ordre est ce qu'il y a de plus nécessaire dans un ouvrage ; & il n'en faut pas d'autre preuve que cette foule de livres, pleins d'excellentes choses, qui cependant n'instruisent point, parce qu'ils fatiguent & dégoûtent la plupart des lecteurs. Nous l'avons tous éprouvé ; une vérité paroît douteuse,

Digitized by Google

elle n'est pas préparée par ce qui la précede, & une beauté déplacée est un défaut, mise à sa place, elle acquiert un nouveau prix.

Ordinis hæc virtus erit & venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici;
Pluraque differat, & præsens in tempus omittat.

Si ce que vous venez de m'apprendre, m'explique d'avance ce que vous allez dire, mon esprit ne sera point arrêté, & je dévorerai une lecture qui m'entraine. Mais je ne sais si un historien n'a pas plus de peine à trouver cet ordre que tout autre écrivain. Il est accablé sous le nombre prodigieux de ses matériaux; s'il ne sait pas les arranger pour former un édifice régulier, je me perdrai dans un labyrinthe sans issue. Je l'ai éprouvé en lisant l'histoire de la maison de Stuart, par Hume. Au lieu de ce qu'on m'avoit promis, je n'ai trouvé que des

mémoires pour servir à l'histoire ; & comment pourrois-je approuver un ouvrage que, soit par ignorance de son art, soit par paresse ou lenteur d'esprit, l'historien n'a qu'ébauché ? Tous ces faits décousus échappent à ma mémoire, j'ai perdu mon temps, & je ne puis juger des événemens qu'on a mis sous mes yeux.

C'est en vain que vous vous flatterez d'établir cet ordre lumineux dans votre histoire, si vous n'en avez pas médité séparément toutes les parties. Rapprochez-les les unes des autres pour appercevoir leur rapport le plus naturel. Avec le secours de nos études préliminaires, cherchez à les placer de façon qu'elles se prêtent une lumiere réciproque. En un mot, suivez le précepte d'Horace, rendez-vous maître de votre matiere.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Cet ordre consiste en grande partie dans l'exposition dont je vous parlois; il n'y a qu'un moment. Dès que l'historien se sera fait une idée bien nette de ce qu'il se propose, il lui sera, je crois, facile d'écarter les faits stériles ou étrangers, & de faire appercevoir à ses lecteurs l'influence des événemens les uns sur les autres. Remarquez, je vous prie, qu'il y a dans tous les états, dans toutes les entreprises, dans toutes les affaires, un ou deux points principaux qui décident du succès, & entraînent, comme un torrent, les accidens particuliers. Dans le gouvernement ou l'administration d'une société, c'est la connoissance de ces points décisifs qui fait le grand homme d'état; & ce n'est qu'autant qu'il ne les perd jamais de vue & qu'il s'y attache fortement, qu'il peut s'assurer du succès. Il en est de même de l'historien; c'est sur ces objets qu'il doit fixer son attention & la mienne. Alors il trou-

vera ſans peine l'ordre le plus lumineux. Tout devient ſimple : je m'inſtruis ſans effort ; les faits ſe gravent dans ma mémoire, parce que je ne perdrai point de vue la chaîne qui les lie, & cette chaîne ſera le fil d'Ariane qui empêchera ma raiſon de s'égarer. Tel eſt l'art admirable de Tite-Live dans toute ſon hiſtoire ; & pour ne vous en donner qu'un exemple, rappellez-vous comment dans ſa troiſieme décade, ayant à nous préſenter à la fois une foule d'objets ; il attache nos regards & notre attention ſur Annibal ſeul, dont le génie balance la fortune des Romains & la fait chanceler. Tout ce qui ſe paſſe hors de l'Italie, n'eſt relatif qu'à ce général des Carthaginois. Rome par ſes diverſions ne ſonge qu'à diminuer les forces d'Annibal, & empêcher que Carthage ne puiſſe réparer les pertes qu'il fait par ſes victoires mêmes.

Quand un état eſt aſſez heureux ou

assez sage pour connoître ses forces, les ménager & ne point tenter plusieurs entreprises à la fois, son historien sera plus à son aise, & pour mettre un grand ordre dans sa narration, il n'aura qu'à suivre avec fidélité celui des événemens. Mais si cet état par ignorance de ses intérêts, ou par une sorte de fatalité, se laisse engager dans plusieurs affaires à la fois, sans distinguer celle qui doit être la principale & celles qu'il ne faut regarder que comme de simples accessoires, je craindrai que l'historien ne fasse pas de meilleure besogne que la république dont il écrit l'histoire. Tandis que les administrateurs ne sauront, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils veulent faire; vous verrez que l'historien qui n'est pas plus habile qu'eux, enfilera, les uns à la suite des autres, des événemens qui vous ennuieront, parce qu'ils n'aboutissent à rien. L'auteur fatigué lui-même de sa maigre narra-

Digitized by Google

tion, ne vous offrira que des peintures mesquines & rebutantes. Ne se proposant aucune vue principale, il abandonne mal-à-propos l'objet qu'il traite, pour le reprendre mal-à-propos & l'abandonner encore sans raison. Il coupe les événemens, il les hache, & ne les présente jamais dans leur juste proportion.

Quelle ressource reste-t-il alors à un historien? Celle d'être un peu plus habile que ses héros. En sentant l'embarras où le met leur politique embarrassée, qu'il ne le dissimule point, & qu'il en avertisse son lecteur: il me semble que je suis moins impatient, quand on m'a demandé de la patience. Que par des réflexions profondes, mais toujours très-courtes, il m'avertisse des fautes du sénat & des généraux; qu'il s'élève au-dessus d'eux, je le suivrai; & dans une narration fastidieuse, je serai soulagé & soutenu par le plaisir de me croire supérieur aux hommes dont je lis l'his-

toire ; leurs fautes, en m'éclairant, me dédommageront de mon ennui. Cependant au milieu de cette confusion, l'historien ne doit pas négliger de se faire un ordre. Il y en a un qui se présente naturellement à tout le monde, c'est de s'attacher à l'affaire principale, d'en faire le centre de son tableau, & de placer les personnages moins importans à la bordure. Les lecteurs faits pour admirer une histoire médiocre, seront contens ; mais les autres demanderont plus d'habileté. Il me semble que dans ces sujets ingrats, je voudrois que l'historien me fît connoître par quels accidens ou par quels hasards, on arrive enfin au dénouement sans s'en douter. Puisque l'imprudence laisse alors une libre carrière à la fortune, je voudrois qu'elle y jouât son rôle ; je voudrois voir comment en épuisant leurs ressources, les états se détachent de leurs espérances, & renoncent enfin à une entreprise dont les revers & les succès

sont compensés & se succedent lentement.

Indépendamment de cet ordre général qui doit être l'ame d'une histoire instructive & intéressante, il y a un ordre particulier qui me montre la place où chaque chose doit être mise. Par exemple, l'abbé du Bos, dans son histoire de la Ligue de Cambrai, réserve pour son dernier livre un morceau sur le commerce auquel les Vénitiens devoient les richesses dont ils eurent besoin pour soutenir la guerre contre tant d'ennemis conjurés. Ce détail préparatoire devoit visiblement être placé au commencement de l'ouvrage. Quand l'historien m'explique comment Venise a pu suffire aux frais de la guerre, je n'en suis plus curieux, si je suis un de ces lecteurs qui ne s'embarrassent point de connoître les causes des événemens; je suis fâché qu'on m'arrête, quand je cours avec impatience au dénouement, & de dépit je ferme mon livre. Si je

fais un lecteur plus intelligent, je maudis en termes assez durs l'historien maladroit qui vient m'éclairer trop tard.

Je n'ai point lu l'histoire de l'Amérique par Robertson, mais si on ne m'a point trompé dans l'espece d'extrait qu'on m'en a fait, il me semble que cet ouvrage rempli de choses curieuses & même excellentes, ne peut pas cependant être proposé comme un modele. Pourquoi, je vous prie, perdre tout le premier livre à me parler de la navigation des anciens, de leur commerce & de leurs découvertes géographiques? tout ce morceau peut être fait avec beaucoup d'érudition, de justesse & de précision; mais ce n'est pas cela que je cherche, je veux savoir sur quelles raisons on soupçonnoit l'existence d'un nouveau monde; je veux connoître Christophe Colomb, & les rares & grandes qualités qui le mettent en état d'exécuter l'entreprise prodigieuse qu'il médite. Tout le second livre &

m'a-t-on dit, est destiné à satisfaire cette curiosité; mais par le détail qu'on m'en a fait, je demande si Tite-Live n'auroit pas été plus court. Se seroit-il permis de m'apprendre mille choses qu'il est bon de savoir, mais dont je ne me soucie point dans le moment où je suis impatient d'apprendre comment les Européens ont soumis un vaste pays, qui, en nous prodiguant l'or & l'argent, nous a appauvris, & dont la possession est devenue parmi nous un nouveau germe de querelles, de dissensions & de guerres?

Le troisieme livre contient l'histoire de la découverte & de la conquête des isles, & le récit de quelques tentatives sur le continent. C'est dans le livre suivant, m'a-t-on ajouté, que l'auteur traite de la vie des sauvages, la compare à la vie civilisée & commence à parler des mœurs américaines. Je crois que tous ces différens morceaux sont dignes du plus grand philosophe;

Digitized by Google

mais je crains toujours que la grande envie d'étaler de la philosophie & des connoissances, ne gâte l'histoire, qui doit marcher sans ostentation, rejetter tout ce qui n'est pas nécessaire, & ne se parer que des ornemens qui lui conviennent. ne sentez-vous pas que tout ordre est bouleversé ? en plaçant le quatrieme livre avant le troisieme ; il me semble que j'aurois lu avec plus de plaisir & d'intérêt les exploits de Colomb & des Espagnols. Robertson n'auroit pas dit, il est vrai, une foule de choses que je ne lui demande pas dans ce moment, mais il auroit fait une excellente exposition dont j'ai besoin.

C'est dans son exposition qu'un historien doit avoir tout l'art qu'un grand Poëte dramatique emploie pour me préparer à la tragédie ou à la comédie. Un personnage s'abandonne-t-il au plaisir de dire de belles choses ? un censeur, sans être trop sévere, le sifflera, & il aura raison. On ne sauroit trop se

spectacle de ces dangers qu'ils recherchoient, il n'avoit éprouvé cette surprise & cette terreur qu'inspirent l'esprit, & dont les peuples de l'ancien monde ont souvent été les victimes. Je le répete, mon cher Théodon, en suivant l'ordre dont je parle, l'auteur auroit été obligé d'abandonner une grande partie de ses remarques & de ses réflexions, & pour employer le reste, de façon que la narration toujours claire ne fût point surchargée & ralentie dans sa marche, il auroit fallu se donner beaucoup de peine. Mais ce n'est pas mon affaire, & comme Despréaux se vantoit d'avoir appris à Racine à faire difficilement les vers, je ne serois pas fâché qu'on me reprochât d'apprendre aux historiens à faire difficilement leurs histoires. On ne sauroit trop les avertir de ne rien négliger pour ramasser beaucoup de faits & de réflexions, mais il est encore plus important de leur dire qu'ils ne doivent pas se servir de toutes leurs richesses.

& il je puis m'exprimer ainſi, que les rognures, de tout ouvrage & ſur-tout d'une bonne hiſtoire, doivent être plus conſidérables que l'ouvrage même.

On ne vous a point trompé, me dit alors Théodon; j'ai lu l'hiſtoire d'Amérique avec la plus grande avidité, & j'ai voulu la relire une ſeconde fois; mais, je vous l'avouerai, je n'ai point eu alors le plaiſir auquel je m'attendois, cette ſeconde lecture a été froide & languiſſante; je quittois mon livre ſans regret, je le reprenois ſans empreſſement: & les réflexions que vous venez de faire, me découvrent les cauſes de ce changement. De quelque maniere que ſoit faite une hiſtoire, je ſens qu'elle peut plaire d'abord & attacher, quand elle expoſe des événemens également ignorés & importans. Alors on confond en quelque ſorte le mérite de l'hiſtorien avec celui de ſes héros; mais à une ſeconde lecture tout ce chaos ſe débrouille, on ne juge plus que l'hiſtorien &

son art, & des événemens qui ne sont plus nouveaux & qui sont mal contés nous ennuient. L'ouvrage est relégué dans le coin d'une bibliotheque, & sans le lire on se contente quelquefois de le consulter.

A présent, continua Théodon, que je commence à avoir des idées plus nettes des devoirs de l'historien, j'aurois beaucoup de choses à vous dire sur l'Amérique de Robertson. Faute d'embrasser à la fois tout son sujet, & de l'examiner en politique, il me donne des espérances & les trompe; il m'annonce que la découverte de l'Amérique est l'événement le plus heureux pour les hommes, & en avançant dans ma lecture, je vois que les seuls géographes y ont gagné quelque chose. Le nouveau monde vaincu & dévasté n'obéit pas à de meilleures loix que celles de Montézume & des Caciques; tandis que le nôtre n'a gagné que des richesses inutiles & tous les vices qui en devoient

mais voilà assez, & je suis fâché de vous avoir interrompu ; revenons, je vous prie à l'ordre dont vous nous entreteniez.

Soit, mon cher Théodon, répartis-je, cet ordre que vous aimez, est l'écueil de la plupart des écrivains. On diroit que les uns, tant ils sont négligens à cet égard, n'ont jamais fait attention que c'est de-là que résulte cette magie, ce charme secret qui embellit les beautés mêmes, & attache & entraîne le lecteur sans qu'il s'en apperçoive. Les autres, dominés par une imagination qui fait tout à leur jugement, n'entendent jamais que le moment qu'ils traitent, & sans égard à ce qui précède & à ce qui doit suivre, ils se contentent de faire de belles tirades, croyant que c'est de-là que dépend la perfection d'un ouvrage. Mais contentons-nous de quelques réflexions relatives à l'art d'écrire l'histoire.

Quoique la chronologie, c'est-à-

sur l'ordre des temps, doivent être respectées ; l'historien cependant n'en doit point être esclave. Quand vous avez entamé un fait important, gardez-vous, en le hachant & en le découpant, de le dégrader ; ne l'abandonnez point dans le moment que vous avez excité la curiosité. Cette regle est d'autant plus certaine, que les plus grands historiens, tels que Tacite & Grotius, s'y sont soumis dans leurs annales mêmes ; sujet d'histoire qui étant très-propre, comme nous en sommes convenus, à faire connoître comment se forment les loix, les mœurs & les coutumes d'un peuple, à sa naissance ou dans le cours d'une révolution importante, fait une loi de rapporter les faits par ordre de dates. Ces deux historiens connoissoient les hommes, & la chaîne pour les instruire, il faut leur plaire & les attacher, ils ont quelquefois anticipé sur les temps, & se sont contentés d'en avertir leurs lecteurs. Tacite s'est oublié

une fois dans le troisieme livre de son histoire. C'est quand, frappé des grands troubles de la Germanie qui faillirent à ruiner les affaires des Romains sur cette frontiere, il les annonce & promet d'en parler bientôt. C'est, si je me trompe, une mal-adresse d'annoncer les faits importants qu'on ne raconte pas sur le champ. L'esprit inquiet du lecteur se partage, il se porte en avant, est distrait de l'objet qui est sous ses yeux & le laisse échapper.

On a dit que l'art des transitions est l'art le plus difficile pour un historien, & j'avouerai que dans la plupart de nos histoires, elles sont triviales, insipides, plates, dures ou forcées. Mais je crois avoir remarqué que ce défaut rebutant tient à la précipitation avec laquelle on commence son ouvrage, avant que d'avoir sérieusement médité sur toutes ses parties & sur la place qu'elles doivent occuper. Tant que je n'ai point découvert la liaison la plus naturelle des événemens, il faut nécessairement que,

Digitized by Google

pour les coudre les uns aux autres, j'emploie une ou deux phrases dégoutantes; ou que dans ce passage trop brusque, mon lecteur éprouve un soubresaut violent. Je marche au contraire sans embarras à la suite d'un historien ami de l'ordre; un mot lui suffira pour faire une transition; & souvent même lui sera inutile, si la narration est rapide & son style serré.

Si vous êtes obligé d'interrompre votre narration pour donner un éclaircissement nécessaire, soyez sûr que vous avez manqué l'ordre que vous deviez suivre. Retournez sur vos pas, voyez s'il ne manque rien dans votre exposition. Peut-être qu'un mot heureusement placé deux ou trois pages plus haut, auroit suffi à votre lecteur. Quoiqu'il en soit, travaillez, méditez, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret de vous passer de cet éclaircissement ou de le rendre agréable. Les habiles historiens se servent alors d'une harangue

Digitized by Google

qui anime la narration, ou m'inſtruiront en me peignant les inquiétudes & les alarmes publiques. Enfin j'aimerois encore mieux ces hiſtoriens groſſiers qui bonnement mettent au bas des pages en guiſe de notes, ce qu'ils n'ont pas l'art d'enchaſſer dans leur narration.

Il me ſemble que l'hiſtoire du concile de Trente par Fra-Paolo, eſt à l'égard de l'ordre, un modele qu'on ne peut trop étudier & imiter. Cette hiſtoire particuliere eſt, en quelque ſorte, l'hiſtoire générale de l'Europe, pendant les temps qu'elle fut barbarement déchirée par les querelles envenimées des théologiens, le fanatiſme aveugle des peuples, & l'ambition mal-entendue des princes & des grands. Dans ces fatales circonſtances on crut qu'un concile général, en rapprochant les eſprits, pourroit calmer les haines, éclairer l'erreur & rendre à la religion ſa dignité. Jamais expoſition d'une hiſtoire particuliere n'embraſſa à la fois plus

d'objets différens ; & bientôt Fra-Paolo va préſenter ſur le même théatre une foule de perſonnages tous importans, mais dont les intérêts, les vues & la conduite ſont néceſſairement oppoſés. Tandis que quelques princes demandent avec empreſſement que les peres du concile s'expliquent & faſſent connoître la vérité, d'autres moins religieux qui ſe défient, ſi l'on peut parler ainſi, des déciſions du Saint-Eſprit, & craignent qu'il ne ſoit contraire à leurs intérêts, favoriſent la politique tortueuſe de la cour de Rome plus jalouſe ſelon Fra-Paolo de ſon pouvoir que du dépôt de la foi, & qui étoit alors, diſoit-on, opiniâtrément réſolue de ne pas réformer les abus du clergé. Cependant il faut développer les intrigues des légats, & la ſervitude des évêques ultramontains, faire haranguer des théologiens dont la ſcholaſtique épouvante les oreilles & la raiſon, peindre l'obſtination des novateurs, & donner une

Digitized by Google

idée des guerres fatales qui continuent, & dont les succès ne sont jamais indifférens à la politique de la cour de Rome, & des états qui désirent ou craignent les décisions du concile.

Je sais que Fra-Paolo est suspect à notre religion. On dit qu'il n'étoit pas ennemi des novateurs; cela peut être, & on a fait le même reproche à plusieurs grands hommes de ce temps-là. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, je ne considere ici cet historien que par l'art avec lequel il arrange & dispose les différens événemens qu'il met sous nos yeux. Voyez avec quelle simplicité tout ce chaos se débrouille, par quelles transitions naturelles l'historien passe d'un objet à l'autre, ne s'appesantit sur aucun, me donne cependant tous les éclaircissemens dont j'ai besoin, & me conduit à un dénouement auquel je suis préparé.

Cidamon m'interrompit par quelques plaisanteries sur les théologiens;

car sans cela on ne seroit pas aujourd'hui philosophe. Fort bien, lui dit Théodon en riant; mais avec votre permission revenons à nos historiens qui font meilleure compagnie. Puisque vous le voulez, reprit-je, je voudrois que pour instruire ses lecteurs & leur plaire, un historien ne négligeât rien pour en mériter la confiance. Nous l'éprouvons tous les jours: les mêmes faits rapportés par une personne dont nous estimons le jugement & la probité, ne nous affectent-ils pas différemment que quand ils nous sont racontés par un homme prévenu de quelque passion, ou incapable de juger de ce qui se passe sous ses yeux? un historien qui par ses études se sera rendu digne d'écrire l'histoire, méritera sûrement l'estime & l'amitié de ses lecteurs. Ses lumieres nous prévien-dront en sa faveur, il nous apprendra à trouver en nous-mêmes ces sentimens de noblesse, de grandeur & de liberté qu'une mauvaise éducation &

les moeurs de notre siecle peuvent avoir étouffés, mais qui sont si naturels & si vrais que nous en retrouvons le germe en nous, quand un historien habile fait intéresser notre cœur. Que voulez-vous attendre d'un écrivain qui, se mettant aux gages d'un libraire, émousse ou déguise la vérité pour n'offenser personne & mériter une pension? comment un pareil historien auroit-il les qualités que Lucien desire? qu'il soit libre, dit-il, qu'il ne craigne personne, qu'il n'espere rien, qu'il préfere la vérité à ses amis, qu'il songe à plaire à la postérité plus qu'à ses contemporains, qu'il n'ait rien de flatteur ni de servile, au-dessus des préjugés de tous les gouvernemens, qu'il ne soit d'aucun pays ni d'aucune religion.

C'est par l'amour de la vérité qu'on méritera une confiance générale; mais croira-t-on que l'historien sacrifie à cette vérité, quand il s'affectionne pour des personnages qui ne paroissent pas

dignes de son admiration ? l'engouement indique toujours un esprit faux dans l'historien, & sent mal le héros qui le fait naître. Ne donnez des louanges que très-sobrement pour ne pas dégrader la personne que vous voulez élever. Strada est insupportable, à force de me louer Alexandre Farneze ; il me seroit presque douter de sa probité & de ses talens. Pourquoi le comparer à César, à Scipion, & à Alexandre ? le ton du panégyrique avilit l'histoire. Dans sa relation du siege de Dunkerque, Sarrazin a la même mal-adresse, & je suis persuadé que le grand Condé rioit de la sottise de son flatteur. On pourroit peut-être blâmer avec moins de danger, parce que la malignité humaine est assez indulgente à cet égard, & que la critique a un air de fierté & d'indépendance. Cependant on a reproché à Tacite de chercher dans le fond des cœurs des vices secrets & d'interpréter en mal les actions de ses personnages.

Il le fait souvent ; mais peut-on croire qu'il ait tort ? en écrivant l'histoire du siecle le plus corrompu, dans un temps où toutes les vertus & tous les vices étoient masqués, n'auroit-il pas passé pour une dupe, s'il eût ajouté foi aux vaines apparences par lesquelles on vouloit tromper la multitude ? nos historiens modernes auroient très-souvent besoin de la précaution sage de Tacite. Quoi qu'il en soit, évitez tout trait de satyre. Ne relevez que les fautes qui méritent peut-être pas apperçues par les lecteurs, & n'allez pas faire le rôle ennuyeux de déclamateur, quand vous raconterez un événement infâme & odieux.

La vérité n'est pas quelquefois aussi semblable, & il n'en faut pas davantage pour qu'un historien qui se pique d'être philosophe, sans avoir trop étudié les ressorts de l'esprit humain, & les caprices de nos passions & de la fortune, ne sache démêler une erreur

tout événement qui lui paroît extraordinaire ; c'est la maniere de Voltaire. Un autre assez docile à son imagination pour avoir peu de jugement, voudra embellir l'histoire & la rendre plus piquante, en mettant une couche de merveilleux sur les faits qu'il raconte. Je veux, par exemple, que la conjuration du comte de Fiesque ait été conçue, ménagée & conduite comme le rapporte le cardinal de Retz dans un ouvrage de sa premiere jeunesse. Si je ne suis pas le plus fou des conjurés, je ne comprendrai rien aux manœuvres du comte de Fiesque. Le merveilleux par lequel on a voulu m'étonner & m'intéresser, me paroîtra un délire insensé ; & loin d'applaudir à l'historien, je le plaindrai de n'avoir pas supprimé cette production de son imagination, quand l'âge & l'expérience auront mûri son jugement.

Dans une histoire qui ne court point après le merveilleux, on trouve quelquefois

quefois un air de Roman qui la défigure. Qui pourroit lire avec quelque confiance le Don Carlos de l'abbé de S. Réal, & ſon hiſtoire de la conjuration de Piſon contre Néron? le Romancier ſe décele à chaque page, & peut-être que cette idée me ſuit malgré moi quand je lis les ouvrages où il n'eſt qu'hiſtorien : je crains de donner ma confiance trop aiſément à un écrivain qui a voulu ſe jouer de ma crédulité, & qui ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de gâter à la fois l'hiſtoire & le Roman par leur mélange inſipide. A plus forte raiſon, défendrois-je donc à un homme connu par des ouvrages qui bleſſent les mœurs & la morale, d'oſer écrire l'hiſtoire, à moins que par l'effort d'une raiſon ſupérieure, il ne fût capable, comme Salluſte, de ſe ſéparer de ſes vices, de les condamner & de préſenter aux hommes les vérités qu'il leur importe le plus de connoître. Tout ce qui décele la baſſeſſe

de l'ame nuit à l'historien qui veut m'instruire & me plaire, si je ne me laisse pas séduire & corrompre, je dois le mépriser.

Mais laissons la morale, & bornons-nous à l'art de l'historien. Si un poëte épique, qui va faire agir les dieux & créer des héros à sa fantaisie, se rend ridicule par un début emphatique; combien un historien qui ne met sur la scene que des hommes, doit-il être plus modeste? imitez Tite-Live. Si par hasard je vous parois trop sévere, prenez-vous en à Lucien. Il se moquoit des historiens de son temps qui promettoient des merveilles, il les compare à des enfans qui se joueroient sous le masque d'Hercule ou de Titan. Ne mettez point, dit-il encore, la tête du colosse de Rhodes sur le corps d'un nain. Pourquoi donc ne serois-je pas blessé de lire au frontispice d'une histoire, *Histoire politique & philosophique*? je gagerois que l'historien aura

fait un mauvais ouvrage, puisqu'il ignore que toute histoire raisonnable doit être politique & philosophique, sans affecter de le paroître. Un autre dans son épigraphe, invitera-t-il l'auguste vérité à descendre du haut des cieux pour instruire les rois? la prophétie d'Horace s'accomplira; *nascatur ridiculus mus.*

Certainement l'historien, pour mériter la confiance de ses lecteurs, doit paroître instruit; mais pour le paroître, il faut l'être en effet. Un ignorant à beau faire, son ignorance perce de tout côté. Voltaire, par exemple, veut être savant, & m'assure qu'il a lu nos anciens capitulaires; mais moi, qui ai lu aussi ces monumens de notre histoire, m'est-il possible de le croire? pour ne pas l'accuser mal-honnêtement d'un mensonge, ne suis-je pas contraint de penser qu'il entendoit mal quelquefois, ou même n'entendoit point ce qu'il lisoit? pour en prouver

ailleurs combien sa critique est circonspecte & sévere ; il me dira que l'aventure de Lucrece ne lui paroît pas appuyée sur des fondemens bien authentiques, de même que celle de la fille du comte Julien. La preuve qu'il en donne, c'est qu'un viol est d'ordinaire aussi difficile à prouver que à faire. Un goguenard sans goût peut rire de cette mauvaise plaisanterie ; mais elle déshonore un historien. Il y a une érudition facile & méprisable, dont un ignorant seul peut imaginer de se parer. Pourquoi dans la vie de Charles XII, m'apprendre que *baltu* en turc signifie cognée, & *coumour* charbon ? J'ai sans doute beaucoup de plaisir à savoir que les Tartares appellent *Han* leur prince, que nous nommons Kan ; & que *Juffuf* veut dire Joseph. Il nous plaît d'appeller du nom de Confucius le sage célebre auquel les Chinois rendent une espece de culte religieux. Nous en sommes, je

trois, les maîtres, & ce changement de nom ne peut jetter dans aucune erreur. N'importe, M. de Voltaire, dont l'exactitude va jusqu'au scrupule, nous avertit que nous estropions le nom de ce sage, & qu'il s'appelloit *Coug-fut-sée*. Comme si nous n'étions pas libres de faire notre langue à notre fantaisie, il voudroit que nous appellassions les échecs, le jeu de stack. Pour prouver qu'il ne sait pas moins l'italien que l'arabe, le turc & le chinois, il se plaît à nommer Christophe Colomb, *Colomba*, que n'appelle-t-il donc Rome, *Roma*, & Londres *London*? toutes ces belles connoissances ont sans doute leur prix; mais il y a des lecteurs délicats & difficiles qui voudroient que l'historien ne les prodiguât pas, & qu'il les gardât pour lui.

Toutes ces miseres dont je viens de vous parler, rendent un écrivain ridicule; mais son érudition, fût-elle d'un meilleur goût, il doit me la ca-

ther, si je n'en ai pas besoin. Pour peu qu'un lecteur soit intelligent, il s'apperçoit bientôt de la capacité d'un historien. Il me semble que sans trouver dans quelques histoires de vues fautes grossieres qui décelent l'ignorance, j'ai cru voir que l'auteur étoit peu instruit; je le dis, mais j'avois quelque chose à définer. Les faits me paroissoient tronqués & mutilés, dans cette espece d'obscurité, mon esprit n'étoit point tranquille, & je me défiois des lumieres de mon historien. Dans d'autres ouvrages au contraire, j'ai cru m'appercevoir que l'auteur étoit supérieur ou du moins toujours égal à sa matiere; & pour produire cet heureux effet, souvent il ne faut qu'un mot ou une courte réflexion qui se mêle à la narration sans en suspendre la rapidité. Une excellente critique est le flambeau de l'histoire, mais l'abbé Fleury n'a jamais eu plus tort que quand il l'a comparée aux

échafauds qu'on est obligé de dresser pour élever un édifice, & qu'on abat quand il est fini. Cachez votre critique, elle ennuieroit la plupart de vos lecteurs. Votre modestie ne nuira point à votre réputation, soyez sûr que les savans, qui seuls à la longue décident de la fortune des historiens, vous rendront justice, & vous feront lire & louer par les ignorans.

En effet, dans l'histoire de la ligue de Cambray, n'êtes-vous pas excédé des longues discussions de l'abbé du Bos, pour relever je ne sais quelle mépriſe, peu importante, de Guichardin, & qui a porté Varillas à confondre deux traités? ce n'étoit pas la peine de suspendre la narration qui ne peut jamais être trop rapide. Songeons toujours que le lecteur impatient & paresseux cherche la vérité, mais ne veut pas juger un procès. Il suffisoit à l'abbé Du Bos de ne faire ni la faute de Guichardin, ni celle de

Varillas. Quand vous relirez cette histoire, je vous prie de me dire, si vous ne ferez pas ennuyé de la longueur, avec laquelle l'historien discute l'authenticité de la harangue que Justiniani fit à l'empereur Maximilien. Si la harangue paroît vraie & raisonnable à l'abbé Du Bos, qu'il la rapporte. Juge-t-il qu'elle est l'ouvrage de l'imagination de Guichardin, & peu digne du courage & de la sagesse des Vénitiens? qu'il n'en parle pas, ou qu'il en fasse une meilleure. Un fait est-il rapporté différemment par deux écrivains d'une égale autorité, & n'avez-vous aucun motif pour préférer l'un à l'autre? exposez les deux manieres différentes dont on le raconte. Le lecteur qui jugera favorablement de vos lumieres & de votre circonspection, sera content & vous louera. Mais gardez-vous bien d'entrer dans la discussion des argumens, dont on prétend autoriser chacune de

une deux différentes narrations. Ce n'est pas la peine de m'arrêter pesamment sur un fait, pour m'apprendre que je ne le saurai pas mieux que vous, qui n'en démêlez pas la vérité.

Pour instruire, nous en sommes convenus, il faut plaire; & si l'historien a ce goût délicat des convenances, sans lequel, quoi qu'en disent les beaux esprits, on n'est jamais homme de génie; il jugera que l'histoire n'admet point indifféremment & sans choix toutes sortes d'ornemens: *caput artis decere*. Toujours noble & tour-à-tour simple, majestueuse & sublime, elle n'a pas un même ton pour tous les événemens. On est fatigué des antitheses continuelles de Velleius Paterculus & de Florus; & plus encore de ces exclamations qui décèlent un petit jugement, si elles ne sont pas placées à propos, & pour ainsi dire, arrachées à une juste admiration. Tandis que je suis touché de la grandeur d'ame

d'ame de Codrus qui se dévoue pour le salut des Athéniens, & se dépouille des marques de la royauté, afin de n'être pas épargné par les ennemis; *quis non miretur*, s'écrie Paterculus, *qui his artibus mortem quæsierit; quibus ab ignavis vita quæri solet?* mon plaisir se dissipe, & je suis indigné contre un historien qui s'amuse à rapprocher des idées éloignées & à faire le bel esprit. Encore un exemple, je vous prie, & je vous ferai grace de tout le reste. Pompée après la journée de Pharsale prend le parti de se retirer en Egypte. Ecoutez Paterculus. *Sed quis in adversis beneficiorum servat memoriam? aut quis ullam calamitosis deberi putat gratiam? aut quando fortuna non mutat fidem?* C'étoit bien la peine d'entasser trois exclamations l'une sur l'autre, au sujet d'une chose aussi commune & triviale, que l'ingratitude politique des princes & des

états, & celle en général de presque tous les hommes.

Florus a tous les défauts de Paterculus, & je suis presque fâché de vous avoir promis de ne vous en pas parler. Quoi qu'il en soit, l'un & l'autre sont souvent les beaux esprits mal-à-propos; mais aucun n'auroit osé dire, comme Voltaire dans son histoire universelle, que *les enfants ne se font point à coups de plume*; ils auroient cru se déshonorer par une bouffonnerie si indécente. Vous trouverez dans cet ouvrage une foule de plaisanteries qui ne sont pas mauvaises; elles ont quelquefois du sel, je le louerois dans une comédie ou dans une satire; mais elles sont déplacées, & par conséquent impertinentes dans une histoire. M. de Voltaire est le premier qui ait voulu y transporter les graces de la gaîté & de la plaisanterie, mais parler sur ce ton de tout ce qu'il y a de plus important & qui

quefois de plus malheureux pour les hommes, c'est manquer de goût & de jugement. Il me semble même qu'avec un peu d'honnêteté dans l'ame, on ne tomberoit point dans ces écarts. Elle avertiroit l'historien de ne pas sacrifier sa raison au bel esprit, & les lecteurs de ne pas applaudir à des facéties qui blessent encore plus la morale que le bon goût.

Il est aisé, je crois, de n'être pas bouffon dans un sujet grave; mais il faut beaucoup de jugement & de goût, pour rejetter des choses belles en elles-mêmes, mais qui seroient déplacées. Quinte-Curce a plusieurs de ces beautés ou de ces morceaux de pourpre, dont il auroit pu se passer; car quelquefois il paroît avoir tout le goût & toute l'élévation de Tite-Live & de Salluste. *Scribendi rectè, sapere est principium & fons.* Et à ce propos, continuai-je, je vous raconterai ce qui m'arriva il y a bien des années,

& que je n'oublierai jamais. J'allai chez un de mes amis que je trouvai gravement occupé de la lecture d'un *in-4°*. Que je vous lise, me dit-il, un morceau admirable dont je suis tout enchanté ; & sur le champ j'entendis une espece d'hymne à l'Amour. Vraiment, m'écriai-je, vous avez raison, cette ode en prose me paroît d'une grande beauté, en le priant de me la relire, je me leve précipitamment, pour voir quel étoit cet *in-quarto* précieux. Que trouvai-je ? l'histoire naturelle, & tout mon plaisir s'évanouit. O Pline ! m'écriai-je ! est-ce ainsi que vous avez traité l'histoire naturelle, qui demande encore plus de simplicité que toute autre ? mon ami voulut me prouver que son faiseur d'odes avoit raison ; que ces beautés éparses dans un ouvrage y répandent un grand éclat, & montrent que l'auteur, qui a plus d'une sorte d'esprit, est supérieur à la matiere qu'il

traite. Il ajoute qu'il falloit beaucoup de génie pour délasser son lecteur par ces agréables digressions.

Je pris le parti de me taire. Mon ami ne m'auroit pas entendu, si je lui avois dit dans ce moment, qu'il ne faut avoir dans un ouvrage que l'esprit qu'on y doit avoir, & qu'il abusoit étrangement du mot de digression. Tant pis si un historien est assez long, assez lourd, assez insipide pour avoir besoin de désennuyer son lecteur. La digression qu'Hérodien fait sur Cibelle dans son premier livre, n'a que deux pages, & pour la faire excuser, l'historien qui en sent l'inutilité, dit qu'elle plaira aux Grecs, qui pour la plupart ignorent les antiquités Romaines; & la finit en disant: *mais c'est assez parler de la déesse, & je n'en ai peut-être que trop dit.* Cette excuse d'Hérodien fait voir avec quelle sobriété l'histoire doit se permettre des écarts. Dans une histoire particulière,

il faut s'interdire les digressions, & dans une histoire générale, elles doivent être très-rares. Ne les placez même jamais dans le moment où vous avez entamé le récit d'une grande affaire, mais à la fin, & quand la curiosité de votre lecteur est satisfaite. C'est ainsi que Tite-Live, autant que je puis me le rappeller, ne se permet que deux digressions; l'une sur Alexandre qu'il suppose faisant la guerre aux Romains; & quoique ce morceau jette un grand jour sur la situation, les intérêts & la destinée de la république, il en demande pardon au lecteur. La seconde regarde Philoppemen, c'est un hommage qu'il rend à la mémoire du dernier des Grecs; cependant il craint de faire une faute en manquant à la loi qu'il s'est faite d'écarter tout ce qui est étranger à son sujet.

Si un écrivain traite une histoire riche & abondante, pourquoi faire des

incursions au dehors l'infamation est stérile, il a tort de l'avoir choisie, & il ne reparera pas ce premier tort, en y joignant encore celui de faire des digressions inutiles. Tout ce qui n'est pas nécessaire pour me faire connoître la nation, l'événement ou l'homme illustre dont vous m'entretenez, doit être impitoyablement supprimé. Quoi, je affaire, dans la vie de Rienzi, de tout ce long morceau sur la peste qui parcourut & désola l'Europe en 1348, & que du Cerceau cend ridiculement à son ouvrage, en disant que la Providence permit que Rienzi échappât à la contagion, parce qu'il étoit destiné à servir au châtiment des Romains? Portez-vous la guerre dans un nouveau pays? ne me dites que ce qui est nécessaire pour me mettre au fait de ses ressources, de ses richesses, de ses mœurs, de son caractère, & de l'espèce de guerre qu'il y faudra faire. Peignez-moi en

gros des provinces ouvertes ou coupées par des rivieres, des montagnes, des défilés, mais ne descendez point dans les détails d'une description topographique, & sur-tout ne faites point le naturaliste.

Tous les jours on lit une histoire avec plaisir, parce que les événemens en sont curieux, *historia quoque modo scripta delectat*; vous l'avez éprouvé, mon cher Théodon. Mais on sent à merveille, que la curiosité une fois satisfaite, on n'y reviendra pas, à moins que l'écrivain n'ait l'art de plaire & d'attacher par la maniere d'écrire. Un historien veut-il qu'on le lise, & qu'on le relise éternellement, & toujours avec l'attrait de la nouveauté? qu'il apprenne à être un grand peintre de ces passions qui gouvernent le monde, que la philosophie nous instruit à diriger, mais dont elle ne nous délivre jamais. C'est par cette peinture qu'une histoire est animée. Je ne suis plus un lecteur qui

lis, je suis un spectateur qui vois ce qui se passe sous mes yeux. Mon cœur échauffé communique à mon esprit une sorte de chaleur qui l'éclaire. A travers les formes & les voiles différens sous lesquels les passions se déguisent, je les vois se reproduire toujours les mêmes & toujours nouvelles; & jetter une prodigieuse diversité entre des événemens qui ont été, qui sont & qui seront éternellement les mêmes & éternellement variés.

C'est en vain qu'on aspirera à ce mérite, si on n'a pas fait une étude particulière, non seulement de la nature, de la marche & du cours des passions; mais comment elles se mêlent, se confondent, se modifient réciproquement & empruntent du gouvernement, des loix & des mœurs publiques, un caractere différent. Me peindrez-vous les Spartiates & les Athéniens, les Romains & les Carthaginois, nos peres & nous avec les mêmes couleurs? vous

ne me les serez connoître que très-imparfaitement, & j'ignorerai les causes des événemens & des révolutions. Les poëtes & les orateurs peuvent, ou plutôt doivent se montrer passionnés, parce que les passions se communiquent, & que leur objet principal est de m'entraîner. Il n'en est pas de même de l'historien, il doit conserver son sang froid; c'est un témoin qui dépose, & un témoin, s'il veut être cru, ne doit pas parler le langage des passions. Je compare l'historien à un peintre, qui ne paroît point sur la toile qui s'anime sous sa main, mais qui doit m'y présenter des personnages dont les traits & les attitudes me découvrent les pensées & toute l'agitation de leur ame. Je le compare encore à un poëte dramatique, qui ne monte pas lui-même sur la scene, mais qui y porte la confusion, le trouble, & le désordre réglé des passions.

C'est par cette peinture du cœur humain, que Tite-Live, Salluste & Ta-

cité sont admirables. Tous les ans elles ont le plus grand jeu de la pièce dans leur sol, mon esprit est toujours occupé dès le moment que je commence une lecture qui me paroît intéressante. Je veux savoir de quelle manière l'auteur a su nouer & dénouer l'intrigue, par quels ressorts il a su exciter & soutenir la curiosité, comment il a su ménager les passions qui naissent de la lecture, & les conduire à leur but. Je veux savoir si l'auteur a bien connu le cœur humain, & s'il a su développer les différentes nuances qui distinguent les caractères

celles des Grecs & des Romains. J'en conviens, mais en méditant sur Tacite & sa maniere de présenter les objets, que n'apprend-on à tirer parti des passions les plus viles, les plus déraisonnables & les plus abjectes ?

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Claude, Néron, des femmes perdues de débauche, des histrions, des affranchis qui gouvernent leurs maîtres en tremblant, & des sénateurs aussi vils qu'eux, ne m'attacheront-ils pas, quand leurs passions seront bien peintes, & que j'en verrai dépendre le sort du monde ? La liberté donne, il est vrai, aux passions une activité & une hardiesse favorables à l'histoire ; & le despotisme, dit-on, les engourdit & les enchaîne : c'est une erreur. Quoique plus timides, les passions n'en sont pas moins actives, parce que l'homme est toujours homme ; elles sont plus circonspectes, plus rusées, plus dissimulées ; & pourquoi, à l'exemple

de Tacite, nos historiens ne portent-ils pas la lumiere dans les ténebres où elles se cachent?

Je me demande quelquefois par quelle raison nos historiens, à l'exception de l'abbé de Vertot, me jettent dans une espece d'engourdissement dont j'ai de la peine à me délivrer; c'est, si je ne me trompe, que, ne satisfaisant que médiocrement ma raison, ils ne cherchent jamais à émouvoir les passions qui m'attacheroient à leur lecture. On l'a dit aux poëtes: si vous voulez me faire pleurer, que vos héros versent eux-mêmes des larmes. Je dirai la même chose aux historiens; si vous voulez m'attacher, que vos personnages ne soient pas des mannequins que des ressorts cachés font agir. Montrez-moi leur ame, pour que je puisse aimer ou haïr; montrez-moi leurs passions, & je les partagerai. Quel besoin Tite-Live & Salluste n'ont-ils pas fait des harangues, pour faire passer en nous les sentimens des personnages dont ils

me racontent les actions ? par, je ne sais, quel charme magique, je me trouve transporté au milieu des ruines fumantes de Rome après la retraite des Gaulois ; quand je crois entendre, quand j'entends Camille qui retient ses concitoyens prêts d'abandonner leur patrie désolée pour s'aller établir à Veyes ; & j'adore un historien qui me rend digne de penser comme Camille, dont j'admire les vertus & les talens. Je vous cite les premiers exemples qui se présentent à ma mémoire. Y a-t-il une narration plus vive, plus sublime, plus intéressante que celle de Papirius, qui veut punir Fabius, son général de la cavalerie, pour avoir vaincu contre ses ordres ? Ne partagé-je pas les sentimens de l'armée, du vieux Fabius, du sénat & du peuple ? tous ces mouvemens se succedent avec rapidité, & aucune scene au théâtre ne me remue avec plus de force. Que dans Salluste, Marius n'eût pas harangué le peuple, je ne l'aurois pas suivi en Afrique avec

cette ardeur, ce plaisir, & cet intérêt que je dois au génie de l'historien.

Je veux vous lire dans le Catilina de Salluste, la peinture du trouble & de l'agitation de Rome, lorsque le sénat eut disposé des corps de garde dans différens quartiers de la ville sous le commandement des magistrats inférieurs. *Quibus rebus permota civitas, atque immutata facies urbis erat: ex summa lætitia atque lascivia, quæ diuturna quies pepererat, repentè omnes tristitia invasit. Festinare, trepidare, neque loco, neque homini cuiquam satis credere: neque bellum gerere, neque pacem habere, suo quisque metu pericula metiri. Ad hoc, mulieres quibus pro reipublicæ magnitudine belli timor insolitus incesserat, afflictare sese; manus supplices ad cœlum tendere; miserari parvos liberos, rogitare, omnia pavere, superbia atque deliciis omissis, sibi patriæque diffidere.* N'êtes-vous pas ému? ne sentez-vous pas s'accroître l'intérêt que vous prenez à Rome? Il me semble que l'his-

toient frapper à la fois mon imagination, & cherche dans mon coeur les passions qui le rendent sensible. Je me rappelle encore ce que Tacite dit de cette armée séditieuse qu'il falloit ramener à son devoir. *Stabat Drusus silentium manu poscens. Milites, quotiens oculos ad multitudinem retulerant, vocibus truculentis strepere: rursum viso Cæsare, trepidare: murmur increbuit: atrox clamor, & repente quies: diversis animorum motibus pavebant, terrebantque.* Je suis attentif malgré moi, ma curiosité se réveille, & demeure suspendue entre les différentes passions dont les soldats eux-mêmes sont remués. Lisez la mort de Germanicus, la douleur orgueilleuse d'Agrippine, & mille autres endroits également beaux: & tour-à-tour la pitié & la terreur graveront plus profondément dans votre ame les leçons que l'historien a voulu vous donner.

Vous ne trouverez rien de pareil dans nos historiens modernes, par-

cepte toujours l'abbé de Vertot. L'histoire de la conjuration de Venise, & celle des Gracques par l'abbé de Saint-Réal, étoient susceptibles de tous les mouvemens ; mais l'historien ne parle qu'à votre raison, & votre imagination tranquille ne voit point les objets dont on vous entretient. Dans un autre morceau d'histoire, est-il question de Marius, qui étant rappelé par Cinna, regne en tyran dans Rome ? il vous dit simplement *qu'on ne sauroit exprimer l'état pitoyable où se trouvoit la ville dans ces temps les plus malheureux qu'on puisse imaginer* ; & je m'endors en soufflant cette phrase insipide. Dans de pareilles occasions, la plupart de nos historiens font un effort pour imiter les grands modeles de l'antiquité ; mais leur éloquence n'est qu'une froide déclamation ; & cette fenêtre chaleur une glace. N'altérez jamais la vérité, en augmentant les embarras & les dangers des personnages auxquels vous voulez que je m'intéresse. Je tiens à vos dépens

je mépriserai votre jugement, si, à l'exemple de Florus, vous me peignez, comme le plus grand des malheurs, une situation d'où il me semble que je me tirerois assez aisément. Ne m'arrêtez plus ou moins sur un événement, qu'autant qu'il est plus ou moins digne de l'attention d'un lecteur raisonnable. Mais quand les difficultés se multiplient & deviennent presque insurmontables, gardez-vous d'affecter de l'éloquence; c'est alors que l'historien doit prendre, comme Xénophon & César, le ton le plus simple. Il résultera de cette simplicité une espece de sublime, & vous m'attacherez par l'admiration. Sans aimer César dont je connois les projets injustes, j'aime à le voir lutter contre les périls, & en triompher par cette prodigieuse célérité, & ce courage toujours supérieurs aux événements. La modestie de Xénophon augmente son mérite à mes yeux. Je ne suis tranquille sur le sort des dix mille Grecs qui ont suivi le jeune Cyrus dans le fond de

l'Asie, que quand je devois entrer dans leur pays après avoir été plus inquiet que leurs généraux, je partage enfin leur joie quand ils découvrent & saluent cette mer heureuse qui doit les transporter dans la Grece.

Tite-Live, dans une histoire qui embrasse plusieurs siecles, & présente les plus grands succès & les plus grandes disgraces, les plus grandes vertus & les plus grands vices, semble avoir épuisé toutes les ressources du génie & de l'art. Toujours il m'intéresse, m'attache, jamais je ne me sens fatigué à sa lecture. Pourquoi? c'est que jamais historien n'a mieux su animer sa narration par l'art de peindre les passions de ses personnages & de remuer les miennes. Il est toujours sûr de réussir, parce qu'il fait dans chaque événement les circonstances les plus propres à me rendre attentif ou à me toucher. Je ne suis point tranquille spectateur du combat des Horaces & des Curiaces, & je partage les craintes & les espérances de l'armée Romaine.

Rappellez-vous celle qui passe sous le joug aux fourches Caudines. Les soldats furieux veulent venger leur humiliation en déchirant les consuls, & les chargent de malédictions; mais ils passent subitement de la rage à la pitié, quand ces magistrats à demi nuds, sans armes & sans licteurs, ont perdu leur majesté & avili celle de la république. Les soldats détournent les yeux, ils ne sont plus occupés de leur propre ignominie; & je ne vois qu'une consternation lugubre & farouche qui m'annonce une vengeance éclatante.

Qui ne seroit pas frappé de la maniere dont Tite-Live prépare ses lecteurs à la bataille de Zama, qui devoit terminer la guerre opiniâtre que se faisoient les deux républiques les plus puissantes du monde? Annibal & Scipion ont une entrevue: *paulisper alter alterius conspectu, admiratione mutua prope attoniti, conticuere.* Lisez la harangue d'Annibal & la réponse de Scipion, vous éprouverez un sentiment

d'admiration, & attendrez avec une sorte de crainte une bataille qui va changer la face du monde. Comment vous tiendrai-je tranquille, en lisant le départ du consul Licinius pour faire la guerre à Persée? le peuple se presse sur les pas du général chargé de la fortune publique. Je partage ses inquiétudes, en songeant avec lui aux événemens incertains de la guerre. J'hésite comme lui, & n'ose m'arrêter à aucune pensée. Le consul qui descend du Capitole, après y avoir sacrifié, y remontera-t-il sur un char de triomphe? ou ne prépare-t-il pas lui-même un triomphe à ses ennemis? Je me rappelle toute la gloire, la grandeur, la puissance des anciens Macédoniens; je flotte entre la crainte & l'espérance; & j'attends avec impatience les événemens dont l'historien va m'instruire. C'est par-tout, qu'on admire point & qu'il faut trouver dans la sensibilité de son cœur & l'élévation de son esprit, que Tite-Live me rend son ouvrage toujours nouveau; je sais de gros des

faits, mais ces détails précieux échappent à ma mémoire, & je ne les retrouve jamais sans être plus content de l'historien & de moi.

Je vous ennuie peut-être, mais il faut que je vous parle encore du tableau admirable de la défaite de Persée, ou plutôt du moment où ce prince prisonnier entre dans la tente de Paul-Emile. Voyez avec quelle adresse Tite-Live prépare les contrastes qui doivent me frapper. Les soldats Romains ne peuvent se rassasier de voir un roi si puissant dans leurs fers, & croient triompher d'Alexandre le grand & de son père. Quand je me livre à ces idées magnifiques, Persée qui ne me paroît que le dernier des hommes, se jette aux pieds du consul qui le relève, & ne répond que par des larmes aux bontés de Paul-Emile qui détourne les yeux. Vous voyez, dit-il aux jeunes Romains qui l'entourent, un grand exemple de la fragilité des choses humaines. Soyons modestes dans la prospérité, puisque

nous ignorons le sort que la fortune nous prépare, & apprenons par cette modestie à supporter avec constance les revers. Je prends ma part de cette leçon, quoiqu'elle ne regarde en quelque sorte que des hommes élevés au-dessus de la condition privée. Mis en train de réfléchir, je ne m'arrête pas à la ruine de Perse, je m'occupe de celle de la Macédoine. Voilà donc, me disje, où aboutissent tant de guerres, de politique, de vertus & de vices; il n'est donc point de puissance qui ne doive être brisée! & je plains les Romains d'élever avec tant de peine un empire qui succombera par ses propres forces & sous son poids. Tite-Live est plein de ces beautés où l'on retrouve Bossuet: c'est en remuant toujours mon cœur, qu'il grave profondément dans mon esprit les grandes vérités par lesquelles il m'éclaire.

Le second moyen pour plaire, c'est de rendre votre narration rapide. On n'y réussit pas, en mutilant, pour

ainſi dire, les faits; vous me laiſſeriez cent choſes à déſirer, & je ne verrois qu'une ſtérilité ſans jugement & ſans goût. Ne négligez aucune des circonſtances propres à me faire connoître la nature d'un événement qui m'intéreſſe; mais diſpoſez-les ſi ſagement qu'elles ne s'embarraſſent point les unes les autres. Vous voyez des hiſtoriens, par exemple M. Guibbon, qui s'empêtrent dans leur ſujet, ne ſavent ni l'entamer ni le finir, & tournent, pour ainſi dire, toûjours ſur eux-mêmes. Les uns, faute d'ordre, ne peuvent venir à bout de lier leurs événemens, & perdent beaucoup de temps & de paroles à faire une froide & ennuyeuſe tranſition; les autres font les philoſophes mal-à-propos, parce qu'ils n'ont point une vraie philoſophie, & m'ennuient par leurs réflexions. Quelquefois Tite-Live ſe contente d'avertir ſon lecteur de réfléchir. Au lieu de s'étendre ſur une vérité triviale & commune, il ſe contente de dire : *ut*

fit,

Digitized by Google

fit, comme il arrive ordinairement ; & cet *ut fit*, fait plaisir à tout le monde, aux gens instruits, parce qu'il est court, aux autres, parce qu'il leur donne occasion de méditer sur une vérité qu'ils croient découvrir. La faction Barcine ayant pris l'ascendant sur ses ennemis, les Carthaginois ordonnerent après la bataille de Cannes, les secours qu'Annibal demandoit. *Hæc*, ajoute l'historien, *ut in secundis rebus segniter otioseque gesta.* Jamais Tite-Live ne détache sa réflexion, que quand elle est de la plus grande importance & mérite toute l'attention du lecteur. Les occasions en sont rares, je vous en citerai un exemple ; Scipion se trouvant très-mal d'avoir dans son armée un nombre d'Auxiliaires beaucoup plus grand que celui des Romains ; *id quidem*, dit Tite-Live, *cavendum semper Romanis ducibus erit, exemplaque hæc pro documentis habenda, ne ita externis credant auxi-*

liis, ut non plus fuî roboris suarumque proprie virium in castris habeant.

Si vous écrivez pour des enfans, je vous pardonnerai les longues réflexions de M. Rollin; je les louerai même, parce qu'il s'agit de former des esprits encore incapables de réfléchir. Mais si vous écrivez pour des personnes dignes de lire l'histoire & qui cherchent à éclairer leur raison, vous suivrez la maniere des grands historiens dont je vous ai parlé; vous déguiserez vos réflexions; tantôt vous m'apprendrez ce que je dois penser, en me rendant compte des opinions publiques; ou vous donnerez à une réflexion l'air d'un fait. Cet art n'a pas été ignoré des historiens modernes. Buchanan, Grotius & Freinshemius vous en fourniront cent exemples. Fra-Paolo est un modele parfait en ce genre. *Prince foible & peu habile*, dit le pere Bougeant en parlant de Jacques I roi d'Angleterre, *qui aimoit à négocier, parce qu'il n'aimoit pas*

la guerre, & qui par-là même négocioit toujours mal. Combien de nos philosophes, s'ils avoient une pareille pensée, la délayeroient-ils insipidement dans trois ou quatre pages? *Gustave*, dit-il ailleurs, *marche à la tête de son armée avec cette confiance qui promet la victoire, & qui la donne quelquefois.* Je crois avoir remarqué que plus les historiens ont de connoissances & de goût, plus ils sont courts & rapides dans leurs réflexions, quand ils parlent en leur nom.

Je conseillerois à un historien, après avoir médité sur son art en étudiant les grands modeles, de choisir un sujet convenable à ses talens. Une histoire générale en exige un si grand nombre & si différens, qu'il seroit téméraire de l'entreprendre, si on ne se sentoit pas cette heureuse facilité de génie qui embrasse les plus grandes connoissances, & sait l'art de les rendre agréables. N'a-t-on pas tous les génies, tous les tons,

tous les styles pour être toujours égale à la matiere qu'on traite, & répandre cette variété enchanteresse qui soutient & anime un lecteur dans le cours d'un long ouvrage ? on pourra instruire, mais on ne plaira pas. Il me semble que Thucydide, Salluste & Tacite, malgré tout leur mérite, auroient fatigué dans une histoire générale de la Grece & des Romains. Leur esprit me paroît infiniment moins flexible que celui de Tite-Live; il me semble qu'ils ont un caractere plus décidé, & une maniere dont ils n'auroient pu se départir sans perdre une partie de leur mérite. Le grand homme connoît ses bornes, & ne tente jamais de les passer. Après avoir étudié les secrets de son art pour étendre & guider son génie, il s'y abandonne; & jusques dans les erreurs il a des graces qu'on lui pardonne. Tel est Plutarque; jamais historien n'a été plus habile à choisir des sujets convenables à ses talens & à son génie. Une naïveté

M

noble, qu'on croit inséparable de la vérité & de l'honnêteté, lui concilie la confiance, ou plutôt l'amitié de ses lecteurs. On croit causer familiérement avec lui, on ne lit pas, on l'entend. On lui pardonne, que dis-je pardonner? on lui fait gré de la longueur de ses réflexions. Il m'arrête quelquefois pour me dire des choses que je crois je me serois dites sans lui; mais je sens qu'il s'exprime mieux que je n'aurois fait, & je m'applaudis de penser comme un historien que je révere. On lui passe ses digressions, parce qu'on n'est point pressé d'arriver à la mort de son héros, comme à la fin d'une guerre laborieuse, ou d'une révolution inquiétante. Il est bien dangereux de vouloir imiter un historien dont les graces, si je puis m'exprimer ainsi, sont toujours voilées de quelque défaut. Je comparerois Plutarque à la Fontaine qui est le plus grand des Fabulistes. En voulant l'imiter, on grimacera, & on n'aura

pas ſes graces, ſi on n'a pas ſon génie. Je conſeillerois plutôt d'imiter Phedre, ſans l'atteindre, on ne ſe rendra point ridicule en marchant ſur ſes traces.

Le ſtyle eſt une partie eſſentielle dans l'hiſtoire, car il eſt preſque inutile de bien penſer, ſi on ne ſait pas bien s'exprimer. Que votre ton ſoit tantôt plus élevé, tantôt plus ſimple, ſuivant que les objets que vous préſentez ſont plus ou moins importans. Soyez maître de votre langue, évitez ces tours lents ſi familiers à nos hiſtoriens; apprenez à les varier de même que vos expreſſions; c'eſt le ſeul ſecret pour avoir cette abondance que Cicéron recommande aux écrivains, parce qu'elle charme les lecteurs & ne les laſſe jamais. N'embarraſſez point votre marche par des parentheſes; coupez inégalement vos périodes; c'eſt de-là que naît l'harmonie dans notre langue, & ſans harmonie le ſtyle n'eſt jamais excellent. Que vos expreſſions, diſoit Lucien aux hiſtoriens de

son temps, soient entendues du peuple, & plaisent aux personnes qui ont l'esprit cultivé. *Erit rebus ipsis par & æqualis oratio.* Jamais personne n'a mieux observé que Cicéron cette loi qu'il imposoit à tous les écrivains. Tite-Live y a fidèlement obéi, & a réuni les qualités différentes qu'on a admirées dans Hérodote & dans Thucydide: tantôt c'est un torrent qui se précipite, & tantôt un fleuve qui roule ses eaux avec majesté. Vous ne frapperez que foiblement l'esprit, si vous offensez l'oreille; *voluptati aurium morigerari debet oratio.* Cicéron reprochoit à Thucydide de n'être ni assez lié ni assez arrondi; Tacite a le même défaut, & le rachete par les plus grandes beautés. Je l'ai éprouvé, je ne quitte jamais Tite-Live sans peine, & en admirant Tacite, je l'abandonne quelquefois sans regret. Un style haché, découpé & sans liaison, est condamné comme vicieux par notre maître dans l'art d'écrire; je le par-

donnerois, dit Cicéron, si dans chacune de ces phrases peu faites pour marcher les unes à la suite des autres, on trouvoit des beautés pareilles à celles qu'on trouveroit dans chaque morceau du bouclier de Minerve, fait par Phidias, qu'on auroit mis en morceaux. L'économie générale de l'ouvrage seroit perdue, mais on auroit le plaisir de voir des fragmens précieux & dignes encore de notre admiration.

Il me paroit, mon cher Cléante, que Théodon étoit très-content de moi; Cidamon m'a trouvé trop difficile; il seroit fâché que j'écrivisse sur cette matiere, il craindroit de manquer d'historiens. Vous & moi nous craindrons d'en avoir encore trop, & nous nous consolerons en ne les lisant point.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google